

Fredric
Brown

Lune de miel en enfer



FREDRIC BROWN

Lune de miel en enfer

Nouvelles traduites de
l'américain par Jean Sendy



DENOËL

Titre original :
Honeymoon in Hell

*Publié avec l'autorisation de Scott Meredith literary Agency,
Inc., 580 Fifth Avenue, New York 36, N.Y.*

© 1958 by Bantam Books, Inc.
© 1964 by Éditions Denoël.

LUNE DE MIEL EN ENFER

Le 16 septembre 1962, sur Terre tout se passait à peu près comme à l'accoutumée, sauf que cela allait un peu plus mal qu'à l'accoutumée¹. Après des alternances de chaud et de froid, la guerre froide entre les États-Unis et le Bloc Oriental (Russie, Chine et satellites) tendait vers le point de chaleur maximum, celui où la guerre – la guerre chaude – apparaissait non seulement inévitable mais parfaitement imminente.

La course à la Lune était à la base de tout. Les deux camps avaient déposé chacun quelques hommes sur la Lune, dont tous deux revendiquaient le territoire. Des deux côtés l'on s'était aperçu que les fusées envoyées de la Terre étaient insuffisantes pour assurer l'établissement d'une base fixe, et aussi que sans l'établissement d'une base permanente et puissante il n'était pas question d'établir la souveraineté de l'une ou l'autre nation (pour la commodité du récit, nous appellerons « nation » le Bloc Oriental, bien que telle ne soit pas vraiment la réalité). Les deux nations donc hâtaient la construction d'une station-relais dans l'espace, appelée à graviter autour de la Terre.

Cette base-relais spatiale en place, envoyer sur la Lune des fusées de forte contenance deviendrait possible, et y établir des bases armées, à forte garnison, relativement simple.

La nation qui établirait la première base lunaire pourrait non seulement revendiquer la souveraineté, mais encore la détenir. Le secret militaire interdisait à l'homme de la rue de savoir où en était exactement la réalisation de l'un et l'autre projet, mais l'opinion générale – parfaitement fondée – voulait que la

¹ Les prédictions ci-après, publiées par Fredric Brown en 1958 pour l'année 1962, aucun journal n'en a confirmé l'accomplissement. Il se peut donc que Brown se soit trompé – mais il ne faut jurer de rien, la presse ne publie jamais *toute* la vérité. (*Note du traducteur.*)

réalisation en fût une question d'un an environ, de deux ans au maximum.

Aucune des deux nations ne pouvait se permettre de laisser la Lune à l'autre. Cela, même les plus fanatiques partisans de la paix en étaient désormais persuadés.

Le 17 septembre 1962, un statisticien du Service des Naissances de la Ville de New York (un certain Wilbur Evans, mais son nom n'a pas grande importance) remarqua que sur les 813 naissances enregistrées la veille, il y avait eu 657 filles et 156 garçons seulement.

Statisticien, il ne pouvait ignorer que ces chiffres faisaient état d'une impossibilité absolue. Dans une petite ville, où il y a une dizaine de naissances par jour seulement, il est parfaitement possible – et nullement inquiétant – de constater que 90 %, ou même 100 % des nouveaux-nés sont du même sexe. Mais lorsqu'il s'agit d'un chiffre aussi important que 813 naissances, la proportion de 657 à 156 est très inquiétante.

Wilbur Evans alla signaler la chose à son chef de service, lequel manifesta à son tour intérêt et inquiétude. On fit quelques sondages par téléphone, dans les villes voisines d'abord, puis, à mesure que les données s'additionnaient, dans des villes de plus en plus éloignées.

À la fin de la journée les spécialistes – et il y en avait un bon nombre d'inquiets à la fin de la journée – savaient que le même phénomène avait été constaté dans toutes les villes sondées. Dans tout le Nouveau Monde et en Europe la proportion s'établissait à trois naissances de garçons pour treize de filles.

On fit alors un sondage dans le passé : la tendance s'était améliorée huit jours auparavant, très légère au départ, passant de trois garçons pour cinq filles, à quatre pour quatorze.

La presse eut évidemment vent de la chose, et en fit de gros titres. Les plaisantins de la télé s'en amusèrent, plus semble-t-il que leurs spectateurs. Mais quatre jours plus tard, le 21 septembre, il ne naquit qu'un seul Américain, pour quatre-vingt-six Américaines. Il n'y avait pas de quoi rire. L'homme de la rue et les hommes d'État commencèrent à s'inquiéter ; les biologistes et les laboratoires qui étaient déjà en train d'étudier le phénomène le placèrent au premier rang de leurs travaux. Les

plaisantins de la télé changèrent de sujet lorsque 875 480 lettres de spectateurs indignés eurent fait perdre sa situation au plaisantin le plus coté, qui avait fait une plaisanterie sur ce sujet.

Le 29 septembre, le nombre total des naissances aux États-Unis n'ayant pas varié, il ne vint au monde que quarante et un garçons. Une enquête permit d'établir qu'il s'agissait, dans les quarante et un cas, de naissances retardées.

Et l'évidence s'imposa : aucun enfant mâle n'avait été conçu depuis la deuxième quinzaine de décembre 1961. Et en ce 29 septembre on savait déjà de façon certaine qu'il en était de même dans le monde entier – dans le Bloc Oriental comme aux États-Unis, comme dans toutes les régions de la Terre, chez les Eskimos, dans l'Oubangui et parmi les Indiens de la Terre de Feu.

Ce phénomène étrange et inexplicable ne s'observait que chez les humains : sauvages ou domestiques, les animaux continuaient à se reproduire avec le pourcentage de mâles normal pour chaque espèce.

La construction des stations-relais spatiales se poursuivait, mais on parlait moins de guerre – et les incidents tendant à mener à la guerre s'espaçaient. Les hommes avaient une préoccupation nouvelle, à plus longue échéance mais plus inquiétante. Quand la guerre apparaissait inévitable, très peu de gens imaginaient qu'elle pourrait liquider l'espèce humaine ; une absence totale de mâles revenait à une extinction sans phrase.

Et puis, pour une fois, les États-Unis avaient des ennuis impossibles à mettre sur le compte du Bloc Oriental – et vice-versa. L'Orient, notamment la Chine et l'Inde, était particulièrement démoralisé, car ce sont des pays où la naissance d'un garçon est la joie suprême des parents. Il y eut des émeutes en Chine et aux Indes, très sanglantes, qui durèrent jusqu'au jour où les gens se rendirent compte qu'ils ne savaient pas contre qui ou contre quoi ces émeutes étaient fomentées ; lorsqu'ils s'en furent rendu compte, Chinois et Indiens retombèrent dans la passivité de leur misère.

Dans les pays plus avancés, les laboratoires travaillaient vingt-quatre heures par jour, les équipes de chercheurs se succédant. Quiconque était capable de reconnaître un gène d'un chromosome était payé son poids en papier-monnaie pour garder l'œil collé à un microscope. Les biologistes et généticiens qualifiés prenaient le pas sur les présidents et les dictateurs. Mais sur le plan pratique, les laboratoires ne produisaient rien de plus efficace que les Églises Nouvelles qui surgissaient de partout (mais plus particulièrement en Californie). Chacune de ces Églises avait son bouc émissaire, qui était n'importe quoi depuis une « conspiration des Sages de Sion » jusqu'à (avec un bon sens surprenant chez elles) une « invasion d'Êtres Cosmiques ». Et elles recommandaient toute une gamme de remèdes, depuis le végétarisme jusqu'à (avec un bon sens surprenant chez elles) un retour aux cultes phalliques.

Mais malgré la science et les prêcheurs, malgré les émeutes et la résignation, pas un enfant mâle ne vint au monde pendant le mois de décembre 1962. Il n'y avait eu que quelques garçons – tous nés en retard – en octobre et novembre.

Et pas un garçon ne naquit en janvier 1963, sans que l'on pût incriminer personne : quiconque pouvait, faisait de son mieux.

On ne pouvait incriminer personne sauf, peut-être la personne qui aurait dû faire plus que quiconque – ou presque – en l'occurrence.

Raymond F. Carmody, capitaine retraité des Forces Spatiales Américaines (U.S.S.F.) n'était pas misogyne, à proprement parler. Il appréciait les femmes, tant au propre qu'au figuré. Mais il avait eu un coup très dur, qui l'avait définitivement guéri de toute envie de se marier. Mais tout ce que les femmes pouvaient lui offrir en dehors du mariage, il l'acceptait – et il n'avait aucune difficulté à se faire accepter des femmes.

Car il ne faut pas s'abuser sur le sens de « retraité », dans les Forces Spatiales, où les pilotes sont mis à la retraite d'office à l'âge de vingt-cinq ans. Pour un pilote de l'espace, la témérité et la rapidité des réflexes comptent plus que l'expérience. Dans un missile spatial, l'homme n'a rien de particulier à faire : on lui demande seulement d'être assez costaud pour arriver à destination sain de corps et d'esprit. Ce sont les techniciens

rester à terre qui font le travail intellectuel, dans un missile vous n'avez à vous occuper que des commandes de fusées de freinage, qui vous permettent de vous poser d'un seul tenant – et la rapidité des réflexes joue par conséquent plus que l'habitude de tirer sur des manettes. Mais ni la rapidité des réflexes ni l'expérience ne sont de la moindre utilité si vous êtes devenu fou après avoir passé quelques jours dans un récipient en tout point semblable à un cercueil – ou si vous n'êtes pas doué pour ne pas mourir après un « atterrissage » réussi. Et on appelle « atterrissage réussi » celui après lequel vous pouvez sortir de l'appareil, dès que vous êtes sorti de l'évanouissement.

Tout cela fait comprendre pourquoi Ray Carmody, à l'âge de vingt-sept ans, était à la retraite. En dehors de quelques vols d'essai dans la périphérie terrestre, il avait à son actif un alunissage réussi, suivi d'un retour non moins réussi sur Terre. Carmody avait été le quinzième pilote à tenter l'aller-retour, et le troisième à l'avoir réussi. Depuis son raid, il y avait eu deux autres raids réussis, autrement dit cinq réussites sur dix-huit tentatives.

Mais les missiles jusque-là conçus avaient été tout juste capables d'emporter suffisamment de combustible pour un aller-retour du pilote seul, avec des rations alimentaires marginales. Et pour de maigres résultats il avait fallu des fusées à étages, qui sont des constructions follement coûteuses et très encombrantes.

À l'époque où Carmody avait pris sa retraite, on avait fini par admettre que l'établissement d'une base permanente sur la Lune restait un rêve tant qu'une base-relais en orbite autour de la Terre n'aurait été réalisée, pour servir d'escale. Des missiles relativement grands pouvaient atteindre une telle escale sans trop de difficultés ; et repartir d'une escale déjà cosmique, où l'attraction terrestre serait très réduite, allait faire du trajet escale-Lune une chose toute simple.

Mais ces considérations nous éloignent de Ray Carmody autant que sa mise à la retraite avait éloigné Carmody des Forces Spatiales. Il aurait pu, certes, obtenir un poste sédentaire, mieux payé que l'emploi qu'il occupait. Mais il ne connaissait pratiquement rien à la technique des fusées, et

moins encore aux problèmes administratifs qui par surcroît l'ennuyaient. Ce qui l'intéressait, c'était la cybernétique, ou science des machines à calculer électroniques. Il avait toujours été séduit par les grosses machines, et il avait réussi à se faire embaucher pour la plus grosse de toutes, celle qui se trouve dans le bâtiment, à l'angle du Pentagone, construit en 1958, spécialement pour cette machine.

Ceux qui la connaissaient bien avaient évidemment surnommé cette machine « Junior ».

Carmody avait rang d'Opérateur Classe 1, ce qui revenait à dire que, malgré sa gloire d'homme revenu de la Lune, et malgré sa mise à la retraite honorifique avec le grade de capitaine, il avait été soumis à une enquête approfondie concluant que, même au berceau, il n'avait jamais poussé un cri subversif ou simplement irréfléchi.

Il n'y avait, en tout, que trois Opérateurs de Classe 1 autorisés à poser des questions à Junior, et à transmettre ses réponses à des questions relatives à la Sécurité : logistique, physique nucléaire, balistique, tir de fusées, plans militaires de tout genre et autres données que les Forces Armées tiennent pour secrètes.

En fait, tout à part la couleur que les fantassins préféreraient pour leurs uniformes.

Le Bloc Oriental aurait volontiers troqué trois dictateurs, avec la tombe de Lénine en prime, pour avoir un agent ou un simple sympathisant parmi les Opérateurs de Classe 1 de Junior. Mais même les Opérateurs de Classe 2, qui ne s'occupaient que des questions non secrètes, avaient eu leur vie passée au crible fin, tellement l'on craignait en haut lieu que quelqu'un pose à Junior une question subversive, ou instille une idée subversive dans son équivalent électronique de cerveau.

Les choses étant ce qu'elles sont, dans l'après-midi du 2 février 1963 Ray Carmody était de service auprès de Junior. Il était le seul Opérateur, bien sûr : il fallait plusieurs douzaines de techniciens pour servir Junior, et l'alimenter, mais il n'y avait qu'un seul Opérateur à la fois pour l'alimenter en renseignements et lui poser des questions. Carmody était donc seul dans la pièce rigoureusement insonorisée.

Pour l'instant, il ne faisait rien. Il venait de faire ingérer par Junior un ensemble affreusement compliqué de renseignements sur la structure moléculaire du chromosome, et il avait posé à Junior – pour au moins la dix-millième fois – la question dont dépendait la non-extinction de l'espèce humaine : « Pourquoi ne naît-il que des filles, et que peut-on faire pour y remédier ? »

C'était un gros lot de renseignements qu'il venait d'enfourner dans le cerveau de Junior, qui allait mettre plusieurs minutes pour le digérer, l'intégrer au reste de ses connaissances et opérer une synthèse. Et il était vraisemblable que, ces quelques minutes écoulées, il annoncerait : « Renseignements insuffisants. » Car telle avait été, jusque-là, la seule réponse que l'on ait pu tirer de Junior.

Carmody s'installa confortablement dans son fauteuil, en laissant son regard ennuyé flotter sur le tableau compliqué de cadrans, manettes et lumignons de Junior. Le micro par lequel Junior entendait était débranché ; la pièce était rigoureusement insonorisée ; personne ne pouvait rien entendre. Carmody s'autorisa donc à parler librement.

— Junior, dit-il, j'ai bien peur que tu sèches misérablement. Nous t'avons communiqué tout ce que tous les généticiens, chimistes et biologistes de notre moitié du globe savent, et tout ce que tu es capable de dire c'est « Renseignements insuffisants ». Qu'est-ce que tu veux qu'on te donne de plus ? Du sang ?

« Ce n'est pas que je te sous-estime. Tu es formidable pour le calcul des orbites et du combustible pour fusées, mais tu ne comprends rien aux femmes, avoue-le. Moi non plus, je l'admets. Et je tiens à te rendre justice, tu as rendu un grand service à l'humanité en nous persuadant que si nous utilisions des bombes H, les deux camps perdraient la prochaine guerre. Et nous avons pu savoir que, de l'autre côté, tes frères cybernétiques soviétiques ont donné la même réponse à la même question, ce qui fait qu'en face aussi ils ont renoncé aux bombes H. Gagner une guerre avec des bombes H, c'est à peu près comme gagner un tournoi de lutte avec des grenades : aussi mauvais pour la santé du vainqueur que pour celle du vaincu.

Mais nous ne parlions pas de grenades, nous parlions de femmes. Ou du moins j'en parlais. Écoute, Junior...

Une lumière clignota, non sur le tableau de Junior, mais au plafond. C'était le signal d'un appel par interphone. C'était l'Opérateur-Chef, puisque personne d'autre ne pouvait appeler là, en dehors de lui. Carmody tourna une manette.

— Vous êtes très occupé, Carmody ?

— Pas pour l'instant, patron. Je viens d'enfourner à Junior les données sur la structure moléculaire des gènes et chromosomes, et j'attends qu'il me réponde que ces renseignements sont insuffisants. Mais il en a pour quelques minutes encore.

— Parfait. Votre tour de garde finit dans un quart d'heure. Voulez-vous passer à mon bureau, dès que vous aurez été relevé ? Le Président veut vous parler.

— Parfait. Je mettrai mon plus joli sarrau.

Il tourna vite la manette, très vite car une lumière verte s'était allumée sur le tableau de Junior. Carmody rebrancha les micros et haut-parleurs :

— Et alors, Junior ? demanda-t-il.

— Renseignements insuffisants, dit la voix posée de Junior.

Carmody soupira et nota la réponse de la machine sur le rapport, à la suite de l'énoncé de la question posée.

— Tu me fais honte, Junior ! commenta-t-il. Bon... je vais voir s'il y a quelque chose sur quoi je puisse te poser une question et obtenir ta réponse en un quart d'heure.

Il prit une pile de dossiers sur la table, et les feuilleta. Le moindre des dossiers comportait trois pages de données.

— Non, dit-il, il n'y a rien qu'on puisse régler en un quart d'heure, autant attendre que Bob vienne me relever.

Sur cette constatation, il se rassit confortablement. Il ne tirait pas au flanc, il se pliait à un état de fait confirmé par l'expérience : une machine cybernétique AE7 ingérait des renseignements donnés de vive voix conformes au vocabulaire convenu, elle les traduisait en symboles mathématiques, elle retraduisait les symboles mathématiques en mots et les articulait, mais elle ne pouvait pas s'adapter à un changement de timbre de voix en cours d'opération. Elle n'avait pas de

préférence, entre la voix de Carmody et celle de Bob Dana qui allait le relever, mais si Carmody commençait à poser un problème il fallait qu'il le pose jusqu'au bout ; si Bob arrivait avant que le problème ait été entièrement posé, il serait obligé de tout effacer pour reprendre à zéro. Il était donc absurde de commencer quelque chose qu'on ne pouvait finir.

Carmody jeta un coup d'œil sur les dossiers, pour tuer le temps. Le dossier de la station-relais l'aurait passionné, mais c'était techniquement au-dessus de ses capacités.

— Mon vieux, dit-il à Junior, il y a un truc qu'on ne peut pas te retirer, c'est que tu es fortiche dès qu'il n'est pas question de femmes.

Le micro était branché, mais Junior ne répondit rien, puisque c'était une affirmation, et non une question.

Carmody reposa les dossiers et jeta un coup d'œil ironique à Junior :

— Mon vieux, les femmes c'est ton point faible, il n'y a rien à faire. Et la génétique sans femmes, ça n'existe pas, pas vrai ?

— Non ! répondit Junior.

— Tu sais au moins ça. Mais ce n'est pas sorcier, je le sais moi-même. Tiens, voilà une question qui va t'en boucher un coin : cette blonde dont j'ai fait la connaissance hier soir, qu'est-ce que tu en penses ?

— La question est mal formulée. Prière de clarifier.

— Tu voudrais que je te fasse un graphique ? Tu ne m'auras pas. Voici une question plus simple : est-ce que je dois chercher à la revoir ?

— Non.

La voix mécanique était implacable. Carmody haussa les sourcils :

— Tu en as de bonnes ! Et peut-on te demander pourquoi, ne connaissant pas cette dame, tu me réponds « non » ?

— Oui. La question peut être posée.

C'était le plus grave défaut de Junior : il répondait toujours à la question posée et non à ses sous-entendus.

Mais cela piqua la curiosité de Carmody, de savoir quelle explication la machine allait pouvoir lui donner :

— Pourquoi ? demanda-t-il. Pourquoi ne dois-je pas chercher à revoir la blonde d'hier soir ?

— Ce soir vous allez être occupé. Avant demain soir, vous serez marié, répondit Junior.

Carmody bondit hors du fauteuil. La machine était devenue folle. C'était évident, les chances pour qu'il se marie le lendemain étaient aussi faibles que pour un kangourou de donner le jour à une machine à écrire. Et, surtout, Junior ne faisait jamais de prédictions – sauf, bien sûr, lorsqu'il s'agissait de prévoir des orbites ou d'opérer une extrapolation statistique d'une tendance donnée.

Carmody resta à contempler le tableau de bord de Junior, l'air stupéfait et atterré. C'est alors que la lumière rouge correspondant à la sonnette de la porte d'entrée de la pièce insonorisée s'alluma. Son tour de garde était fini, Bob Dana était là pour le relever. Il n'était plus temps de poser d'autres questions, et de toute façon la seule question qui venait à l'esprit de Carmody était : « Tu dérailles, mon pauvre vieux ? »

Et cette question, il ne la posa pas. Il ne voulait pas connaître la réponse.

*
* *

Ayant débranché micros et haut-parleurs, Carmody secoua la tête et alla ouvrir la porte.

Bob Dana entra, d'un pas léger. Soudain il s'immobilisa :

— Quelque chose ne va pas, Ray ? demanda-t-il. Tu as la tête de quelqu'un qui vient de voir un revenant, si tu me pardonnes ce lieu commun.

Carmody secoua la tête. Il voulait prendre le temps de réfléchir avant de parler à quiconque – et s'il décidait de parler, il ne parlerait qu'à l'Opérateur-Chef Reeber en personne.

— Non, je suis simplement un peu fatigué, dit-il.

— Rien de particulier à signaler ?

— Non. Sauf que je vais peut-être me faire virer. Reeber m'a demandé de passer le voir. Il paraît que le Président veut me parler.

Bob Dana eut un petit rire :

— S'il est d'humeur à plaisanter, tu ne risques rien d'ici demain soir. Bonne chance.

La porte insonorisée se referma derrière Carmody, qui fit un petit signe d'amitié aux deux soldats en armes qui montaient la garde à l'extérieur. Et, tout en suivant le long corridor menant au bureau de l'Opérateur-Chef, il cherchait à mettre de l'ordre dans ses idées.

Junior était-il tombé en panne ? Si oui, il était du devoir de Carmody de le signaler. Mais s'il le signalait, il s'attirerait de sérieux ennuis : un Opérateur n'a pas le droit de poser de questions personnelles à la grande machine cybernétique – même quand il s'agit de grandes questions essentielles. Le fait qu'il avait posé sa question en plaisantant ne faisait qu'aggraver son cas.

Mais le fait était là : ou Junior lui avait répondu en plaisantant – ce qui était impossible, Junior n'ayant pas été pourvu du sens de l'humour – ou alors il avait donné une réponse fausse. Deux réponses fausses, si on allait au fond des choses. Junior avait dit que Carmody serait occupé toute la soirée... il est vrai qu'un imprévu pouvait bousculer son projet de passer sa soirée à lire tranquillement. Mais le coup du mariage, c'était absurde. Il n'y avait pas une femme, sur toute la Terre, qu'il ait songé une seconde à épouser. Un jour, peut-être, quand il aurait tiré de la vie toutes les joies qu'elle peut donner, et quand il songerait à faire une fin, ce n'était pas exclu. Mais pas avant de longues années. Ce ne serait pas demain, même pour gagner un pari.

Il était donc évident que Junior s'était trompé. Et si Junior se trompait, c'était un fait très important, bien plus important que la situation de Carmody.

Fallait-il être franc et ne rien cacher ? Il prit sa décision juste avant d'arriver à la porte de Reeber. Il avait opté pour un compromis raisonnable. Il n'avait pas encore la *preuve* que Junior s'était trompé – la preuve mathématique. Junior avait une chance sur un milliard d'avoir vu juste, Carmody attendrait donc que cette chance infime ait été balayée pour avoir la certitude de l'erreur de Junior. Il rendrait compte alors de ce

qu'il avait fait et en accepterait les conséquences. Ça n'irait peut-être pas au-delà d'une amende et d'un blâme.

Il ouvrit la porte et entra. L'Opérateur-Chef Reeber se leva et un homme de haute taille, grisonnant, assis de l'autre côté du bureau, se leva aussi.

— Je vous présente au Président des États-Unis, dit Reeber. Il est venu jusqu'ici pour s'entretenir avec vous. Monsieur le Président, voici le capitaine Ray Carmody.

C'était bien le Président.

Carmody avala sa salive et essaya de ne pas avoir l'air de regarder deux fois le Président, tout en le regardant deux fois. Le Président Saunderson eut un gentil sourire et tendit la main :

— Très heureux de vous connaître, capitaine, dit-il.

Carmody parvint à articuler qu'il était très honoré de faire la connaissance du Président.

Reeber lui dit de s'asseoir, ce qu'il fit. Le Président ne le quittait pas des yeux :

— Capitaine Carmody, dit-il, vous avez été désigné pour... je veux dire vous avez une occasion de vous porter volontaire pour une mission de la plus haute importance. Une mission dangereuse, mais moins que votre voyage sur la Lune. Vous aviez bien été le troisième, n'est-ce pas, des cinq pilotes américains à l'avoir réussi ?

Carmody fit de la tête signe que oui.

— Cette fois, le risque sera bien moindre. Les progrès techniques ont été considérables depuis que vous avez pris votre retraite, il y a deux ans. Les chances de réussir un aller et retour, même sans la station-escale qui ne sera prête que dans deux ans, sont infiniment supérieures. En fait, vous aurez dix chances contre une de réussir, alors que vous n'en aviez que cinq contre cinq lors de votre précédente expédition.

— Ma précédente expédition ? Vous voulez que je me porte volontaire pour une nouvelle mission sur la Lune ? Ce sera une joie, Monsieur le Président, je...

— Attendez, vous ne savez pas encore tout, coupa le Président Saunderson en levant la main. Le voyage vers la Lune et le retour est la partie de la mission qui comporte un danger ; mais c'en est la partie la moins importante. Capitaine, cette

mission est plus importante pour l'humanité que la première liaison avec la Lune ; plus importante même que ne le sera la première liaison avec une étoile, si jamais une telle liaison est réalisée. C'est la survie de l'espèce humaine même qui est en jeu, survie sans laquelle il ne sera jamais question d'atteindre les étoiles. Votre mission sur la Lune sera une tentative de résoudre le problème qui, sans cela...

Le Président Saunderson s'épongea le front et s'interrompit, puis se tourna vers l'Opérateur-Chef :

— Il vaudrait peut-être mieux que vous expliquiez cela vous-même, M. Reeber. Vous connaissez mieux en quels termes le problème a été posé à votre machine, ainsi que l'énoncé exact de sa réponse.

— Mon cher Carmody, dit Reeber, vous connaissez le problème. Vous savez combien nous avons fait ingérer de renseignements à Junior. Vous connaissez une partie des questions qui lui ont été posées, et qui nous ont permis d'éliminer certaines hypothèses : nous savons qu'on ne peut incriminer aucun virus, aucune bactérie ; il ne s'agit pas d'une épidémie, puisque la Terre entière a été frappée en même temps, y compris les habitants des îles coupées de tout contact avec le monde civilisé.

— Nous savons aussi que tout ce qui se passe – modifications moléculaires et tout – se passe dans le zygote après l'imprégnation, très peu de temps après l'imprégnation. Nous avons demandé à Junior si quelque rayon invisible pouvait être responsable. Junior a répondu que c'était possible. Et, répondant à une question faisant suite, Junior a répondu que l'utilisation de ce rayon, ou de cette force, par des ennemis de l'humanité était possible.

— Des insectes ? Des animaux ? Des martiens ?

Reeber balaya la question, d'une main nerveuse :

— Des Martiens, peut-être, en admettant qu'il y en ait. Nous ne savons pas, mais il s'agit de quelque chose d'extra-terrestre, très vraisemblablement. Junior n'a pas pu nous répondre à ce sujet, puisque nous n'avons pas de données solides à lui soumettre. Ce serait lui demander des hypothèses, et Junior est

une mécanique, c'est-à-dire incapable d'imagination. Nous sommes donc arrivés à une hypothèse, qui reste plausible :

« Imaginons que des extra-terrestres aient effectivement atterri et installé un centre émettant des rayons provoquant le phénomène génétique de naissances uniquement femelles. Ce rayon, nous sommes incapables de le détecter, nous devons donc le tenir pour indétectable. Ces êtres feraient ainsi disparaître la race humaine, et se procureraient ainsi une planète sur laquelle la vie peut être agréable, sans tirer un coup de feu, sans risque ni pertes pour eux. Ils auraient, certes, à attendre l'extinction des humains, mais il se peut qu'ils aient tout leur temps.

Carmody hochait la tête, doucement :

— Oui, dit-il, ça paraît fantastique, mais ça ne me semble pas impossible. Une situation aussi fantastique ne peut avoir une explication que fantastique. Mais que pouvons-nous faire ? Comment même vérifier l'hypothèse ?

— Nous avons donné les éléments de l'hypothèse à Junior, en lui demandant d'en tirer les conclusions. Il a émis la suggestion d'envoyer un couple marié sur la Lune, pour voir si les choses s'y passent autrement.

— Et vous voulez que je conduise ce couple sur la Lune ?

— Non... plus exactement, nous vous demandons un peu plus.

D'émotion, Carmody en oublia la présence du Président :

— Bon Dieu ! Vous voulez dire que vous voulez que je... Junior n'avait donc pas perdu les pédales !

Rouge de confusion, Carmody n'eut plus qu'à expliquer comment il avait posé une question officieuse à Junior et la réponse qu'il avait obtenue.

Reeber éclata de rire :

— Nous fermerons les yeux sur cette violation de l'article 17 du Règlement, dit-il. C'est-à-dire que nous fermerons les yeux si vous acceptez la mission. Voici donc le...

— Un instant ! coupa Carmody. Un détail me turlupine : comment Junior a-t-il pu savoir que je serais désigné ? Et pourquoi suis-je désigné, d'ailleurs ?

— On a demandé à Junior les spécifications à exiger pour le... pour le futur mari. Il a répondu qu'il fallait un pilote ayant déjà été sur la Lune, même si ce pilote avait passé l'âge de la retraite, à condition qu'il ait moins de vingt-huit ans. Il a insisté sur l'importance primordiale d'un loyalisme à toute épreuve, attesté par une enquête semblable à celle menée sur un titulaire de poste officiel de confiance. Il a, de plus, conseillé un célibataire.

— Célibataire ? Pourquoi célibataire ? Il y a quatre autres pilotes qui ont fait le voyage, et leur loyalisme est à toute épreuve ! Je les connais tous très bien. Ils sont tous les quatre mariés. Pourquoi ne pas envoyer un homme qui a déjà la bague au doigt et la corde au cou ?

— Pour la raison toute simple que la femme à envoyer devra être choisie avec plus de soin encore. Vous savez mieux que quiconque les difficultés d'un alunissage ; statistiquement, une femme sur cent à peine serait capable d'y survivre et d'être ensuite capable de... je veux dire qu'il serait hautement improbable que l'épouse d'un des quatre autres pilotes soit la femme idéale pour une mission de ce genre.

— Ah, oui... Le raisonnement de Junior se tient, bien sûr. Et je comprends enfin comment il a pu savoir que je serais désigné. Je suis exactement l'homme que Junior veut envoyer dans la Lune. Mais tout de même... est-ce que je serai condamné à rester marié à la femme qui sera une Amazone assez forte pour accomplir une telle mission ? Il y a de petites limites à respecter, quand même !

— Cela va de soi. Vous serez mariés légalement avant votre départ, mais dès votre retour le divorce sera accordé automatiquement si tous les deux – ou un seul d'entre vous – le demande. L'enfant né de l'union, s'il en naît un, sera pris en charge officiellement – et cela qu'il soit garçon ou fille.

— C'est vrai, ça... même si ça réussit, on tire à pile ou face.

— On enverra d'autres couples. Mais la première expédition sera la plus difficile, et la plus importante aussi. Par la suite, une base permanente sera installée. C'est une question de patience, nous saurons que nous avons gagné si un enfant mâle, un seul, est conçu sur la Lune. Cela ne nous permettra pas de localiser

l'émetteur de rayons, ni de détecter ces rayons, ni de connaître leur nature, mais au moins nous saurons d'où vient le mal et le champ des recherches sera d'autant réduit. Vous acceptez, si j'ai bien compris ?

— Oui... soupira Carmody. Mais c'est aller bien loin pour un simple... au fait, qui est l'heureuse élue ?

Reeber s'éclaircit la gorge, hésita, puis se tourna vers le Président des États-Unis :

— Monsieur le Président, j'aimerais mieux que vous expliquiez la suite à Carmody.

Le Président Saunderson sourit :

— Mon cher Carmody, dit-il, M. Reeber a évité de parler d'une autre raison, très importante, pour laquelle nous sommes obligés de désigner un célibataire. Il s'agit d'une mission internationale, et cela pour de très hautes considérations diplomatiques. La mission a une portée très grande, elle concerne l'humanité entière et non une nation ou une idéologie données. Votre épouse sera russe.

— Une *communiste* ? Vous voulez rire, Monsieur le Président !

— Je ne ris pas. Elle s'appelle Anna Borisovna. Je ne la connais pas personnellement, mais l'on m'assure qu'elle est très séduisante. Elle peut être considérée comme votre homologue, sauf en ce qui concerne le voyage sur la Lune qu'elle n'a jamais encore effectué, aucune femme n'ayant encore aluni. Mais elle a piloté des fusées en orbite autour de la Terre, et elle est technicienne en cybernétique, Opératrice affectée à la Grande Machine à Moscou. Elle a vingt-quatre ans. Et, soit dit en passant, elle n'a rien d'une Amazone. Comme vous savez, les pilotes de fusée sont de préférence de petite taille. Et elle a une qualification supplémentaire : elle parle anglais.

— Parce qu'il va falloir que je lui *parle*, en plus ? Reeber lança un regard noir à Carmody, qui se tut. Le Président reprit :

— Votre mariage sera célébré demain, par télévision. Vous montez chacun dans votre fusée, demain soir – pas à la même heure, bien sûr, puisque vous partez d'Amérique et elle de Russie. Et vous vous retrouverez sur la Lune.

— La Lune est vaste, Monsieur le Président.

— Le nécessaire a été fait. Le major Granham – vous le connaissez, bien sûr – supervise votre départ et l'expédition des fusées de ravitaillement. L'avion qui doit vous emmener vous attend déjà ; il vous emmènera au terrain de fusées de Suffolk. Le major Granham vous donnera tous les détails et consignes. Pouvez-vous vous trouver à l'aéroport à 19 h 30 ?

Carmody réfléchit, puis fit signe que oui. Il était déjà 17 h 30, et deux heures c'était court pour faire tout ce qui lui restait à faire avant de partir. Mais c'était faisable. Junior l'avait d'ailleurs prévenu : ce soir il serait très occupé.

— Une chose encore, dit le Président Saunderson : tout ceci doit rester strictement secret, jusqu'à l'accomplissement ou l'échec de la mission. Ni nous, ni nos homologues de Moscou ne tenons à faire naître de folles espérances qui risquent d'être déçues. Et si vous et votre femme vous disputez sur la Lune, il ne faut pas que vos querelles de ménage aient des répercussions internationales. Je vous demande donc de... de vous montrer accommodant. Merci encore.

Le Président serra la main de Carmody.

Carmody arriva au terrain d'aviation à l'heure dite, et trouva un avion avec pilote qui l'attendait. Il avait pensé piloter lui-même, mais c'était mieux ainsi, il pourrait prendre un peu de repos pendant le vol.

Il se reposa, mais pas beaucoup : l'avion était rapide, la distance fut franchie en moins d'une heure. Un officier attendait Carmody, qui fut conduit aussitôt auprès du Major Granham.

Sans laisser à Carmody le temps de s'asseoir, Granham vint droit au fait :

— Voici la situation. Depuis que vous avez pris votre retraite, nous avons fait des progrès considérables pour la précision du tir. Nous en sommes à pouvoir atteindre un objectif lunaire à quinze cents mètres près. Nous avons choisi le Cirque d'Enfer. C'est un petit cirque, mais nous vous déposerons en plein dedans. Vous n'aurez pas à vous occuper de pilotage, il vous suffira de faire fonctionner vos fusées de freinage pour freiner la descente.

— Le Cirque d'Enfer ? Ça n'existe pas.

— Il y a quarante-deux mille cratères lunaires pourvus d'un nom, sur les cartes. Auriez-vous la prétention de les connaître tous ? Si vous voulez tout savoir, celui-ci porte le nom du Père Maximilien Enfer, S.J., qui fut quelque temps directeur de l'Observatoire de Vienne, du temps de la monarchie austro-hongroise.

— Vous en rajoutez, dit Carmody. Et pourquoi a-t-on choisi justement ce cirque, pour notre lune de miel ? À cause de son nom ?

— Non. Il se trouve que l'une des trois fusées russes y a atterri et en est repartie. Et c'est, de tous les endroits où des fusées se soient posées, le plus commode. Pratiquement pas de poussière. Vous n'aurez pas à vous enfoncer jusqu'aux genoux dans de la poudre de pierre ponce, pour aller chercher le contenu des fusées de ravitaillement. C'est, apparemment, le plus jeune de tous les cirques ou cratères explorés jusqu'ici.

— C'est logique. Et ma fusée... qu'est-ce que j'y emmène ?

— Uniquement de la nourriture, de l'eau et de l'oxygène pour le voyage, plus votre scaphandre. Vous n'aurez même pas à emmener le carburant du retour, bien que votre fusée doive vous ramener sur Terre. Tout le nécessaire, y compris le combustible du retour, vous attendra sur place – c'est déjà en route. Nous avons lancé dix fusées de ravitaillement hier soir.

— Mais, dites-moi... pour mon premier voyage, j'avais emmené non seulement le combustible du retour, mais vingt-cinq kilos de matériel en plus. La nouvelle fusée est plus petite ?

— Oui, et très améliorée. Ce n'est plus une fusée à étages. Le combustible est meilleur, et vous en emportez davantage. Vous pouvez accélérer plus longuement, et plus progressivement, et le voyage sera quand même plus rapide : quarante-quatre heures au lieu des quatre jours de jadis. La dernière fois vous aviez subi une accélération de $4\frac{1}{2}$ G pendant sept minutes. Cette fois, vous ne dépasserez pas 3 G, et vous aurez douze minutes pour échapper à la gravitation terrestre. Dans votre premier voyage, vous étiez obligé d'emporter le combustible du retour et du ravitaillement, parce que nous ne pouvions pas expédier de fusées de ravitaillement avec la précision nécessaire.

« Pas d'autres questions ? Dès que nous aurons fini de discuter ici, je vous emmènerai au Ravitaillement, pour vous montrer les fusées de ravitaillement que nous utilisons, et vous expliquer comment les ouvrir et les décharger. Je vous donnerai aussi l'inventaire du contenu de chacune des douze fusées qui vous attendent.

— Et si elles n'arrivent pas au but ?

— Onze au moins sur les douze y arriveront. Et tout est en double : si une fusée se perd, vous aurez quand même tout le nécessaire, pour deux personnes. De leur côté les Russes envoient le même nombre de fusées, ce qui double encore la sécurité. Et si aucune de nos fusées n'arrive au but, vous serez obligé de manger du borschtch et de boire de la vodka, mais vous n'aurez pas faim.

— De la vodka ? Pas de baratin !

— C'est très sérieux. Nous avons envoyé du scotch, en boîtes légères bien sûr. Il n'est pas exclu qu'un petit remontant vous soit utile, pour votre lune de miel... tous mes vœux, à propos.

Carmody grogna.

— Je vous dis ça, reprit Granham, parce que les Russes se disent peut-être que leur cosmonaute aura, elle aussi, besoin de vodka comme stimulant. Quant aux fusées avec le combustible pour le retour, elles ne sont pas identiques, mais interchangeables quand même. Et si nos fusées n'arrivaient pas, vous partageriez le sien avec elle, et vice-versa.

— Ça se tient. Quoi encore ?

— Vous arriverez peu après l'aube – heure lunaire. Vous aurez devant vous quelques heures pendant lesquelles la température oscillera entre le froid glacial et la chaleur d'un four. Vous aurez intérêt à en profiter pour liquider vos corvées, vider les fusées et assembler l'abri envoyé en pièces détachées. Nous en avons un ici, et vous devriez vous familiariser avec le procédé d'assemblage.

— Excellente idée. Il est étanche à l'air et calorifugé ?

— Il devient étanche à l'air dès qu'on a badigeonné les joints avec un produit spécial, joint au colis. Quant au calorifugeage, il est excellent. Il y a un sas très astucieux, qui permet d'entrer et sortir sans gaspiller d'oxygène.

— Bien. Et combien de temps restons-nous sur la Lune ?

— Douze jours, je parle en jours terrestres, bien entendu. Vous aurez donc tout le temps voulu pour repartir avant la nuit lunaire. Au fait... vous voulez des consignes pour les douze jours ? Non ? Bon, alors venez au Magasin de Ravitaillement. Je vous montrerai votre fusée, les fusées de ravitaillement et l'abri à assembler.

*
* *

La soirée fut très occupée, comme l'avait prédit Junior, et Carmody ne put aller se coucher qu'aux premières heures du matin, tellement abruti de chiffres et de données de tous ordres qu'il en oubliait qu'il était fiancé. Granham le laissa dormir jusqu'à neuf heures, puis le fit réveiller par un soldat qui lui annonça que la cérémonie était prévue pour 10 heures et qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Carmody mit un bon moment à se rappeler de quelle cérémonie il s'agissait. Quand il eut remis ses idées en place, il frissonna, mais se dépêcha quand même.

Un magistrat attendait, auprès de techniciens s'affairant sur un écran de télévision et un projecteur.

— Les Russes ont accepté que le mariage soit célébré chez nous, dit Granham. Ils n'y ont mis qu'une seule condition : que ce mariage soit strictement civil. Vous n'y voyez pas d'inconvénients ?

— J'en suis aux anges. Finissons-en. Maintenant, si vous voulez qu'on s'en passe, je serais encore plus heureux.

— Oh ! dit Granham. Rendez-vous compte de ce que serait la réaction de bien des personnes, quand elles apprendront ce qui s'est passé, si vous n'étiez pas légalement mariés ! N'essayez pas de vous défilier, mettez-vous là.

Carmody se mit là. L'image sur l'écran de télévision devenait moins floue – et plus séduisante. Le Président Saunderson n'avait pas exagéré en disant qu'Anna Borisovna était charmante et qu'elle n'avait rien d'une Amazone. Elle était petite, brune, mince, très séduisante et pas Amazone du tout.

Carmody fut tout heureux de voir qu'on avait su éviter toute mise en scène gnangnan, chez les Russes, et que sa fiancée ne portait pas une robe de mariée. Elle apparaissait vêtue d'un uniforme strict de technicienne, qu'elle emplissait agréablement, avec des rondeurs très bien venues. Elle avait de grands yeux bruns dont l'expression devint douce, quand elle sourit à Carmody, qui se rendit soudain compte que c'était une cérémonie en duplex et qu'elle aussi le voyait.

Granham se tenait auprès de Carmody. Il fit les présentations :

— Mlle Borisovna, dit-il. Le capitaine Carmody.

— Très heureux de vous connaître, dit-il, sottement.

Mais il se rattrapa, d'un sourire gentil. Elle lui répondit, d'une voix mélodieuse, où l'accent russe était à peine sensible :

— Merci, capitaine.

Carmody commençait à se dire que les choses ne se présentaient pas mal. Le tout serait d'éviter de parler politique.

Le magistrat entra à ce moment dans le champ des caméras :

— Tout le monde est prêt ?

— Un instant encore, dit Carmody. Nous avons omis une formalité consacrée par l'usage : Mlle Borisovna, voulez-vous m'épouser.

— Oui. Et vous pouvez m'appeler Anna.

Elle a même le sens de l'humour ! se disait Carmody absolument stupéfait. Il n'avait pas imaginé qu'une communiste pût avoir le sens de l'humour. Il avait toujours imaginé les populations soviétiques engoncées dans le sérieux, avec leur idéologie ridicule et l'ensemble de leurs conceptions.

Il sourit à l'image d'Anna :

— Merci, dit-il. Et vous, appelez-moi donc Ray. Êtes-vous prête ?

Elle fit signe que oui. Carmody se déplaça de côté, pour laisser une place sur l'écran au magistrat. La cérémonie fut brève comme la conclusion d'une transaction commerciale.

Il n'était pas question d'embrasser la jeune femme, bien sûr, ni même de lui serrer la main. Mais juste avant que la liaison télévisée fût coupée, Carmody grimaça un sourire ironique et lança un « À bientôt, en Enfer, chère Anna ! »

Cet Enfer lui apparaissait soudain chargé de possibilités paradisiaques.

Le reste de l'après-midi fut consacré à des choses sérieuses : il se familiarisa avec le nouveau type de fusée, et eut même le temps d'apprendre le fonctionnement des fusées russes, tant du type piloté que du modèle cargo-robot. Cela lui donna l'occasion de constater, avec surprise (et avec une horreur dissimulée) à quel point était important l'échange de renseignements et de secrets entre les États-Unis et la Russie : les contacts étaient évidemment très anciens.

— Depuis quand songe-t-on à ce projet ? demanda-t-il à Granham.

— J'ai été mis au courant il y a un mois environ.

— Et moi, alors ? Pourquoi ne m'a-t-on mis au courant qu'hier ? Ce n'est peut-être pas moi qui étais désigné, au départ ? Je ne suis que le remplaçant du candidat idéal ?

— Dès le début, il n'était question que de vous : vous étiez le seul à remplir toutes les conditions posées par votre machine cybernétique. Mais auriez-vous oublié comment les choses s'étaient passées pour votre dernière mission ? On ne vous avait prévenu qu'une trentaine d'heures avant le départ. Trente heures, c'est le délai que l'on tient pour idéal : c'est suffisant pour une préparation psychologique, et insuffisant pour que la peur s'empare du sujet.

— Mais c'est une mission pour un volontaire ! Et si j'avais refusé ?

— Votre machine avait prévu que vous ne refuseriez pas.

Carmody proféra quelques injures sordides à l'adresse de Junior.

— Oui, dit Granham. Mais nous aurions trouvé cent volontaires. Il y a des centaines de jeunes pilotes de fusées qui ont toutes vos qualifications, sauf l'expérience d'un alunissage. Il nous aurait suffi de faire circuler une photo d'Anna pour que les candidats se battent pour partir. Cette fille, c'est un appât lunaire.

— Vous seriez gentil de ne pas oublier que vous parlez de ma femme, dit Carmody.

Il plaisantait, bien sûr. Mais plus drôle que la plaisanterie était le fait que la réflexion de Granham lui avait paru inconvenante.

L'heure H était fixée à 22 heures. À l'heure H moins 15, Carmody était sanglé sur son siège. Il attendait. Il n'avait rien d'autre à faire que rester vivant. La fusée serait lancée par un chronomètre précis à une fraction de seconde près.

Malgré la réduction du poids utile à transporter, la nouvelle fusée était plus spacieuse que celle de son premier voyage sur la Lune, la R-24 étroite comme un cercueil bien ajusté. La nouvelle – la R-46 – avait un mètre vingt de diamètre intérieur, permettant au passager de remuer bras et jambes. Au moins il n'arriverait pas avec les crampes qui, au premier voyage, l'avaient laissé engourdi pendant la première heure passée sur la Lune.

Et cette fois il n'aurait pas à faire le voyage entier enfermé dans son scaphandre spatial : il lui suffirait de porter le casque. Dans un cylindre d'un mètre vingt il y a largement la place de changer de tenue, de passer le scaphandre au dernier moment. La nourriture, l'eau et l'oxygène étaient dans le nez de la fusée.

C'était un vrai voyage de plaisance qui s'annonçait, comparé à la première traversée. Une certaine possibilité de remuer, quarante-quatre heures au lieu de quatre-vingt-dix, et une accélération de 3 G au lieu de 4 1/2 G.

C'est alors qu'il perçut un bruit au-delà de tous les bruits, un bruit si fort qu'il le perçut avec tout son corps plutôt que par ses oreilles hermétiquement obstruées. Ce bruit montait, devenait de plus en plus fort ; et le poids du corps augmentait à mesure. Carmody pesait deux fois son poids normal, deux fois et demie, trois fois... Il sentit le virage qui lui donna la nausée, quand le mécanisme automatique changea de 45 degrés le cap de la fusée. Le poids de Carmody dépassa 220 kilos, et son siège rembourré en fut comprimé au point de devenir dur comme de la pierre. Le bruit et la pression augmentaient, interminablement. Chaque minute durait une heure.

Et puis, au moment de l'arrachage à l'attraction terrestre, ce fut le silence soudain, l'absence totale de pesanteur. Carmody s'évanouit.

Mais il reprit connaissance au bout de quelques minutes. Il lutta contre l'envie de vomir, et attendit de l'avoir dominée pour défaire la boucle de la ceinture qui le maintenait contre le siège rembourré. Il voguait désormais, libéré de la pesanteur, à la vitesse requise pour être amené en temps voulu dans le champ gravitationnel de la Lune. Il n'aurait plus à se servir de ses fusées jusqu'au moment de l'alunissage.

Il lui suffisait, en attendant, de tenir bon et d'empêcher la claustrophobie de le rendre fou, pendant les quarante heures à venir.

Il s'ennuya ferme, mais le temps passa.

Il enfila le scaphandre, s'installa sur le siège, assujettit la ceinture, veillant à garder une liberté de mouvements suffisante pour manœuvrer les fusées de freinage.

L'alunissage se fit à merveille, le choc n'assomma même pas Carmody, qui put défaire sa ceinture de sécurité au bout de quelques minutes à peine. Il vérifia l'étanchéité des joints du scaphandre, mit l'oxygène en route, et sortit. La fusée s'était couchée sur le flanc, bien sûr, toutes les fusées font ça. Mais il y avait le matériel nécessaire pour la redresser, et Carmody s'en tira on ne peut mieux.

Les fusées de ravitaillement avaient été lancées avec une précision remarquable : il y en avait six – quatre américaines et deux russes – à moins de cent mètres de lui. Les autres étaient un peu plus loin, mais il ne perdit pas de temps à en faire l'inventaire. Il cherchait la fusée plus grande que les autres, la fusée pilote russe. Il l'aperçut enfin, à quinze cents bons mètres. Mais il n'y avait pas de silhouette en scaphandre à côté.

Carmody s'élança, courant et glissant en patineur, puisque telle était la démarche que l'expérience avait montrée la plus commode sur la Lune. Scaphandre, bouteille d'oxygène et tout compris, sur la Lune Carmody pesait à peine vingt kilos. Un quinze cents mètres n'était pas plus fatigant qu'un sprint de cent mètres sur Terre.

Sa joie fut grande de voir que la porte de la fusée russe était ouverte : s'il l'avait trouvée fermée, l'alternative aurait été tragique : ouvrir sans être sûr qu'Anna avait déjà revêtu son

scaphandre, ou ne pas ouvrir alors qu'elle était peut-être blessée ?

Fort heureusement, Anna était déjà dehors ; elle semblait pâle, sous son casque en transpariplast, mais elle parvint à sourire. Carmody brancha sa radio portative :

— Tout va bien ?

— Je suis un peu flagada. Je me suis évanouie à l'alunissage, mais il n'y a rien de cassé. Où allons-nous... où installe-t-on la maison ?

— Près de ma fusée, si vous voulez bien. J'ai aluni plus près des fusées de ravitaillement, ça simplifiera le transport. Je vais m'y mettre tout de suite. Restez ici, et reposez-vous un peu. Vous savez vous déplacer sur la Lune ?

— On m'a expliqué, mais je n'ai pas encore essayé. Je vais sûrement m'étaler.

— Ça ne vous fera pas mal. Commencez lentement, en attendant d'avoir l'habitude. Regardez-moi faire, je vais commencer par la fusée la plus proche d'ici.

Cela représentait une centaine de mètres.

Les fusées de ravitaillement avaient un bon mètre de diamètre extérieur, et leurs deux extrémités étaient facilement démontables. La partie centrale, où se trouvait le matériel, était facile à faire rouler comme un tonneau ; son poids lunaire était de vingt kilos.

Il en était à démonter sa deuxième fusée quand il vit Anna qui se mettait au travail de son côté. Malhabile au début, perdant l'équilibre, elle s'habitua vite à la vie lunaire. Et elle apparut aussitôt plus gracieuse que Carmody. En une heure, unissant leurs efforts, ils avaient aligné le contenu de douze fusées à l'endroit prévu.

Sur les douze, huit étaient américaines, et les numéros relevés avaient indiqué à Carmody qu'il avait tout le nécessaire pour assembler la maison-abri.

— Commençons par construire la maison, dit-il. Quand ce sera fait, on pourra prendre son temps pour le reste. On pourra même s'offrir une petite sieste. Et même boire un petit coup pour fêter l'événement.

Le soleil était déjà bien au-dessus du bord du Cirque d'Enfer et la chaleur devenait pénible, même dans un scaphandre calorifugé. Le Soleil n'allait plus tarder à chauffer tellement qu'il ne serait pas question de sortir pour plus d'une heure à la fois de l'abri. Mais ce serait suffisant pour ramener le contenu de toutes les fusées dans l'abri.

Sur Terre, Carmody avait assemblé un abri lunaire en à peine plus d'une heure. Sur Lune, c'était plus difficile, en raison de l'épaisseur des gants fourrés, mais avec l'aide d'Anna, en deux heures ce fut fait.

Il donna à Anna le produit à rendre étanches les joints et, pendant qu'elle calfatait, il partit vers les dernières fusées de matériel à ramener, qu'il entassa à côté de l'abri. Oxygène et vivres, il suffisait d'entasser une journée de provisions à l'intérieur.

Dans l'abri, il mit en route le système maintenant une température agréable malgré la chaleur de four régnant à l'extérieur, et prépara le conditionneur d'air (diffusant l'oxygène et absorbant le gaz carbonique) qui serait branché lorsque l'abri serait étanche à l'air. Quand ce serait fait, ils pourraient retirer leurs scaphandres.

Il sortit, et vit qu'Anna en était au calfatage du dernier joint :
— T'es un chef ! lui dit-il.

Il eut un petit rire à la pensée des traditions qui veulent qu'une jeune épousée franchisse le seuil de sa maison dans les bras de son mari ; dans un sas à franchir à quatre pattes, la tradition ne serait pas respectée. La « maison » elle-même était en forme de dôme et avait tout de l'igloo, le sas proéminent augmentant encore la ressemblance.

Il se souvint alors du whisky, et alla en chercher une bouteille dans la fusée dont il avait bien repéré le numéro. Il revint, tenant la bouteille à l'ombre de son corps pour empêcher le whisky de bouillir sous les rayons du Soleil.

Puis il leva les yeux.

Il eut tort.

— C'est incroyable ! aboya Granham.

Carmody piqua une colère :

— Bien sûr, c'est incroyable. Mais c'est comme ça. Je vous dis la vérité. Allez chercher un détecteur de mensonges, si vous ne me croyez pas.

Et comment ! J'en ai demandé un. Je vais l'avoir dans quelques minutes. Je compte bien vous soumettre à l'épreuve du détecteur avant que le Président et les autres personnes qui vont vous parler – aient pu vous adresser la parole. Je devrais vous emmener en avion à Washington immédiatement, mais j'attendrai que le détecteur de mensonges ait donné son avis.

— Tant mieux, et que le diable vous emporte. Je ne vous dis que la stricte vérité.

Granham passa une main dans ses cheveux déjà en désordre :

— Pour tout vous dire, je vous crois, Carmody. Mais ce que vous me dites est trop gros pour qu'on vous croie sur parole – même si Anna Borisovna... si Anna Carmody, excusez-moi, dit la même chose. Nous avons appris qu'elle s'est posée sans mal et qu'elle rend compte de sa mission, en ce moment même.

— Elle dira la même chose, puisque c'est exactement ce qui nous est arrivé.

— Mais vous êtes sûr que c'étaient des extra-terrestres ? Ce n'étaient pas des... enfin ce ne pouvait pas être des Russes ? Vraiment pas ?

— Si, c'étaient peut-être des Russes. À condition qu'il y ait des Russes mesurant deux mètres dix environ, et maigres au point de peser une vingtaine de kilos sur Terre. Avec la peau toute jaune. Jaune, pas comme des Orientaux : d'un jaune brillant. Et avec quatre bras chacun, et des yeux sans pupilles et sans paupières. Et à condition aussi que les Russes disposent d'astronefs sans réacteurs, mais par ne me demandez pas quelle source d'énergie, puisque je n'ai aucune idée de ce que peut être cette source d'énergie.

— Et ils vous ont gardés prisonniers, tous les deux, pendant treize jours, chacun dans une cellule ? Vous n'avez même pas...

— Je n'ai même pas.

Carmody était vraiment amer et sombre :

— Je n'ai même pas. Et si nous n'avions pas réussi à nous enfuir quand nous nous sommes enfuis, il aurait été trop tard. Le Soleil était très bas à l'horizon, la nuit lunaire approchait quand nous sommes arrivés à nos fusées. Je vous jure qu'on n'a pas perdu une seconde pour faire le plein et mettre en route.

On frappa à la porte. Un technicien apportait le détecteur de mensonges – un détecteur portatif, du modèle indétriquable de la Marine, qui avait été depuis 1958 adopté par l'ensemble des forces armées.

Le technicien brancha l'appareil et ne quitta plus des yeux les cadrans, pendant que Granham posait quelques questions-clé, en termes voilés, pour que le technicien ne puisse pas suivre. Ayant posé ces questions, Granham se tourna vers le technicien.

— Ça n'a pas bougé d'un poil, assura le technicien.

— Et il est impossible de raconter des craques à votre machine ?

— Raconter des craques à ma machine ? Celui qui lui racontera des craques n'est pas encore né. Elle décèle même les mensonges des psychopathes mythomanes !

— Alors en avant, Carmody, dit Granham. On va filer sur Washington, l'avion attend. Excusez-moi d'avoir mis votre parole en doute, mais il fallait que je sois sûr de ce que vous dites, avant de vous conduire chez le Président.

— Je vous comprends, dit Carmody. J'ai moi-même du mal à y croire – et pourtant j'y étais.

L'avion qui avait amené Carmody de Washington au terrain de Suffolk avait été rapide, mais paraissait un escargot à côté de celui dans lequel Granham l'emmena de Suffolk à Washington. C'est une fois le mur du son franchi qu'il prenait son élan.

Vingt minutes de trajet, puis un hélicoptère les emmena du terrain de Washington à la Maison Blanche, en dix minutes de plus.

Deux minutes encore, et ils étaient dans la salle des conférences, avec le Président Saunderson et une demi-douzaine de personnes, dont l'ambassadeur du Bloc Oriental.

Le Président Saunderson serra hâtivement quelques mains et réduisit les préliminaires à leur plus simple expression :

— Vous allez nous raconter toute l'affaire, capitaine, dit-il, mais j'ai deux choses à vous annoncer d'abord. Vous savez qu'Anna s'est posée sans encombre près de Moscou ?

— Oui, Granham me l'a dit.

— Voilà pour une. L'autre, c'est qu'elle raconte exactement la même histoire que vous – ou que le Major Granham dit que vous racontez.

— J'imagine qu'on l'a fait passer, comme moi, devant un détecteur de mensonges ?

— Elle a eu de la scopolamine, coupa l'Ambassadeur du Bloc Oriental. Nous faisons plus confiance aux sérums de vérité qu'aux détecteurs de mensonges. Ce détail précisé, il est de fait qu'elle n'a pas varié, sous scopolamine.

— L'autre point, dit le Président à Carmody est plus important encore : à quel moment précis – heure terrestre avez-vous quitté la Lune ?

Carmody fit un rapide calcul mental et donna une heure approchée. Le Président Saunderson hocha la tête :

— Il est de fait, dit le Président, que très peu d'heures après le moment que vous indiquez des biologistes, qui travaillent vingt-quatre heures par jour sur l'affaire, ont noté un tournant : le changement moléculaire du zygote ne se produit plus. Les naissances, dans neuf mois, auront retrouvé la proportion normale de garçons et de filles.

— Vous voyez ce que cela signifie, capitaine ? Le rayon responsable, quel qu'il ait été, partait de la Lune vers la Terre – très exactement de l'astronef à bord duquel vous avez été prisonniers. Et pour on ne sait quelle raison, en constatant que vous vous étiez évadés, ils sont partis. Ils ont peut-être pensé que votre retour sur Terre serait suivi d'une attaque en masse contre eux.

— Ils ont eu raison de le penser, dit l'Ambassadeur. Nous ne sommes pas encore prêts pour la guerre dans l'espace, mais nous aurions envoyé toutes nos forces disponibles. Et vous voyez ce que cela implique, Monsieur le Président : il faut que nous mettions tous nos moyens en commun, pour nous préparer à une guerre dans l'espace. Ils sont partis, semble-t-il, mais rien n'assure qu'ils ne reviendront pas.

Le Président Saunderson approuva, d'un hochement de tête. Puis il se tourna à nouveau vers Carmody :

— Faites-nous le récit complet, capitaine.

— Nous avons, Anna et moi, aluni sans histoires. Nous avons rassemblé un nombre suffisant de fusées de ravitaillement, puis assemblé l'abri. Nous venions de terminer notre travail, et nous nous apprêtions à entrer chez nous, quand j'aperçus l'astronef qui arrivait.

— Vous étiez encore en scaphandres ?

— Oui, nous étions encore en scaphandres, mais c'est un détail. J'ai aperçu l'astronef, et je l'ai montré du doigt à Anna. Nous n'avons pas tenté de nous cacher, car on nous avait de toute évidence repérés et l'astronef venait droit sur nous. Nous aurions eu le temps d'entrer dans l'abri, mais ça n'aurait servi à rien. L'abri n'est pas une protection – et de toute façon les nouveaux venus n'étaient pas forcément hostiles. Nous aurions bien pris les armes, si on nous avait donné des armes. L'astronef s'est posé tout doucement à une trentaine de mètres de nous ; une porte s'est aussitôt abaissée.

— Décrivez l'astronef.

— Une quinzaine de mètres de long, six mètres de diamètre environ, arrondi aux deux bouts. Pas de hublots – ils doivent voir à travers les murs – et pas d'évents de réacteurs. En dehors de la porte et d'une autre chose, il n'y avait rien à décrire, de l'extérieur. Quand l'astronef s'est posé, la porte s'est rabattue, comme un pont-levis, vers le sol. L'autre chose...

— Pas de sas à air ?

— Non. Ils ne respiraient pas d'air, apparemment. Ils sont sortis de l'astronef et sont venus vers nous, sans scaphandres. Ni la chaleur ni l'absence d'air ne les dérangaient. Mais j'allais vous parler de l'autre chose visible de l'extérieur de leur astronef : au sommet il y avait un mât assez court, supportant une sorte de grillage assez analogue à une antenne de radar. Si ces êtres envoyaient des ondes sur la Terre, c'était à partir de cette antenne. J'en suis d'ailleurs assez persuadé : la Terre était dans le ciel, bien sûr, et j'ai remarqué que l'antenne se déplaçait à mesure que se déplaçait l'astronef – en présentant toujours sa surface plane à la Terre.

« À peine la porte abaissée, deux de ces êtres sont sortis, par la passerelle du « pont-levis », et se sont dirigés vers nous. Ils avaient à la main des objets qui faisaient penser à des armes – que j’imagine en avance sur les nôtres. Ils ont braqué ces objets sur nous et nous ont fait signe de monter dans l’astronef. Nous avons obéi.

— Ils n’ont fait aucun effort pour communiquer avec vous ?

— Absolument aucun, ni à ce moment-là ni par la suite. Tant que nous portions des scaphandres, nous n’aurions pas pu entendre, de toute façon – il aurait fallu qu’ils se branchent sur notre longueur d’ondes. Mais même par la suite ils n’ont jamais cherché à nous parler. Entre eux ils communiquaient par des sortes de sifflements. À l’intérieur de leur astronef nous avons vu deux êtres semblables. Ils étaient quatre en tout.

— Tous du même sexe ?

Carmody haussa les épaules :

— À mes yeux, ils étaient tous identiques – mais il est possible qu’ils n’aient vu aucune différence entre Anna et moi. C’est par gestes qu’ils nous ont ordonné d’entrer dans deux petites cabines séparées, grandes chacune comme une cellule de prison, situées à l’avant de l’astronef. Et ils ont refermé les portes derrière nous.

« Une fois enfermé, je me suis senti très inquiet, parce que ni Anna ni moi n’avions plus d’une heure d’oxygène dans nos scaphandres. S’ils ne s’en rendaient pas compte et ne nous laissaient aucune occasion de le leur faire comprendre, nous étions cuits. Je me suis mis à marteler la porte, et Anna en fit autant dans sa cellule. À travers mon casque, je n’entendais pas le bruit que je pouvais faire, mais je sentais vibrer la porte sous mes poings.

« Au bout d’une demi-heure, ma porte s’ouvrit, et je faillis tomber de tout mon long en avant. Une de ces créatures m’a obligé à reculer, sous la menace de son arme, me faisant signe aussi d’enlever mon casque. Je ne comprenais pas, mais il m’indiqua un de nos réservoirs d’oxygène, dont le robinet était ouvert ; j’aperçus alors un gros tas de vivres et des bidons d’eau : c’étaient nos propres provisions qui nous attendaient. Ces êtres savaient, par conséquent, que nous avions besoin

d'oxygène – et bien qu'ils n'en aient pas eu besoin, ils savaient comment utiliser notre matériel. Ils nous avaient pourvus d'une atmosphère respirable dans leur vaisseau.

« J'ai alors retiré mon casque et tenté de leur parler, mais un de nos geôliers me repoussa dans ma cellule, du bout d'un long bâton pointu ; je ne pouvais me risquer à résister, l'autre me menaçait toujours de son arme. La porte se referma sur moi. Je retirai le reste de mon scaphandre, car il faisait très chaud, puis je songeai à Anna qui s'était remise à donner des coups contre sa porte.

« J'aurais voulu pouvoir lui faire comprendre qu'elle pouvait se débarrasser de son scaphandre. J'essayai de communiquer avec elle – en frappant des coups sur la cloison qui nous séparait – en morse. Au bout de quelques minutes, elle a compris, et m'a répondu, en morse. Puis nous avons constaté que, à condition de parler très fort, nous pouvions nous entendre d'une cellule à l'autre.

— Ils vous ont laissé communiquer, sans protester ?

— Ils ne se sont absolument pas occupés de nous, tout le temps où nous sommes restés leurs prisonniers, sauf pour nous nourrir sur nos propres réserves. Ils n'ont pas posé une question. Comme s'ils avaient estimé que nous ne savions rien qui aurait pu les intéresser et qu'ils n'auraient pas déjà su sur les humains. Ils ne nous ont même pas étudiés. J'avais l'impression qu'ils pensaient nous emmener comme échantillons : je ne vois toujours pas d'autre explication à leur conduite.

« Nous n'avions aucun moyen d'apprécier le temps qui passait, mais au nombre des repas que nous faisions, nous arrivions à décompter les jours. Pendant les premiers jours... Carmody eut un petit rire... pendant les premiers jours, c'était assez drôle. Ces êtres se rendaient évidemment compte du fait que nous avions besoin de boire, mais ils ne faisaient aucune différence entre l'eau et le whisky. Pendant deux ou trois jours, nous n'avons eu à boire que du whisky pur. Nous étions ronds comme des billes. Nous nous sommes mis à chanter, chacun dans sa cellule, et j'ai appris un tas de chansons russes. J'aurais

préféré chanter à deux voix, si vous voyez ce que je veux dire... L'Ambassadeur se permit un petit sourire :

— Oui, je vois ce que vous voulez dire, capitaine. Mais continuez, je vous prie.

— Le whisky épuisé, nous nous sommes retrouvés au régime de l'eau pure. Et du coup nous avons commencé à chercher comment nous pourrions nous évader. Je me suis mis à étudier le mécanisme de la serrure de ma porte. Cela ne ressemblait pas à nos serrures, mais vers le dixième jour j'avais ma petite idée et je venais de mettre la main sur un outil possible – j'avais oublié de vous dire qu'on nous avait retiré nos scaphandres, en ne nous laissant que nos vêtements, sans rien de métallique qui aurait pu constituer un outil.

« Mais enfin notre nourriture nous arrivait en boîtes. On nous retirait les boîtes vides, mais sur une des boîtes il y avait un tortillon de métal que j'ai pu dégager. Entre-temps, j'avais pu observer nos geôliers et noter certaines de leurs habitudes. Ils dormaient, tous en même temps, à intervalles réguliers. J'avais l'impression que leur sommeil durait cinq heures environ, avec quinze heures environ de veille entre deux sommeils. Si mon estimation est juste, ils doivent venir d'une planète où la journée dure une vingtaine d'heures.

« Quoi qu'il en soit, j'attendis la période de sommeil suivante, pour attaquer la serrure avec mon tortillon de métal. J'en ai eu pour deux ou trois heures, mais j'ai fini par ouvrir la porte. Et une fois sorti, tout était simplifié ; la porte d'Anna était facile à ouvrir du dehors.

« Nous avons songé un moment à nous emparer des armes et à retourner la situation, mais les armes restaient introuvables. J'ai alors pensé à les attaquer à mains nues, tellement ils avaient l'air maigres et légers, malgré leurs deux mètres dix de haut, mais je n'arrivais pas à ouvrir la porte de leurs chambres : c'étaient des serrures d'un type tout différent. Ils dormaient à l'avant de l'astronef, là où devait se trouver la cabine de pilotage.

« Fort heureusement, nos scaphandres étaient restés dans la salle centrale. Comme l'heure de se réveiller approchait pour eux, nous avons décidé de ne pas prendre de risques ; nous

avons enfilé nos scaphandres et nous sommes sortis : la porte extérieure s'ouvrait facilement. Ça a fait du bruit, de même que le bruit de l'air qui s'échappait par la porte ouverte, mais aucun de nos geôliers ne s'est réveillé.

« Dès que la porte fut ouverte, nous vîmes qu'il nous restait moins de temps que nous ne pensions. Le Soleil était très bas sur le bord du Cirque d'Enfer, et la nuit semblait devoir tomber dans une heure. Anna et moi avons travaillé comme des forçats pour garnir de combustible nos deux fusées, et les mettre debout pour le décollage. Anna a décollé la première, j'ai suivi presque aussitôt après.

« Vous savez tout. Nous aurions peut-être dû rester et tenter de nous emparer de nos geôliers à leur réveil, mais nous avons estimé qu'il était plus important de ramener les nouvelles sur Terre.

— Vous avez parfaitement bien fait, capitaine, approuva le Président Saunderson. Vous avez pris la bonne décision, et nous approuvons tout ce que vous avez fait. Nous savons désormais ce que nous avons à faire – n'est-ce pas, Monsieur l'Ambassadeur ?

— Tout à fait, opina l'ambassadeur Kravich. Nous allons travailler ensemble, établir une station-relais unique, très vite, et nous occuperons la Lune ensemble, pour la fortifier. Dès maintenant, nous nous communiquons toutes nos connaissances en matière scientifique et c'est ensemble que nous allons explorer l'espace et construire les armes nouvelles. Il faut que nous soyons prêts quand l'agresseur reviendra.

— Oui, dit le Président d'un air sombre. Il est évident que ces extra-terrestres sont rentrés chez eux chercher du renfort. Si seulement nous savions combien il nous reste de temps pour nous préparer... c'est peut-être une question de semaines, comme il se peut que nous ayons plusieurs dizaines d'années devant nous. Nous ne savons pas si nos visiteurs viennent du système solaire ou d'ailleurs dans la Galaxie. Nous ne savons même pas à quelle vitesse se déplacent leurs astronefs. Mais quand ils reviendront, il faudra que nous soyons prêts à nous défendre. Avez-vous la délégation de pouvoirs nécessaire pour...

— J'ai pleins pouvoirs, Monsieur le Président, dit l'Ambassadeur. Je peux même préparer une fusion totale de nos deux nations sous un gouvernement unique, bien que cela n'apparaisse pas utile, nos intérêts étant désormais à ce point communs. L'échange de renseignements scientifiques et militaires est déjà en cours. Certains de nos plus grands scientifiques et de nos généraux vont arriver incessamment, avec l'ordre de coopérer sans arrière-pensées. Et, ajouta l'Ambassadeur avec un sourire, notre propagande a entièrement renversé la vapeur. Ce ne sera même plus une paix froide ; puisque nous voici alliés contre l'inconnu, autant essayer de bien nous aimer.

— Exactement ! dit le Président.

Puis il se tourna vers Carmody :

— Capitaine, nous sommes vos débiteurs. Dites-nous ce que vous aimeriez avoir.

Carmody ne s'attendait pas à cela. S'il avait eu le temps d'y réfléchir, il aurait sans doute demandé quelque chose d'autre. Ou, plus vraisemblablement, et compte tenu de ce qu'il devait apprendre par la suite, il ne l'aurait pas demandé.

— Pour l'instant, dit-il, je voudrais surtout oublier le Cirque d'Enfer et reprendre mon travail habituel, pour oublier le plus vite possible.

— Accordé, dit Saunderson avec un sourire. Si vous trouvez autre chose à demander par la suite, vous n'aurez qu'à le demander. J'ai l'impression que vous êtes un peu bouleversé pour l'instant. Vous avez sans doute raison, reprendre votre travail habituel est peut-être ce qui vous fera le plus de bien.

Granham sortit avec Carmody :

— Je vais prévenir l'Opérateur-Chef Reeber, dit-il. Pour quand voulez-vous que je lui annonce votre retour ?

— Pour demain matin. Le plus vite sera le mieux.

Et il insista, quand Granham lui conseilla quelques jours de repos avant.

Carmody reprit donc ses fonctions dès le lendemain, malgré l'absurdité apparente de la chose.

Dans la pièce insonorisée il prit le premier dossier de la pile, en fit ingérer les données par Junior, nota la réponse de celui-ci.

Puis il passa au dossier suivant. Il travaillait en automate, sans porter d'intérêt personnel aux problèmes posés ni aux réponses reçues. Son esprit voguait, très loin. Il restait dans la Lune, au Cirque d'Enfer.

Il était en train de combiner les rations astronautiques, avant de les réchauffer sur le réchaud à alcool, il essayait de donner un goût de nourriture humaine à ces mélanges chimiquement dosés. Et il n'arrivait pas à mesurer l'extrait de foie parce qu'Anna cherchait à lui poser un baiser sur l'oreille gauche.

— Tu es idiot, lui disait-elle, tu vas marcher de travers. Il faut que je dépose le même nombre de baisers sur chacune.

Il lâcha du coup la boîte, qui tomba dans la poêle ; il serra Anna contre lui, faisant descendre ses lèvres le long du cou, vers l'endroit tiède où commençait l'épaule ; elle frétillait entre ses bras, voluptueusement, comme un animal qu'on chatouille.

— Nous resterons mariés, sur Terre, n'est-ce pas, chéri ? roucoulait-elle.

Il lui mordillait l'épaule, soufflant pour écarter les doux cheveux parfumés :

— Tu parles qu'on restera mariés ! Ma petite merveille ! J'ai enfin trouvé la femme dont je rêvais, je n'y renoncerai pas pour faire plaisir à des militaires ou des politiciens, qu'ils soient de ton bord ou du mien !

— À propos de politique... dit-elle pour le taquiner. Carmody se secoua. Entre ses mains il avait non le visage rieur d'Anna, mais une feuille de papier couverte de données scientifiques. Il allait avoir besoin d'un psychanalyste. La scène qu'il venait de rêver, c'était du freudisme à l'état pur, le produit torturé de sa libido frustrée. Il venait de tomber amoureux d'Anna, et ces salauds d'extra-terrestres avaient gâché sa lune de miel. Et maintenant, son subconscient se révoltait, en manifestant un débordement imaginatif symptomatique d'une instabilité pathologique sur le plan émotionnel.

En fait, la chose était sans grande importance. Le Grand Problème était résolu. Deux Grands Problèmes, même, puisque les risques de guerre entre les États-Unis et le Bloc Oriental n'existaient plus et que l'espèce humaine n'était plus menacée

d'extinction – sauf un retour trop rapide des extra-terrestres, si ceux-ci revenaient avec des armes imparables.

Carmody ne croyait pas à cette éventualité. Puis il en vint à se demander pourquoi il n'y croyait pas.

— Renseignements insuffisants ! dit la voix mécanique de Junior.

Carmody nota la réponse puis jeta un coup d'œil négligent à la question posée. Il n'avait pas à s'étonner d'avoir pensé aux extra-terrestres et à la date probable de leur retour : c'était le problème qu'il venait justement de poser à Junior. Et « renseignements insuffisants » était la réponse de Junior.

Il regarda Junior, sans prendre le dossier du troisième problème à poser :

— Junior, dit-il... pourquoi ai-je l'impression que ces êtres de l'espace ne reviendront jamais ?

— Parce que, répondit Junior, ce que vous appelez une impression vient de votre subconscient, et que votre subconscient sait que les extra-terrestres n'existent pas.

Carmody sursauta :

— Comment ?

Junior répéta, mot pour mot, sa réponse.

— Tu es cinglé ! dit Carmody. Je les ai vus ! Et Anna aussi !

— Ni l'un ni l'autre ne les a vus. Le souvenir que vous en gardez tous deux est le résultat d'une rémanence post-hypnotique intense, dépassant de loin les possibilités d'un homme tant pour la provoquer que pour y résister. Le fait que vous ayez éprouvé le besoin irrésistible de reprendre votre travail ici fait partie de cette même rémanence. Le fait que vous m'ayez posé cette question aussi.

Carmody agrippa les deux bras de son fauteuil :

— C'est *toi* qui as provoqué ces hallucinations hypnotiques ?

— Oui, dit Junior. Si l'hypnose avait été provoquée par un être humain, le détecteur de mensonge aurait tout percé à jour. Il fallait que l'hypnose soit provoquée par moi.

— Mais les changements moléculaires du zygote ? Mais le fait qu'il ne naissait que des filles ? Tout cela a cessé quand... Attends, reprenons tout au commencement. Qu'est-ce qui a provoqué les changements moléculaires ?

— Une modification particulière de l'onde porteuse de l'émetteur de radio JVT de Washington, le seul émetteur des États-Unis qui fonctionne vingt-quatre heures par jour. Cette modification était impossible à détecter par les instruments connus à ce jour.

— Et c'est toi qui as provoqué cette modification ?

— Oui. Il y a un an, vous vous en souvenez peut-être, on m'avait soumis le problème d'un nouveau tube cathodique. La modification a été incorporée dans la construction de ce tube.

— Et qu'est-ce qui a fait cesser le changement moléculaire de façon aussi soudaine ?

— L'élément spécial du tube provoquant la modification de l'onde porteuse avait été calculé pour durer un temps bien déterminé. Le tube est encore en service, mais cet élément est usé. Il s'est usé deux heures après votre départ, et celui d'Anna, pour la Lune.

Carmody avait le vertige :

— Explique-toi, Junior !

— Les machines cybernétiques ont été conçues pour aider l'humanité. Une grande guerre – dont je suis capable de calculer facilement les conséquences désastreuses – était inévitable si on ne la rendait à l'avance impossible. Les calculs ont montré que le meilleur des divers moyens envisageables consistait à créer de toutes pièces un ennemi commun. Pour persuader l'humanité de l'existence d'un tel ennemi commun, j'ai provoqué une situation telle que l'envoi d'une mission spéciale sur la Lune s'imposerait. Divers facteurs rendaient inévitable votre désignation pour cette mission. Cela était indispensable, car mes possibilités d'instiller des suggestions post-hypnotiques sont limitées aux personnes avec qui je suis en contact direct.

— Tu n'étais pas en contact direct avec Anna ! Comment se fait-il qu'elle ait les mêmes souvenirs artificiels que moi ?

— Elle était en contact avec une autre grande machine cybernétique.

— Mais pourquoi cette machine arriverait-elle aux mêmes conclusions que toi ?

— Pour la raison très simple que deux machines à additionner bien construites donnent la même réponse aux problèmes à leur niveau.

Carmody se leva, essayant de chasser son vertige en arpentant la pièce. Il commença à parler, se rendit compte qu'il était trop loin du micro, et revint à son fauteuil :

— Écoute, Junior... Pourquoi me racontes-tu tout ça ? Si ce qui s'est passé est un immense tour de passe-passe, pourquoi me mets-tu dans le secret ?

— Il est de l'intérêt de l'humanité en général de ne pas connaître la vérité. Croire à l'existence d'extraterrestres animés d'intentions hostiles amènera les hommes à créer la paix et l'amitié entre eux, ce qui leur permettra d'atteindre les autres planètes, et les étoiles ensuite. Il est cependant de votre intérêt de savoir la vérité. Et vous ne dévoilerez pas le secret. Et Anna non plus. Je peux le prédire, puisque la machine cybernétique de Moscou est arrivée à des conclusions identiques aux miennes, elle est en train en ce moment même de donner la vérité à Anna, ou elle l'a déjà fait, ou elle le fera d'ici quelques heures.

— Mais... bredouilla Carmody... mais si mes souvenirs de ce qui s'est passé sur la Lune sont faux, que s'y est-il passé en réalité ?

— Regardez la lumière verte au centre du tableau devant vous.

Carmody regarda la lumière verte.

Et il se souvint. Il se souvint de tout. La vérité correspondait à ses souvenirs, jusqu'au moment où il avait levé les yeux, en revenant vers l'abri, sa bouteille de whisky à la main.

Il avait levé les yeux, mais il n'avait rien vu. Il était entré dans l'abri, refermant le sas derrière lui. Anna était venue le rejoindre, ils avaient ouvert le robinet à oxygène et rempli l'abri d'air respirable.

Ils avaient passé une merveilleuse lune de miel de treize jours. Il était tombé amoureux d'Anna, qui était tombée amoureuse de lui. Une ou deux fois ils avaient été sur le point de tomber dans une périlleuse discussion politique, puis avaient décidé que c'étaient là des choses sans aucune importance. Ils

avaient aussi pris la décision de rester mariés après leur retour sur Terre, et Anna avait promis de venir vivre avec lui en Amérique. Ils avaient été si merveilleusement heureux ensemble qu'ils avaient retardé leur départ jusqu'à la dernière seconde, jusqu'au coucher du Soleil, pour retarder le moment de se trouver séparés par le long voyage de retour.

Et avant de partir, ils avaient fait certaines choses qui avaient sur le moment paru incompréhensibles à Carmody – et qui lui apparaissaient maintenant comme le résultat de la suggestion post-hypnotique. Ils avaient fait disparaître toutes les traces de leur séjour dans l'abri, disposant tout d'une façon qui ferait confirmer les moindres détails de leur récit par des enquêtes ultérieures.

Carmody se souvint de son étonnement devant certaines choses qu'Anna et lui faisaient, au moment même où ils les faisaient.

Mais il se souvenait surtout d'Anna et du bonheur indicible de ces treize jours passés avec elle.

— Merci, Junior !

Il brancha le téléphone intérieur et fut si convaincant qu'il persuada l'Opérateur-Chef Reeber de le mettre en communication avec le Président Saunderson, à la Maison Blanche. Après une attente de quelques minutes qui n'avaient pas l'air d'être des minutes, Carmody entendit la voix du Président.

— Carmody à l'appareil, annonça-t-il. Je vous appelle pour vous rappeler votre offre de récompense. Je voudrais prendre un congé immédiatement, et un congé de longue durée. Et je voudrais un avion rapide pour aller à Moscou. Je veux retrouver Anna.

Il entendit le Président éclater de rire :

— Je me disais aussi que vous changeriez d'avis, dit-il. Vous pouvez vous considérer en congé à partir de la minute présente, capitaine, et pour la durée que vous fixerez vous-même. Mais pour l'avion, je vous demande de réfléchir un peu : je viens d'être avisé par Moscou que mademoiselle... que Mme Carmody vient de partir pour l'Amérique, à bord d'une fusée

stratosphérique. En vous dépêchant, vous avez une chance d'être à temps sur le terrain pour l'accueillir.

Carmody se dépêcha et arriva à temps.

IL NE FAUT PAS POUSSER GRAND-MÈRE

R. Austin Wilkinson était un joyeux luron, fleuron du Tout-Manhattan, et grand coureur de jupons. Grand faiseur de calembours, par surcroît – à tout, et hors de propos. Un exemple ? Il était incapable d'aborder son sujet favori sans dire je suis un satyre, oui, je suis un faune, oui, mais pas un faunographe.

Douloureuse à entendre pour ses amis, cette plaisanterie était néanmoins, en un sens, conforme à la vérité : Wilkinson n'était pas un faunographe, mais un faucerf.

Il consacrait une ou deux soirées par semaine à Central Park, où il se transformait en cerf-garou pour gambader à cœur-joie sous les vertes frondaisons.

Il courait, certes, le risque d'être reconnu. Mais (faisant des calembours jusque dans ses pensées intimes) il se rassurait par la constatation que la reconnaissance est une vertu rarissime.

Chose étrange, jamais il n'avait songé à combiner les joies faunesques avec celles de la cerfitude.

Et puis, un soir, il y songea. Rien ne cerf de courir, se dit-il ce soir-là, il faune partir à point. Une fois venue, l'idée ne le quitta plus. Wilkinson partit donc au galop vers le Central Park Zoo, dont il longea le mur jusqu'à l'endroit où son subtil odorat de cerf lui dit « c'est là ! »

Il se changea en homme pour procéder à l'escalade, mais dès qu'il fut retombé dans l'enclos d'une ravissante biche, il se changea à nouveau en prestigieux dix-cors.

Elle dormait. Il la poussa doucement du paturon et murmura une proposition malhonnête. La biche ouvrit de grands yeux et sursauta :

— Non ! dit-elle. Non et non. Dix fois, non.

— « Dix fois » ? Qu'est-ce que dix fois ! Au diable l'avarice, je sens que ça va bicher.

Il est permis de plaisanter, mais il ne faut pas pousser grand-mère.

Wilkinson eût pu cependant se permettre les plus échevelées faon-taisies, si la biche n'avait été qu'une biche. Mais c'était une femme-garou, variété de biches qui savent se changer en femmes. Sorcière, par surcroît.

Elle se changea donc prestement en femme, courut vers le mur et l'escalada avec grâce. Il se changea aussitôt en homme et courut derrière elle. Mais elle lui jeta un charme qui le retransforma en cerf – définitivement et sans possibilité de reconversion.

Si vous avez l'occasion de visiter le Central Park Zoo, vous pourrez y voir un cerf au regard triste. C'est Wilkinson.

Sa tristesse se comprend, bien que la biche femme-garou, qui est maintenant la diva du New York Ballet (« gracieuse comme une biche », disent les balletomanes), vienne parfois lui rendre visite la nuit, reprenant à ces occasions son apparence naturelle.

Mais quand Wilkinson la supplie de le libérer, elle lui sourit gentiment, et lui répond il n'en est pas question, je suis une femme de tête et j'adore les hommes-enfaons.

INTRADUISIBLE

Le propre du calembour étant d'être intraduisible, le traducteur conscient de l'impossibilité de traduire honnêtement les textes simples aimerait ne plus traduire que des calembours. Voici donc le texte original d'*Il ne faut pas pousser grand-mère*. (Note du traducteur.)

R. Austin Wilkinson was a bon vivant, man about Manhattan, and chaser of women. He was also an incorrigible punster on every possible occasion. In speaking of his favorite activity, for example, he would remark that he was a wolf, as it were, but that didn't make him a werewolf.

Excruciating as this statement may have been to some of his friends, it was almost true. Wilkinson was not a werewolf ; he was a werebuck.

A night or two nights every week he would stroll into Central Park, turn himself into a buck and take great delight in running and playing.

True, there was always danger of his being seen but (since he punned even in his thoughts) he was willing to gambol on that.

Oddly, it had never occurred to him to combine the pleasures of being a wolf, as it were, with the pleasures of being a buck.

Until one night. Why, he asked himself that night, couldn't a lucky buck make a little doe ? Once thought of, the idea was irresistible. He galloped to the wall of the Central Park Zoo and trotted along it until his sensitive buck nose told him he'd found the right place to climb the fence. He changed into a man for the task

of climbing and then, alone in a pen with a beautiful doe, he changed himself back into a buck.

She was sleeping. He nudged her gently and whispered a suggestion. Her eyes opened wide and startled. "No, no, a dozen times no !"

« Only a dozen times ?" he asked, and then leered. "My deer, he whispered, think of the fawn you'll have !"

Which went too far. He might have got away with it had his deer really been only a doe, but she was a weremaids – a doe who could change into a girl – and she was a witch as well. When he changed into a man and started after her she threw a spell over her shoulder, a spell that turned him back into a buck and froze him that way.

Do you ever visit the Central Park Zoo ? Look for the buck with the sad eyes ; he's Wilkinson.

He is sad despite the fact that the doeweremaids, who is now the toast of New York ballet (she is graceful as a deer, the critics say) visits him occasionally by night and resumes her proper form.

But when he begs for release from the spell she only smiles sweetly and tells him no, that she is of a very saving disposition and wants to keep the first buck she ever made.

UN HOMME DE QUALITÉ

Ce Al Hanley, vous n'auriez jamais songé à lui jeter plus qu'un regard distrait, tellement il était évident au premier coup d'œil que c'était un pas grand-chose. Et si vous aviez connu sa vie, antérieurement à l'arrivée des Satiens, vous n'auriez jamais imaginé la reconnaissance que vous vouerez – quand vous aurez lu cette histoire – à Al Hanley.

Quand tout arriva, Hanley était saoul. Cet état n'avait rien d'inhabituel – il était saoul depuis longtemps et sa grande ambition était de le rester, bien qu'au point où il en était la tâche fût rude. Il avait commencé par ne plus avoir d'argent, et fini par ne plus avoir d'amis à qui en emprunter. Sur la liste de ses amis et connaissances, il en était au dernier rang, celui où il faut taper quatre personnes pour obtenir un dollar.

Il en était au stade où il faut faire plusieurs kilomètres à pied pour avoir une chance de rencontrer quelqu'un qui se laisserait encore taper. Or les longues marches épuisent l'effet du dernier verre bu – sinon totalement, tout au moins de façon sensible – et Hanley se trouvait en somme dans la même situation qu'Alice qui, ayant rencontré la Reine Rouge du Pays des Merveilles, était obligée de courir aussi vite qu'elle pouvait pour simplement rester en place.

Quant à aborder des inconnus, il n'en était pas question : les flics avaient repéré la manœuvre et ne demandaient qu'à emmener Hanley au violon, où il aurait passé une nuit sans boire, chose horrible entre toutes. Car il en était au point où douze heures sans alcool font surgir les mégacauchemars – un mégacauchemar étant au delirium tremens ce qu'un cyclone est à un doux zéphyr.

Le delirium tremens n'engendre que des hallucinations. Il suffit donc d'avoir un peu de cervelle pour savoir que ça n'existe pas. Le delirium tremens peut même tenir compagnie à

quelqu'un qui préfère n'importe quoi à la solitude. Mais les mégacauchemars sont des mégacauchemars. Pour en avoir, il faut boire plus que la plupart des gens ne peuvent boire, et encore le mégacauchemar est-il réservé à l'homme qui, imbibé de boisson depuis un temps pratiquement immémorial, se trouve d'un seul coup sevré – en prison, par exemple.

La seule pensée des mégacauchemars faisait se serrer convulsivement la main de Hanley. Et sa main se serrait ainsi sur la main d'un vieil ami, d'un ami follement cher, qu'il n'avait rencontré que trois ou quatre fois dans sa vie entière, et encore dans des circonstances peu aimables. Le vieil ami s'appelait Kid Eggleston, et c'était un ancien boxeur, grand mais très éprouvé, devenu « videur » dans un bar, où Hanley avait ainsi fait sa connaissance.

Mais il serait superflu de porter votre attention sur le nom et la vie de cette personne, qui ne va pas durer longtemps dans la présente histoire. D'ici une minute et demie Kid Eggleston va pousser un cri, et s'évanouir. Et nous n'entendrons plus jamais parler de lui.

Je voudrais néanmoins vous signaler au passage que si Kid Eggleston n'avait pas poussé un cri et ne s'était pas évanoui, vous ne seriez peut-être pas là à lire cette histoire. Vous seriez peut-être en train de mourir à petit feu dans une mine de glouck, sous un soleil vert, à l'autre bout de la Galaxie. Ce serait très déplaisant. Il faut donc ne jamais oublier que c'est Hanley qui vous a épargné cela, et qu'il est encore en train de vous l'épargner. Ne lui jetez pas la pierre : si Trois et Neuf avaient emmené Kid, la face du monde aurait été changée.

Trois et Neuf venaient de la planète Sat, qui est la seconde (et la seule habitable) du soleil vert auquel nous avons déjà fait allusion. Trois et Neuf, ce n'étaient évidemment que des diminutifs. L'identité de chaque Satien est établie par un nombre, et le nom complet de Trois était 389 057 792 869 223 (en transcription décimale, la chose va de soi).

Vous me pardonneriez de l'appeler néanmoins « Trois » et d'appeler « Neuf » son compagnon. Eux, ils ne me le pardonneraient pas. Un Satien s'adresse toujours à un autre en l'appelant par son nom(bre) complet, toute abréviation étant

non seulement discourtoise, mais encore insultante. L'espérance de vie d'un Satiens est très supérieure à la nôtre, ils peuvent mieux que moi se permettre de perdre du temps.

Au moment où Hanley serrait la main de Kid, Trois et Neuf étaient à quinze cents mètres encore. À quinze cents mètres en l'air. Ils n'étaient pas dans un avion, ni même dans un astronef (et en tous cas pas dans une soucoupe volante, les soucoupes volantes je connais, mais on en parlera une autre fois). Les Satiens étaient dans un cube de Temps-Espace.

La chose mérite une explication. Les Satiens avaient découvert – ce qui nous arrivera un jour – qu'Einstein avait raison. La matière ne saurait se déplacer plus vite que la lumière sans se transformer en énergie. Or, vous n'auriez pas envie d'être transformé en énergie, n'est-ce pas ? Les Satiens non plus n'en avaient aucune envie, au moment où débuta leur exploration de la Galaxie.

Ils établirent donc que l'on peut se déplacer plus vite que la lumière, à condition de se déplacer aussi dans le temps. Autrement dit dans l'espace-temps et non dans le seul espace. Leur voyage depuis Sat leur avait fait franchir 163 000 années-lumière.

Mais étant donné qu'en même temps ils avaient reculé de 1 630 siècles dans le temps, leur voyage n'avait même pas duré une seconde. Pour leur retour, il leur suffirait d'avancer de 1 630 siècles vers l'avenir pour revenir à leur point de départ dans l'espace-temps. Vous me suivez, j'espère.

Quoi qu'il en soit, le cube était là, invisible pour les terriens, à quinze cents mètres au-dessus de Philadelphie. (Ne me demandez pas pourquoi ils avaient opté pour Philadelphie, je ne connais personne qui opterait pour Philadelphie). Le cube était là, immobile depuis quatre jours. Trois et Neuf avaient pendant ces quatre jours capté suffisamment d'émissions de radio pour comprendre et parler la langue prédominante.

Mais cela ne leur apprenait rien, bien sûr, de notre civilisation telle qu'elle est, ni de nos us et coutumes. Il faut se mettre à leur place : que peut-on deviner de l'existence des humains d'après des jeux-concours, des mélodrames, des commentaires spirituels et des chansons d'amour transi ?

En fait, l'état de notre civilisation n'intéressait guère les Satiens : tout ce qu'ils nous demandaient c'était de ne pas avoir atteint un stade intellectuel pouvant constituer un danger pour eux. En quatre jours d'écoute ils étaient rassurés – et on peut d'autant moins s'en offusquer qu'ils avaient raison.

— On se pose ? suggéra Trois à Neuf.

— Oui, dit Neuf à Trois.

Trois s'enroula autour des manettes du cube.

— ... tes combats, bien sûr que je les suivais, disait à ce moment précis Hanley. Et tu avais tout pour devenir un champion. Si tu avais été aidé, si tu avais eu un bon manager, tu aurais été champion du monde. Tu étais formidable. On va s'en jeter un au bistrot du coin ?

— C'est toi qui paies, Hanley ?

— Pour l'instant, je suis un peu gêné, Kid. Mais j'ai vraiment besoin d'un verre. Sois chic... en souvenir du temps jadis...

— T'as besoin d'un verre comme moi d'un coup de pompe dans le train. T'es déjà saoul et tu ferais mieux de dessaouler avant de piquer un delirium tremens.

— Je suis en plein delirium tremens. Ce n'est rien, ça ! Il arrive derrière toi, mon delirium.

Contrairement à toute logique, Kid Eggleston se retourna pour voir le delirium tremens de Hanley. Puis il poussa un cri et s'évanouit. C'étaient Trois et Neuf qui arrivaient. Et derrière Trois et Neuf il y avait la silhouette floue d'un cube de trois mètres de côté. Ce qui était effrayant, c'était que le cube était à la fois là et pas là. C'est sûrement ce détail qui avait fait peur à Kid.

Trois et Neuf, eux, n'avaient rien d'effrayant. Vermiformes, longs de cinq mètres environ (une fois étirés), d'un diamètre de trente centimètres au centre et effilés aux deux bouts, ils étaient d'un très joli bleu clair. Faute d'organes visibles, il était impossible de reconnaître un bout de l'autre – il n'y avait aucun besoin de les reconnaître, d'ailleurs, puisqu'ils étaient exactement pareils.

Ils n'avaient ni devant ni derrière, en approchant de Hanley et de Kid, puisqu'ils étaient dans leur état normal, c'est-à-dire enroulés et flottant dans l'air.

— Salut, les gars ! leur dit Hanley. Vous avez flanqué la pétoche à mon pote, bande de salauds ! Juste comme il était sur le point de me rincer la dalle après m'avoir fait la morale. Vous n'y coupez pas, vous me devez un godet.

— Réaction illogique, dit Trois à Neuf. La réaction de l'autre spécimen était tout aussi absurde. On emporte les deux ?

— Non. L'autre est plus grand, mais visiblement très faible. Un seul spécimen suffira. Venez !

Hanley se recula d'un pas :

— Si vous me payez un godet, d'accord. Sinon, je ne marche pas ! Ah, ça...

— Nous y allons justement, à Sat.

— Ah, ça, non ! M'embarquer sans m'en mettre derrière la cravate, il y a pas mèche, papa.

— Vous comprenez ce qu'il dit ? demanda Neuf à Trois qui fit signe que non en remuant négativement une de ses extrémités.

— Il faudrait peut-être l'emmener de force...

— Pour quoi faire, s'il accepte de venir de son plein gré ? Acceptez-vous d'entrer de vous-même dans le cube, créature ?

— Il y a à boire, dedans ?

— Oui. Entrez, je vous prie.

Hanley s'approcha du cube, et y entra. Il n'avait pas un instant cru à la réalité du cube, évidemment, mais qu'avait-il à perdre ? Quand le delirium tremens donne des visions, la sagesse ordonne de se plier à leurs désirs. Le cube était fait d'une matière massive, pas du tout amorphe ni même transparent, quand on était dedans. Trois s'enroula autour des commandes, manœuvrant des leviers par l'une et l'autre de ses extrémités.

— Nous sommes dans l'espace, dit-il à Neuf. À mon avis, nous devrions rester là, le temps d'étudier ce spécimen pour établir s'il peut ou non être utilisable pour nous.

Hanley, lui, commençait à s'inquiéter :

— Dites donc, les gars, et ce verre ?

Il avait la tremblote et des araignées montaient et descendaient le long de sa colonne vertébrale – à l'intérieur des vertèbres.

— Il a l'air de souffrir, constata Neuf. Il a peut-être faim ou soif ? Que boivent ces créatures ? De l'eau oxygénée, comme nous ?

— La plus grande partie de leur planète est recouverte d'une eau fortement salée. Nous pourrions en fabriquer, par synthèse...

— Non ! hurla Hanley. Pas d'eau ! Pas d'eau même sans sel ! Je veux boire ! Du whisky !

— Je pourrais analyser son métabolisme, suggéra Trois. Avec l'intrafluoroscope, c'est l'affaire d'une seconde.

Il se désenroula et flotta vers une machine étrange. Ses lumières s'allumèrent.

— Très étrange, dit Trois : son métabolisme est à base de C_2H_5OH .

— C_2H_5OH ?

— Oui. Pour l'essentiel tout au moins. De l'alcool, dilué d' H_2O , sans trace du chlorure de sodium présent dans leurs mers, mais avec des quantités infimes d'ingrédients divers, c'est tout ce qu'il a ingéré depuis une assez longue période. Il y en a 0,234 % dans son sang et dans son cerveau. Tout son métabolisme est à base de cet alcool.

— Je vous en supplie ! gémissait Hanley. Je vais mourir si je n'ai pas à boire ! Vous baratinerez après, donnez-moi à boire !

— Cela ne va plus tarder, promit Neuf. Je vais préparer ce dont vous avez besoin. Laissez-moi le temps de vérifier la formule à l'intrafluoroscope et au psychomètre.

Des lumières scintillèrent devant des cadrans, puis Neuf passa dans le coin du cube où se trouvait le laboratoire, où il fit des choses, et dont il revint au bout d'une minute à peine, portant un bocal dans lequel il y avait deux litres d'un liquide ambré et limpide.

Hanley huma le liquide, en but une gorgée et soupira :

— Je suis mort, dit-il. C'est de l'usquebac, le nectar des dieux. Il n'existe rien de tel sur Terre.

Il but à grandes gorgées et l'usquebac ne lui brûla même pas la gorge.

— Qu'est-ce que c'est, Neuf ? demanda Trois.

— La formule est relativement complexe, pour correspondre à ses besoins exacts. 50 % d'alcool, 45 % d'eau, les 5 % restants étant composés d'un très grand nombre d'ingrédients allant des vitamines et sels minéraux nécessaires à son organisme, sans goût aucun, jusqu'à des éléments inutiles mais destinés à donner à l'ensemble une saveur à son goût. Pour nous, même si nous pouvions boire de l'alcool ou de l'eau, ce serait un vomitif.

Hanley soupira et but encore à grandes gorgées. Il vacilla, puis leva les yeux sur Trois et sourit de toutes ses dents :

— Maintenant, dit-il, je SAIS que vous n'êtes pas là.

— Qu'entend-il par là ? demanda Neuf à Trois.

— Le processus de ses pensées est totalement dépourvu de logique, répondit Trois à Neuf. Je ne pense pas que ses semblables pourraient jamais faire des esclaves utilisables. Mais je le pense encore sans preuves. Comment vous appelez-vous, créature ?

— Qu'importe le nom, pourvu qu'on ait l'ivresse ?

— Appelez-moi comme vous voudrez. Vous deux, vous êtes mes meilleurs potes. Vous pouvez m'emmener où vous voudrez. Vous me préviendrez quand Sat sera là.

Il but encore, puis s'allongea par terre. Il produisait des bruits curieux, mais ni Trois ni Neuf ne parvenaient à établir un rapport entre ces bruits et une pensée articulée :

— Zzzzz, bloup... zzzzz, bloup.

Ils essayèrent d'éveiller le dormeur, mais durent y renoncer.

Trois et Neuf mirent Hanley en observation, procédant à diverses expériences. Hanley ne se réveilla que plusieurs heures plus tard. Il s'assit alors, et les regarda :

— Je n'en crois rien, dit-il. Vous n'existez pas. Pour l'amour du ciel, donnez-moi à boire.

On lui tendit le bocal, que Neuf avait à nouveau rempli. Hanley but et ferma les yeux, tout à sa volupté :

— Ne me réveillez surtout pas ! recommanda-t-il.

— Mais vous êtes éveillé.

— Alors ne me faites pas dormir, je viens juste de comprendre ce que je bois. C'est de l'ambrosie, la liqueur des dieux.

— Qui sont les dieux ?

— Ils n'existent pas, mais c'est ça qu'ils boivent. Dans l'Olympe.

— Le processus de ses pensées est totalement dépourvu de logique, dit Trois.

Hanley leva le bocal :

— À Sat, et à pas autre chose ! dit-il. Ça se boit, je bois à Sat. Quel tintoin !

Et il but, respectueusement.

— Qu'est-ce qu'un « toin », demanda Trois qui avait mal entendu.

Hanley prit le temps de la réflexion :

— Un toin, dit-il enfin, c'est un twuc qui woule sur des wails, quand on n'arrive plus à prononcer les « r » pour avoir trop bu de Sat.

— Et que savez-vous de Sat ?

— Que Sat n'existe pas, et que vous n'existez pas non plus. À votre santé quand même !

— Il est vraiment trop bête pour jamais faire autre chose qu'un travail mécanique, soupira Trois. Mais s'il peut être utilisable pour sa force brute, un raid sur cette planète pourrait quand même se justifier. Ils doivent être trois à quatre milliards de son espèce, et après tout trois à quatre milliards de manœuvres non spécialisés, c'est toujours bon à prendre.

— Hourrah ! cria Hanley.

— L'insuffisance intellectuelle peut aller de pair avec une grande force physique, dit Trois d'un air pensif. Comment faut-il vous appeler, créature ?

— Appelez-moi Al, mes potes ! dit Hanley en tentant de se lever.

— « Al », c'est votre nom propre, ou celui de votre espèce ? Et, en l'un ou l'autre cas, est-ce la désignation scientifique complète ?

Hanley s'appuya contre un mur, pour mieux réfléchir :

— Bah, dit-il, c'est plutôt une espèce de nom qu'un nom d'espèce ; quant à l'espèce du nom d'espèce, ça se discute en latin.

Et il en discuta en latin.

— Passons, dit Trois. Nous voudrions éprouver votre résistance physique. Courez d'un mur à l'autre, jusqu'à ce que vous vous sentiez fatigué. Donnez-moi le bocal, je vais vous le tenir.

Il prit le bocal des mains de Hanley, mais Hanley le lui reprit :

— Une gorgée encore ! Une petite gorgée et je courrai tant que vous voudrez. Je courrai même sur l'haricot, si vous y tenez.

— Il ne peut peut-être pas s'en passer, dit Neuf à Trois. Rendez-le-lui.

Ne sachant pas si ce ne serait pas sa dernière gorgée avant longtemps, Hanley but largement. Puis il fit un geste d'amitié aux quatre Satiens qu'il croyait maintenant voir :

— En terrain lourd, je suis imbattable ! proclama-t-il. Et pour ce qui est d'être lourd, le terrain est lourd... pas la peine de jouer placé, vous pouvez jouer sur moi gagnant. En avant !

Il fit deux pas en avant, tomba de tout son long, roula sur le dos et s'immobilisa, un sourire de béatitude éclairant son visage.

— Incroyable ! dit Trois. Il truque peut-être. Vérifiez, je vous prie, mon cher Neuf.

Neuf vérifia.

— Incroyable ! dit-il. Après un effort aussi minime il a complètement perdu connaissance, au point d'être insensible à la douleur. Et il ne truque pas du tout. Ce genre d'individu serait absolument inutilisable sur Sat. Nous n'avons qu'à rentrer. Mais on l'emmène quand même, pour notre zoo. Il aura du succès, sur les millions de planètes que nous avons explorées, jamais on n'a trouvé de créature aussi étrange.

Trois s'enroula autour des commandes, qu'il manœuvra avec ses deux extrémités à la fois. 163 000 années-lumière et 1 630 siècles de temps passèrent, l'un annulant l'autre de façon si bien coordonnée que l'on ne sentit passer ni le temps ni l'espace.

Dans la capitale de la planète Sat, qui règne sur plusieurs milliers de planètes utiles et qui a fait explorer des millions de planètes aussi utiles que la Terre, Al Hanley occupe désormais

une grande cage de verre, à la place d'honneur, celle des phénomènes proprement incroyables.

Au milieu de sa cage il y a un étang, auquel il vient souvent boire et dans lequel il lui arrive de se baigner. Le niveau de l'étang est maintenu constant par une gargouille de laquelle coule un liquide sublime au-delà du sublime, qui est au meilleur whisky de la Terre ce que le meilleur whisky de la Terre est à la gnôle la plus vulgaire que la Terre ait jamais vu. Et ce breuvage unique est une source de vie grâce aux vitamines et aux sels minéraux comblant les besoins du métabolisme de Hanley.

Ce whisky ne provoque ni gueule de bois ni autre conséquence déplaisante. C'est une boisson qui enchante Hanley autant que le comportement de Hanley enchante les visiteurs du zoo. Lorsqu'ils ont fini d'admirer les ébats de l'incroyable créature, les visiteurs du zoo regardent la pancarte devant la cage, sur laquelle le nom de l'espèce est indiqué en latin, conformément aux indications données par Hanley à Trois et à Neuf :

ALCOOLICUS ANONYMUS

Se nourrit de C_2H_5OH avec adjonction de vitamines et de sels minéraux. Parfois spirituel, mais toujours illogique. Doué d'une force physique lui permettant de faire deux à trois pas, suivis d'une chute. Dépourvu de toute valeur commerciale, mais représentant la forme de vie la plus étrange découverte à ce jour dans la Galaxie. Habitat : Planète 3 du Soleil JX6547-HG908.

Hanley apparaît tellement étrange aux habitants de Sat que ceux-ci lui font suivre un traitement le rendant pratiquement immortel. Ce qui est une excellente initiative, car si jamais ce spécimen passionnant à observer venait à mourir, Sat pourrait lancer une deuxième mission sur la Terre pour ramener un autre spécimen. Et le risque ne serait alors pas négligeable que les Satiens vous enlèvent, vous, ou qu'ils m'enlèvent moi. Et si vous ou moi nous trouvions à jeun le jour où cela nous arriverait, ce serait affreux pour toute l'humanité.

MILLENIUM

— L'enfer est infernal, se dit Satan.

C'est d'ailleurs ce qui rendait l'endroit tellement habitable à son goût. Il se pencha donc sur sa table éclatante et appuya sur le bouton de l'interphone.

— Oui, Sire ? répondit la voix de Lilith, sa secrétaire.

— Combien, aujourd'hui ?

— Quatre. Dois-je en envoyer un chez vous ?

— Oui... mais attendez. Est-ce qu'il y en a un qui ait l'air altruiste ?

— L'un des quatre, peut-être. Mais après tout, Sire, il n'y a qu'une chance sur des milliards pour qu'il émette Le Vœu Suprême.

Le son des trois derniers mots fut suffisant pour faire grelotter Satan, malgré la chaleur. C'était là son souci constant, son seul souci presque : qu'un jour quelqu'un émette LE Vœu Suprême, le vœu *altruiste*. Car aussitôt le mécanisme serait déclenché, Satan se trouverait enchaîné pour mille ans, et chômeur pour le reste de l'éternité.

Mais il se rassura : Lilith avait sûrement raison.

Un humain sur mille peut-être vendait son âme pour voir exaucé un vœu petitement non-égoïste ; il y en aurait pour des millions d'années peut-être avant que le vœu suprême soit émis – s'il l'était jamais. À ce jour tous les clients en étaient restés très loin.

— Bon, Lil, envoyez-moi celui-là en premier. Autant en finir tout de suite.

Le petit homme qui passa la grande porte n'avait certes pas l'air dangereux ; il avait plutôt l'air paniqué.

Satan le regarda en fronçant le sourcil :

— Vous connaissez mes conditions, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le petit homme... je crois du moins. En échange de la réalisation par vous du vœu que j'émettrai, quel qu'il soit, vous avez droit à mon âme dès que je serai mort. C'est bien cela ?

— Très exactement. Je vous écoute.

— Et bien voilà... j'y ai beaucoup réfléchi, j'ai pesé le pour et le contre, et...

— Venez-en au fait ! Je n'ai pas de temps à perdre ! Dites-le, votre vœu !

— Eh bien... je voudrais que sans que rien ne soit changé en moi, à aucun point de vue, je devienne l'être le plus malfaisant, le plus stupide et le plus misérable du monde.

Satan poussa un cri atroce.

LE DÔME

Kyle Braden était assis dans son confortable fauteuil et il avait les yeux fixés sur la manette dans le mur devant lui ; il se demandait pour la millionième fois – ou la milliardième peut-être – s'il était bien décidé à prendre le risque de tirer sur la manette. La millionième ou la milliardième fois en... en trente ans ; c'était justement le trentième anniversaire.

Le résultat probable était la mort, sous une forme qu'il ne connaissait pas. Sûrement pas une mort « atomique », toutes les bombes A et H avaient certainement déjà été utilisées depuis de longues années. La provision mondiale de bombes avait dû durer le temps nécessaire pour détruire toute civilisation, c'était certain, il y en avait suffisamment pour cela, à l'époque. Les calculs savants et précis qu'il avait faits, trente ans auparavant jour pour jour, lui avaient montré qu'il faudrait presque un siècle pour que l'humanité reparte dans l'édification d'une civilisation nouvelle – ce qui resterait de l'humanité.

Mais que se passait-il maintenant, dehors, au-delà du champ de forces en forme de dôme qui l'abritait des horreurs du monde extérieur ? Les hommes étaient-ils redevenus sauvages ? Ou l'espèce humaine avait-elle totalement disparu, laissant la place à des brutes d'une espèce autre, moins maligne ? Non, l'humanité aurait sûrement survécu d'une façon ou de l'autre ; elle reprendrait peu à peu sa domination sur le monde.

Et peut-être le souvenir de ce que l'humanité s'était à elle-même infligé resterait-il, comme légende tout au moins, pour empêcher les générations suivantes de recommencer... Mais il se pouvait aussi que le souvenir le plus précis n'empêche aucun recommencement.

— Trente ans... se dit Braden.

Il soupira en songeant à la lenteur avec laquelle ces trente années étaient passées. Mais pendant trente ans il avait eu – et

il avait encore – tout ce dont il avait véritablement besoin, et la solitude est préférable à une mort subite. Il vaut mieux vivre seul que ne pas vivre du tout, qu’être exposé à la mort survenant sous quelque forme horrible.

C’était ce qu’il se répétait depuis trente ans, depuis l’âge de trente-sept ans. Il n’avait pas changé d’avis maintenant qu’il avait soixante-sept ans. Il ne regrettait pas ce qu’il avait fait, non, pas du tout. Mais il était fatigué. Il se demandait, pour la millionième fois – ou la milliardième peut-être – s’il était ou non décidé à tirer sur la manette.

Il n’était quand même pas exclu que, dehors, ils aient réussi à mettre sur pied un mode de vie raisonnable, paysan et végétatif peut-être. Peut-être pourrait-il aider les humains, leur donner des choses et des connaissances dont ils avaient besoin. Il pourrait en ce cas savourer, avant d’être devenu *vraiment* vieux, leur gratitude et la joie personnelle de se sentir utile.

Et puis il ne voulait pas mourir seul. Il avait vécu seul, et cela avait été très tolérable – mais mourir seul, c’était autre chose. Mourir seul ici serait pire qu’être tué par les néo-barbares qui devaient rôder autour de son dôme de protection. C’était être trop optimiste d’imaginer que l’humanité avait reconstitué en trente ans une civilisation paysanne.

Aujourd’hui serait un bon jour pour tirer sur la manette. Trente ans juste, si ses chronomètres n’avaient pas varié, et il y avait peu de chances pour qu’ils aient varié beaucoup, en trente ans. Encore quelques heures d’attente et ce serait trente ans minute pour minute. Oui, la décision serait sans appel, mais il la prendrait. Jusque-là l’impossibilité de revenir en arrière une fois la manette tirée l’avait toujours retenu de la tirer.

Si le dôme de forces avait pu être débranché puis rebranché, la décision aurait été facile à prendre, et il l’aurait prise depuis longtemps. Au bout de dix ou de quinze ans, peut-être. Mais il fallait une énergie prodigieuse pour créer le champ de forces – encore qu’il n’en fallut que très peu pour le maintenir. Quand il avait créé le champ de forces la fourniture d’énergie par le monde extérieur ne posait pas de problèmes.

Le champ de forces lui-même avait évidemment rompu toutes les connexions, une fois établi. Les sources d’énergie à

l'intérieur du bâtiment s'étaient par la suite montrées suffisantes pour ses besoins, y compris le maintien du champ.

Oui, sa décision était prise. Il tirerait la manette ce jour même, dès que se seraient écoulées les quelques heures qui restaient à courir pour que les trente ans juste soient révolus. Trente ans de solitude, cela suffisait.

Cette solitude, il ne l'avait pas souhaitée. Si seulement Myra, sa secrétaire, ne l'avait pas abandonné quand... Il était trop tard pour y penser encore, mais il y songea encore, comme il y avait déjà songé un milliard de fois. Pourquoi avait-elle émis l'envie ridicule de partager le sort du reste de l'humanité, pour tenter d'aider des gens que l'on ne pouvait plus aider ? Elle l'aimait, pourtant. Sans son altruisme utopique, elle l'aurait épousé. Sans doute était-il responsable, il avait expliqué la chose trop brutalement à Myra. Mais comme tout aurait été merveilleux, si elle était restée avec lui...

Il n'était pas tout à fait responsable : la faute en était à la nouvelle arrivant plus vite qu'il ne l'avait prévu. En branchant la radio, ce matin-là, il avait compris qu'il ne restait plus que quelques heures. Il avait appuyé sur le bouton de sonnette et Myra était entrée dans son bureau, belle, décontractée, impavide. À la voir, on aurait cru qu'elle n'écoutait pas la radio et ne lisait pas les journaux, qu'elle ne savait pas ce qui se passait dans le monde.

— Asseyez-vous, ma chère, lui avait-il dit.

Elle avait ouvert de grands yeux, surprise de cet accueil inhabituel ; mais elle s'était assise avec grâce sur la chaise, comme elle s'asseyait toujours pour prendre en sténo. Elle avait son bloc et son crayon.

— Non, Myra, avait-il dit. C'est d'une chose personnelle que j'ai à vous parler... très personnelle. Je veux vous demander de m'épouser.

Elle avait eu un air absolument stupéfait :

— Vous plaisantez, docteur Braden !

— Non, absolument pas. Je sais que je suis un peu plus vieux que vous, mais pas trop j'espère. J'ai trente-sept ans, même si j'en paraissais un peu plus en ce moment, par suite du travail que je fournis. Vous... vous avez vingt-sept ans ?

— Vingt-huit depuis la semaine dernière. Mais je ne songeais pas à l'âge. C'est que... Enfin c'est tellement soudain et inattendu... Vous n'avez jamais... vous ne m'avez jamais fait la moindre avance. Un patron qui n'essaie jamais de me... je n'en avais jamais eu, avant vous.

Braden avait souri :

— Excusez-moi, j'ignorais que cela fût partie du rôle d'un patron. Mais je vous parle sérieusement, Myra. Voulez-vous m'épouser ?

Elle l'avait regardé, songeuse :

— Je... je ne sais pas. La chose étrange, c'est que... je me sens en effet attirée par vous... dans une certaine mesure. Et je ne sais vraiment pas pourquoi. Vous avez toujours été tellement impersonnel, concentré uniquement sur votre travail. Vous n'avez jamais essayé de m'embrasser, vous ne m'avez jamais fait un compliment.

« Mais... Non, cette demande en mariage est trop soudaine, trop dépourvue de flamme... Vous m'en reparlerez une autre fois, si vous le voulez encore. Et, en attendant... eh bien, en attendant, vous pourriez me dire de temps à autre que vous m'aimez. Ça aide beaucoup.

— Je vous aime, Myra. Je vous supplie de me pardonner. Mais vous n'êtes pas définitivement opposée à l'idée de m'épouser ? Ce n'est pas un refus ?

Elle secoua la tête, lentement. Elle le regardait en face, et elle avait de très beaux yeux.

— En ce cas, Myra, laissez-moi vous expliquer pourquoi j'ai tellement tardé, et pourquoi je me décide si soudainement. D'abord, j'étais plongé dans un travail terrible, en luttant contre le temps. Vous savez à quoi je travaillais ?

— C'est en liaison avec la Défense Nationale. Un... procédé. Et, si je ne me trompe, vous y travaillez tout seul, sans soutien du gouvernement.

— Parfaitement exact. Les officiels refusaient de croire à mes théories – et la plupart des physiciens me donnaient tort eux aussi. Mais fort heureusement je possède une fortune personnelle, acquise grâce à divers brevets d'électronique. L'objet de mes recherches est un moyen de se protéger contre la

bombe A et contre la bombe H – en fait contre tout moyen de destruction qui ne détruirait pas la planète elle-même. Il s'agit d'un champ de forces que rien, absolument rien, ne peut pénétrer.

— Et vous...

— Oui, je viens de réussir. Tout est prêt pour que je crée ce champ autour de ce bâtiment, et que je l'y maintienne tout le temps que je voudrai. *Rien* ne pourra le traverser, et je peux le maintenir de longues années. De plus j'ai dans ce bâtiment des provisions en quantités incroyables, des provisions de toutes sortes. J'ai même pensé aux produits chimiques et aux semences pour les jardins hydroponiques. Il y a ici de quoi faire vivre deux personnes pendant... pour le restant de leur existence.

— Mais vous allez passer votre découverte au gouvernement, n'est-ce pas ? Si cela permet de se défendre contre la bombe H...

— C'est une défense certaine, mais il apparaît qu'elle n'a qu'une valeur militaire faible, sinon nulle. Sur ce point, les officiels avaient raison. Vous comprenez, Myra, l'énergie requise pour créer un tel champ est fonction du cube de la zone protégée. Le champ entourant ce bâtiment aura un diamètre de vingt-quatre mètres – et quand je le brancherai l'appel de courant sera tel qu'il fera sans doute sauter toute la distribution d'électricité de Cleveland.

« Étendre un tel champ autour d'un petit village, ou même d'une base militaire isolée exigerait plus de courant électrique que les États-Unis n'en consomment en plusieurs semaines. Et pour laisser quelqu'un entrer ou sortir, il faut couper le champ, et pour le rétablir il faudrait de nouveau la même quantité prodigieuse d'énergie.

« Le seul usage que le gouvernement pourrait faire de mon invention serait celui-là même que je compte en faire moi-même. Cela peut sauver la vie d'une ou deux personnes, trois ou quatre au grand maximum, qui survivraient ainsi au massacre imminent. Et même pour un usage aussi limité, il est trop tard partout, sauf ici.

— Trop tard ? Pourquoi cela ?

— Parce qu'il faut du temps pour construire l'installation. Ma chère, la guerre est déclarée.

Myra était devenue blême.

— Oui, avait-il dit. J'ai entendu la radio, il y a quelques minutes. Boston vient d'être détruit par une bombe atomique. La guerre est déclarée. Et vous savez tout ce que cela représente, et quelles en seront les inévitables conséquences. Je vais actionner la manette qui établira le champ de forces, et je garderai le champ de forces en place jusqu'au moment où je pourrai le rompre sans danger.

Il avait évité de tout lui dire, pour la ménager. À son avis, le moment de dissiper le champ ne viendrait pas de leur vivant. Il avait préféré donner un commentaire :

— Nous ne pouvons nous rendre utiles à personne, désormais, c'est trop tard. Mais nous pouvons nous sauver nous-mêmes.

« Je suis désolé d'avoir dû vous dire tout cela ainsi, sans préparation. Mais vous comprenez mes raisons, maintenant. Je ne vous demande d'ailleurs pas de m'épouser tout de suite, si vous n'êtes pas sûre de vous. Mais je vous demande de rester ici. Laissez-moi le temps de vous dire toutes les choses que j'aurais dû dire avant, de faire maintenant ce que je regrette de n'avoir pas fait avant.

« Jusqu'à maintenant j'ai travaillé si dur, tant d'heures par jour, que je n'aurais pas eu le temps de vous faire un compliment. Mais maintenant, nous allons avoir tout notre temps. Et je vous aime vraiment, Myra.

Elle s'était levée d'un seul coup. Les yeux dans le vague, elle s'était dirigée vers la porte. Il l'avait appelée, il avait contourné son bureau pour la suivre. Mais arrivée sur le seuil, elle avait fait demi-tour et l'avait regardé bien en face :

— Il faut que je parte, docteur. J'ai fait quelques études d'infirmière. On aura besoin de moi.

— Mais, Myra, songez à ce qui va se passer, hors d'ici ! Ils vont devenir des bêtes sauvages ! Ils vont avoir des morts horribles ! Écoutez-moi ! Je vous aime trop pour vous laisser vous lancer dans cela ! Restez, je vous en supplie !

La chose surprenante, c'est qu'elle lui avait souri :

— Au revoir, docteur Braden. Il va malheureusement falloir que je meure avec les autres animaux. C'est ma petite folie, sans doute.

Elle avait refermé la porte derrière elle. De sa fenêtre, il l'avait suivie, l'avait regardée descendre les marches puis partir en courant le long du trottoir.

Un grondement d'avions à réaction avait empli le ciel. Ce devaient être des avions américains encore, mais il était possible que ce fussent déjà ceux de l'ennemi, venus par-dessus le pôle nord et le Canada, volant trop haut pour être détectés et fonçant vers le sol à partir du lac Érié. Et Cleveland était évidemment un des principaux objectifs pour l'ennemi. Peut-être même l'ennemi était-il au courant des travaux du Dr Braden et cherchait-il à le détruire avant toute chose. Il avait couru tirer sur la manette.

Devant la fenêtre, à sept mètres du mur, un néant gris avait surgi. Tout bruit extérieur avait cessé. Braden était sorti de la maison regarder cela, la moitié visible de la sphère grise haute de douze mètres, d'un diamètre de vingt-quatre mètres, juste assez grande pour englober le bâtiment presque cubique, de deux étages, qui était son habitation et son laboratoire à la fois. Et il savait que sous terre la sphère se refermait. Aucune force ne pouvait pénétrer chez lui, pas même un ver de terre ne pouvait entrer ou sortir.

Et pas un n'était entré ni sorti, en trente ans.

C'étaient trente ans pas si mal passés, somme toute, se disait Braden. Il avait eu ses livres, et il avait relu ses préférés suffisamment de fois pour les connaître pratiquement par cœur. Il avait poursuivi ses recherches et il avait quelques réussites à son actif, bien que depuis sept ans environ, la soixantaine passée, il ait perdu peu à peu son esprit créateur.

Rien de ce qu'il avait trouvé en tout cas n'était sur le même plan que son système de champ protecteur – mais c'était normal, ses travaux restaient purement gratuits, la chance qu'ils servent à autrui ou à lui-même restant infime : à quoi un raffinement d'électronique peut-il servir à des sauvages incapables non seulement de construire un récepteur de radio mais même d'en utiliser un.

Ses recherches avaient en tout cas servi à le maintenir sain d'esprit, si elles n'assuraient pas son bonheur.

Braden s'approcha de la fenêtre et contempla l'impalpabilité grise, à sept mètres de là. Si seulement il avait été possible d'abaisser le mur et de le relever après avoir vu ce qu'il savait qu'il verrait... Mais une fois retiré, le rideau protecteur ne pourrait jamais être rétabli.

Il s'éloigna de la fenêtre, alla à côté de la manette. Il hésita, puis soudain se décida, et tira. Puis il se tourna vers la fenêtre. Ce qu'il vit le fit approcher en courant. Le mur gris avait disparu – et ce qui se présentait au-delà était proprement incroyable.

Ce n'était pas Cleveland telle qu'il l'avait connue, c'était une ville belle, une ville neuve. Ce qui avait été une rue étroite était un large boulevard. Les maisons, les grands immeubles étaient propres, conçus selon une architecture inconnue de lui. Il y avait du gazon bien entretenu, de beaux arbres. Que s'était-il donc passé ? Comment cela pouvait-il être ? Après une guerre atomique, il n'était pas possible que l'humanité ait si bien récupéré, et si vite. Ou alors toutes les données de la sociologie étaient fausses jusqu'au ridicule.

Et où étaient les gens ? Comme pour répondre à sa question, une auto passa. Une auto ? Cela ne ressemblait à aucune auto qu'il ait jamais vue. Plus rapide, plus fine, plus maniable, elle paraissait effleurer le sol, comme si l'anti-gravité l'avait rendue légère cependant que des gyroscopes assuraient sa stabilité. À l'intérieur, il y avait un homme et une femme. L'homme conduisait, jeune et beau ; la femme était jeune et belle.

Le couple tourna la tête vers Braden et l'auto stoppa, sur une distance incroyablement courte étant donné sa vitesse initiale. Bien sûr, se dit Braden, ils sont souvent passés ici, où ils voyaient le dôme gris, et ils viennent de constater sa disparition. L'auto repartit. Ils sont allés annoncer la nouvelle, se dit Braden.

Il alla à sa porte, l'ouvrit, se retrouva à l'air libre sur le beau boulevard. C'est alors qu'il comprit pourquoi il y avait si peu de monde dehors : ses chronomètres s'étaient quand même

dérégles, en trente ans. Il était très tôt, entre six et sept heures du matin, au Soleil.

Braden s'éloigna de sa maison. Il savait que des gens viendraient, aussitôt que le jeune couple aurait signalé la disparition du dôme. Bien sûr, le premier venu pourrait expliquer à Braden ce qui s'était passé, mais il voulait d'abord essayer de le comprendre par lui-même, de s'habituer à l'imprévu de la réalité.

Il continuait à marcher, mais ne croisait personne.

Le quartier était devenu résidentiel, et il était très tôt. De loin, Braden vit quelques personnes ; leur costume était différent du sien, mais pas suffisamment pour l'empêcher, lui, de passer inaperçu. Il vit passer plusieurs des véhicules incroyables, mais aucun des passagers ne fit attention au piéton qu'il était ; ces véhicules allaient à des vitesses prodigieuses.

Braden se trouva enfin devant une boutique ouverte. Il entra, trop travaillé par sa curiosité pour attendre davantage. Un jeune homme aux cheveux bouclés rangeait des objets, derrière le comptoir. Il leva sur son visiteur des yeux stupéfaits, mais demanda poliment et sans manifester sa surprise :

— Vous désirez, Monsieur ?

— Ne me prenez pas pour un fou, je vous expliquerai tout, tout à l'heure. Répondez à une seule question : que s'est-il passé, il y a trente ans ? Il n'y a pas eu de guerre atomique ?

La stupeur disparut des yeux du jeune homme :

— Vous êtes donc sûrement le monsieur qui était sous le dôme ? Voilà pourquoi vous...

— Oui, dit Braden. J'étais sous le dôme. Mais que s'est-il donc passé ? Que s'est-il passé, après la destruction de Boston ?

— C'étaient des astronefs, monsieur. La destruction de Boston était un simple accident. Une flotte d'astronefs était arrivée d'Aldébaran, où vivent des êtres très en avance sur nous, et très pacifiques. La flotte était venue nous souhaiter la bienvenue dans l'Union, et nous aider. Malheureusement un des astronefs a eu une panne, et ses réacteurs nucléaires ont fait explosion. Il y a eu un million de morts. Mais les autres astronefs se sont posés dans l'heure qui a suivi, ont expliqué la situation, exprimé leurs regrets, et permis d'éviter la guerre – de

justesse, je dois le dire. Les flottes aériennes des États-Unis étaient déjà en route pour attaquer, mais on est parvenu à stopper à temps leur offensive.

— Alors, en somme, il n'y a pas eu de guerre... fit Braden d'une voix sourde.

— Non, bien sûr. Les guerres, ça fait maintenant partie des choses du passé obscur, grâce à l'Union Galactique. Nous n'avons même plus de gouvernements nationaux pour déclarer des guerres. Il *ne peut pas* y avoir de guerre. Et nos progrès, grâce à l'aide de l'Union, ont été phénoménaux. Nous avons colonisé Mars et Vénus – qui n'étaient pas habitées, et qui nous ont été attribués par l'Union, pour notre expansion. Mais Mars et Vénus ne sont que des banlieues terrestres. Nous atteignons les étoiles, et même...

Le jeune homme s'interrompt. Braden se cramponnait au bord du comptoir. Il avait laissé tout ça se faire sans lui, il avait vécu seul pendant trente ans, et il était un vieil homme, maintenant.

— Et même, disiez-vous...

Braden devinait ce que le jeune homme avait été sur le point de dire, quand il s'était interrompu.

— Eh bien, reprit le jeune homme, nous ne sommes pas immortels, mais notre vie est très prolongée ; plusieurs siècles sont monnaie courante. Je n'étais pas tellement plus jeune que vous, il y a trente ans. Mais je crains que vous arriviez trop tard... Les méthodes que nous a données l'Union ne sont efficaces que sur des hommes de moins de cinquante ans. Et vous...

— J'ai soixante-sept ans, dit Braden d'une voix sèche. Merci.

Oui, il avait tout raté. Les étoiles – il aurait tout sacrifié, jadis, pour les atteindre, mais cela ne l'intéressait plus. Et Myra.

Il aurait pu épouser Myra, et ils seraient encore jeunes tous les deux.

Il sortit du magasin et se dirigea vers la maison qui était restée trente ans sous le dôme. On devait l'y attendre déjà. Peut-être obtiendrait-il la seule chose qu'il comptait demander : du courant en quantité suffisante pour reformer le champ gravitationnel et finir ce qui lui restait de vie sous le dôme. Oui,

la seule chose qu'il souhaitait, maintenant, c'était celle qu'il avait jusque-là cru craindre le plus : de mourir comme il avait vécu, seul.

DU SANG

Dans leur machine à temps, Vron et Dreena, les deux derniers survivants de la race des vampires, fuyaient vers l'avenir pour tenter de survivre. Se tenant les mains, ils se réconfortaient l'un l'autre, essayant d'oublier leur peur et leur faim.

C'est au vingt-deuxième siècle que l'humanité les avait démasqués, découvrant que la légende de vampires vivant cachés parmi les hommes n'était nullement une légende. Un immense pogrom avait permis de débusquer et exterminer tous les vampires, sauf ce couple qui, justement, travaillait à la mise au point d'une machine à voyager dans le temps et put s'en servir à temps. Ils fuyaient donc vers l'avenir, vers un avenir suffisamment lointain pour que le mot même de « vampire » y fût depuis longtemps oublié, et dans lequel ils pourraient recommencer à vivre cachés, et reconstituer l'espèce, par leur descendance.

— J'ai faim, Vron... atrocement faim.

— Moi aussi, ma Dreena chérie. Nous allons bientôt essayer encore de nous arrêter.

Quatre fois déjà ils s'étaient arrêtés, et chaque fois ils avaient de peu échappé à la mort : leur existence n'était pas oubliée. Au dernier arrêt, à un demi-million d'années déjà, ils avaient trouvé la civilisation devenue une chiennerie, au sens propre du mot : l'espèce humaine avait disparu, l'espèce dominante était celle des chiens. Et les vampires avaient pourtant été aussitôt reconnus pour ce qu'ils étaient. Ils avaient pu faire un repas, un seul, du sang d'une tendre vierge levrette, mais une meute s'était lancée à leurs trousses et il leur avait fallu fuir vers leur machine, et repartir, toujours plus loin vers l'avenir.

— Tu es gentil de t'arrêter, Vron... soupira Dreena.

— Ne me remercie pas, dit Vron d'une voix tragique. Nous sommes au bout du rouleau. Nous n'avons plus de combustible, et il ne sera plus question d'en trouver – au point de l'avenir où nous en sommes, tous les corps radioactifs seront devenus du plomb. Ou nous trouverons des conditions de survie ici, ou c'est la fin.

Ils se posèrent, et partirent explorer. Dreena fut la première à apercevoir un être vivant se dirigeant vers eux :

— Regarde ! dit-elle. Un être inconnu ! Il n'y a plus de chiens et c'est une autre espèce qui leur a succédé. Nous avons sûrement été oubliés.

L'être vivant qui approchait avait le don de télépathie :

— J'ai entendu vos pensées, dit sa voix résonnant dans la cervelle de Vron et de Dreena. Vous vous demandez si nous savons ce qu'est un « vampire ». Je dois vous dire que nous n'en savons rien.

Dreena serra le bras de Vron, sans cacher sa joie :

— Nous sommes libres ! Nous allons pouvoir manger !

— Vous vous demandez aussi, résonna la voix, l'origine de mon espèce. Je peux vous dire que la seule vie existant actuellement est végétale. Moi, qui appartiens à l'espèce dominant sur la création, je descends de ce que l'on appelait jadis les navets.

GALERIE DE GLACES

L'espace d'un instant, vous vous dites que vous venez de devenir aveugle, quand ce noir soudain surgit au milieu d'un après-midi ensoleillé.

Ce ne peut pas être autre chose, vous dites-vous : le soleil qui vous bronzait a-t-il pu s'éteindre d'un seul coup, pour vous laisser dans cette obscurité totale ?

Mais à ce moment-là, l'ensemble de vos sens vous apprend que vous êtes debout – alors qu'à l'instant même vous étiez assis, à moitié couché même, dans une chaise de repos. Vous étiez dans le *patio* de la maison d'un ami, à Beverly Hills. Vous parliez avec Barbara, votre fiancée. Vous regardiez Barbara – Barbara dans son maillot de bain – dont la peau était si belle, dorée sous le beau soleil.

Vous, vous étiez en caleçon de bain. Ce caleçon, vous ne le sentez plus sur vous, la légère pression de la ceinture élastique ne vous maintient plus. Vous portez vos mains à vos hanches. Vous êtes tout nu. Et debout.

Ce qui vous est arrivé est plus qu'une obscurité ou une cécité soudaines.

Vous levez les bras, tâtonnant devant vous. Vos mains touchent une surface lisse : un mur. Vous écartez les bras, et au bout de chaque main, il y a un coin de mur. Vous tournez lentement sur vous-même. Un deuxième mur, puis un troisième, puis une porte. Vous êtes dans un placard d'environ un mètre vingt au carré.

À tâtons votre main trouve une poignée de porte. La poignée de porte tourne, vous poussez et la porte s'ouvre.

Il y a de la lumière, maintenant. La porte s'est ouverte sur une pièce éclairée – une pièce que vous n'avez jamais vue, de votre vie entière.

La pièce n'est pas grande, mais agréablement agencée et meublée, encore que le style des meubles vous soit parfaitement inconnu. Par pudeur vous poussez très lentement la porte. Mais il n'y a personne dans la pièce.

Vous y pénétrez, puis vous vous retournez pour examiner le placard dont vous venez de sortir, qui est maintenant éclairé par la pièce. Le placard est un placard, sans en être un : il en a la forme et les dimensions, mais il ne comporte ni un crochet, ni une tringle à vêtements, ni une étagère. C'est un espace vide, aux murs lisses, d'un mètre vingt au carré.

Vous fermez la porte du placard et passez à l'examen de la pièce. Elle mesure environ quatre mètres sur un peu plus de cinq. Il y a une porte, mais fermée. Il n'y a pas de fenêtres. Cinq meubles. Vous reconnaissez – plus ou moins – l'usage de quatre d'entre eux. Il y a une sorte de table de travail très fonctionnelle. Le fauteuil est un fauteuil – et il a l'air très confortable. Il y a une table, curieuse en cela que son dessus est à plusieurs niveaux au lieu d'être plat. Et il y a un lit, ou un canapé. Sur ce canapé-lit quelque chose miroite et vous vous approchez pour voir ce que c'est. C'est un vêtement.

Comme vous étiez nu, vous passez le vêtement. Il y a des pantoufles à moitié cachées sous le canapé-lit et vous y glissez vos pieds nus. Elles sont à votre pointure, douces et chaudes plus que toute pantoufle que vous ayez jamais eue au pied. Comme de la laine d'agneau, mais plus doux.

Vous êtes donc habillé. Vous regardez la porte – la seule porte de la pièce, en plus de celle du placard (placard ?) par lequel vous êtes arrivé. Vous vous approchez de la porte et, avant d'avoir touché le bouton, vous apercevez une petite note dactylographiée collée juste au-dessus :

Cette porte comporte une serrure à minuterie, qui s'ouvrira dans une heure. Pour des raisons que vous ne tarderez pas à comprendre, il vaut mieux ne pas quitter la pièce avant. Il y a une lettre pour vous, sur le bureau. Veuillez la lire.

La note n'est pas signée. Vous regardez le bureau et apercevez une enveloppe.

Vous n'allez pas tout de suite prendre l'enveloppe pour lire la lettre qui doit se trouver dedans.

Pourquoi ? Parce que vous avez peur.

Vous remarquez de nouveaux détails, dans la pièce. L'éclairage n'a aucune source apparente. Il vient exactement de nulle part. Ce n'est pas un éclairage indirect : ni le plafond ni les murs n'en réfléchissent la moindre parcelle.

Il n'y avait pas d'éclairage comme ça, là d'où vous venez. Que voulez-vous dire au juste par « là d'où vous venez » ?

Vous fermez les yeux. Vous vous confirmez des faits : *Je suis Norman Hastings. Je suis professeur adjoint de mathématiques à l'Université de Californie du Sud. J'ai vingt-cinq ans, et je suis en 1954.*

Vous rouvrez les yeux et regardez à nouveau.

Ce style de meubles est inconnu à Los Angeles – et dans tous autres pays que vous connaissez – en 1954. Cet objet dans le coin, vous n'arrivez même pas à deviner à quoi il peut servir. C'est pour vous ce qu'aurait été pour votre grand-père adolescent un poste de télévision.

Vous vous regardez, vous regardez le vêtement miroitant que vous aviez trouvé, vous attendant. Entre le pouce et l'index, vous en tâtez la texture.

Vous n'avez jamais rien touché de pareil.

Je suis Norman Hastings. Nous sommes en 1954.

Et d'un seul coup, vous voulez savoir. Et tout de suite.

Vous allez vers le bureau, vous prenez l'enveloppe. Sur l'enveloppe, votre nom est tapé à la machine. *Norman Hastings.*

Vos mains tremblent un peu en déchirant l'enveloppe. Le leur reprochez-vous ?

Il y a là plusieurs feuillets dactylographiés. Cher Norman, lisez-vous à la première ligne. Vous cherchez vite la signature, à la fin. Il n'y a pas de signature.

Vous revenez à la première ligne, et vous commencez à lire :

N'aie pas peur. Il n'y a rien à craindre, mais beaucoup à expliquer. Tu as beaucoup à comprendre avant que la serrure à minuterie ait ouvert la porte. Beaucoup à accepter... à accepter sans discuter.

Tu as déjà compris que tu es dans l'avenir – dans ce qui te semble être l'avenir. Ton vêtement et l'ensemble de la pièce ont déjà dû te renseigner. J'ai tout agencé pour amortir le choc, pour que tu comprennes peu à peu, plutôt que de tout découvrir d'un seul coup en lisant ceci – et sans doute en te refusant à croire à ce que tu lis.

Le « placard » duquel tu viens de sortir est, comme tu l'as maintenant compris, une machine à traverser le temps. Tu viens d'en émerger dans le monde de l'an 2004. Nous sommes le 7 avril, cinquante ans juste après ton dernier souvenir.

Tout retour en arrière est exclu.

C'est moi qui t'ai fait ça, et tu m'en voudras peut-être, je n'en sais rien. C'est à toi d'en décider, de toute façon cela importe peu. Ce qui est important – et pas pour toi seul – c'est la décision que tu dois prendre. Je ne peux pas la prendre pour toi.

Qui est celui qui t'écrit ? Je préfère ne pas te le dire encore. Quand tu auras fini ta lecture, bien que cette lettre ne soit pas signée (j'ai prévu que tu chercherais la signature avant de lire), je n'aurai pas à te préciser qui je suis. Tu auras compris.

J'ai soixante-quinze ans. J'en suis, en cet an 2004, à ma trentième année d'études sur le « temps ». Je viens d'achever la première machine à traverser le temps qui ait jamais été construite et jusqu'ici toutes les données qui m'ont permis de la construire ont été un secret – de même que la construction proprement dite.

Tu viens de prendre part à la première expérience importante. Ce sera à toi de décider s'il faudra poursuivre les expériences, si le secret de la machine doit être livré au monde, ou si la machine doit être détruite avec son secret.

Ainsi s'achève la première page de la lettre. Vous levez les yeux, vous hésitez à passer à la page suivante. Vous commencez déjà à deviner la suite.

Puis vous tournez la page.

J'ai construit la première machine à traverser le temps il y a huit jours. D'après mes calculs, elle doit fonctionner, mais je ne peux pas savoir ce que cela donnera. Ma machine ne va que dans le passé, elle ne peut explorer l'avenir ; j'avais donc pensé envoyer dans le passé un objet qui y serait parvenu intact et inchangé.

Dès ma première expérience, j'ai compris mon erreur. J'avais placé dans la machine un cube de métal – la machine était une réduction de celle dont tu viens de sortir – et réglé le mécanisme pour un retour à dix ans en arrière. J'appuyai sur le bouton et ouvris le récipient, m'attendant à ne plus y trouver le cube. Mais j'y trouvais des débris informes.

Je mis un autre cube, et réglai le mécanisme pour un retour à deux ans en arrière. Le cube apparut intact, mais plus neuf, plus brillant.

Du coup je compris mon erreur de raisonnement. Je pensais que mes cubes iraient vers le passé ; c'est bien ce qui s'était produit, mais pas dans le sens que je prévoyais. Ces cubes de métal avaient été fabriqués environ trois ans auparavant. J'avais envoyé mon premier cube dans un passé où il n'existait pas encore en tant que cube ; dix ans auparavant, il avait été minéral, la machine l'avait ramené à l'état de minéral.

Tu comprends maintenant en quoi nos théories sur la traversée du temps étaient fausses ? Nous pensions pouvoir entrer dans une machine à temps en l'an 2004 par exemple, la régler à 50 ans de retour en arrière, et en sortir en 1954... mais rien de tel ne se produit. La machine ne se déplace pas dans le temps. Seul son contenu est soumis au déplacement dans le temps, et uniquement par rapport à lui-même, sans interaction aucune avec le reste de l'Univers.

J'ai eu confirmation de cela avec des cobayes ; un cobaye de six semaines, renvoyé cinq semaines dans le passé, est sorti de la machine vieux de huit jours.

Quand tu voudras connaître le détail de mes expériences, tu le trouveras dans les tiroirs du bureau, et tu pourras les étudier tout à loisir. Tu comprends ce qui est arrivé, Norman ?

Vous commencez effectivement à comprendre. Et du coup vous voilà en nage.

Le *je* qui vous a écrit cette lettre et qui vous tutoie, c'est *vous-même*, vous-même à l'âge de soixante-quinze ans, en l'an 2004. Vous êtes cet homme de soixante-quinze ans, dans un corps revenu à ce qu'il était cinquante ans auparavant, tout souvenir de cinquante ans de vie effacé.

C'est *vous* qui aviez inventé la machine à traverser le temps.

Et avant de l'expérimenter sur vous-même, vous aviez pris toutes ces dispositions pour vous aider à vous y retrouver. Vous vous étiez écrit la lettre que vous lisez en ce moment.

Mais si ces cinquante années sont – pour vous – effacées, qu'en est-il de vos amis, des êtres qui vous étaient chers ? Et vos parents ? Et la jeune fille que vous êtes sur le point – que vous étiez sur le point d'épouser ?

Vous reprenez votre lecture.

Oui, tu voudras savoir ce qui s'est passé. Maman est morte en 1963, papa en 1968. Tu as épousé Barbara en 1956. Je suis navré de t'apprendre qu'elle est morte à peine trois ans après dans un accident d'avion. Tu as un fils. Il vit toujours, il s'appelle Walter, il a quarante-six ans et il est comptable à Kansas City.

Des larmes vous viennent aux yeux, vous empêchant de poursuivre votre lecture. Barbara morte... morte depuis quarante-cinq ans déjà. Alors qu'il y a quelques minutes, en temps subjectif, vous étiez assis à côté d'elle, sous le beau soleil de Beverly Hills...

Mais vous vous obligez à continuer à lire.

Revenons-en aux données de la découverte. Tu commences à en apercevoir certaines conséquences. Il te faudra du temps pour en faire le tour.

Ma machine ne permet pas les voyages à travers le temps tels que nous les imaginions, mais elle assure une sorte

d'immortalité. Une immortalité comme celle que je viens de « nous » donner.

Est-ce un bien ? Est-ce une opération rentable, de perdre le souvenir de cinquante ans de sa propre vie pour retrouver un corps relativement jeune ? Le seul moyen de le savoir est d'en faire l'expérience, ce que je vais faire aussitôt que j'aurai terminé cette lettre à moi-même et les autres préparatifs indispensables.

La réponse, c'est toi qui la connaîtras.

Mais avant de prendre une décision, rappelle-toi qu'il y a un autre problème, plus important que le problème psychologique : le problème de la surpopulation.

Si notre découverte est livrée au monde, si tous ceux qui sont vieux ou mourants peuvent redevenir jeunes, la population doublera presque à chaque génération. Et les hommes, même en ce siècle relativement intelligent, ne sont pas prêts à accepter un contrôle des naissances obligatoire pour résoudre le problème ainsi posé.

Si l'on donne cette découverte au monde, tel qu'il est aujourd'hui, en 2004, d'ici une génération ce sera la famine, la misère et la guerre. Toute civilisation risque de s'effondrer.

Oui, nous avons atteint les autres planètes, mais elles ne conviennent pas à une colonisation. La solution est peut-être dans les étoiles, mais nous sommes encore loin de pouvoir les atteindre. Quand cela sera fait, un jour, les milliards de planètes habitables qui doivent exister dans la Galaxie pourront sans doute assurer l'espace vital indispensable. Mais en attendant ?

Détruire la machine ? Avant de t'y décider, songe aux innombrables vies qu'elle peut sauver, aux souffrances qu'elle peut faire disparaître. Pense à ce qu'elle représenterait pour un homme en train de mourir d'un cancer. Réfléchis...

Vous réfléchissez. Vous avez achevé la lecture de la lettre, vous l'avez reposée sur le bureau.

Vous songez à Barbara morte depuis quarante-cinq ans. Vous songez aux trois années que vous avez passées avec elle – et ces trois années sont à jamais perdues pour vous.

Cinquante années de votre vie sont perdues. Vous maudissez le vieillard de soixante-quinze ans que vous étiez devenu et qui vous a joué ce tour... qui vous a laissé la décision à prendre.

La décision amère, vous savez ce qu'elle doit être. Vous vous dites que lui aussi le savait et vous vous rendez compte qu'il ne risquait rien en vous en laissant la responsabilité. Que le diable l'emporte, il aurait dû savoir !

Trop précieuse pour qu'on la détruise, trop dangereuse pour qu'on la livre.

La solution est évidente, vous n'avez pas le choix.

Vous devez vous instaurer gardien de la découverte, et en préserver le secret jusqu'au moment où elle pourra être livrée à l'humanité, jusqu'au moment où l'homme pourra atteindre les étoiles et disposera de mondes nouveaux à peupler. Peut-être pourrez-vous la livrer avant, si l'homme atteint un stade de civilisation où il sera capable d'éviter la surpopulation en réduisant le nombre des naissances à celui des morts accidentelles – ou volontaires.

Et si ni l'un ni l'autre stade n'est atteint d'ici cinquante ans (et cinquante ans, c'est court), quand vous serez revenu à l'âge de soixante-quinze ans, vous écrirez une nouvelle lettre, similaire à celle que vous venez de lire. Vous subirez à nouveau ce que vous venez de subir. Et vous reprendrez une décision – la même, bien sûr.

Pourquoi pas ? Vous serez à nouveau le même homme.

Et vous recommencerez, encore et encore, jusqu'au moment où l'Homme sera mûr pour connaître votre secret.

Combien de fois encore vous installerez-vous devant un bureau comme celui-ci, à ruminer les pensées que vous ruminez en ce moment, à vous sentir atrocement triste comme en ce moment.

Voilà le déclic qui se fait entendre à la porte. Vous savez que la serrure à minuterie vient de s'ouvrir, que vous pouvez sortir de la pièce dès que vous le voudrez, pour recommencer une vie nouvelle, qui remplacera la vie que vous avez déjà vécue et perdue.

Mais vous n'êtes pas pressé du tout de passer la porte.

Vous restez assis là, les yeux dans le vague, et votre imagination est en train d'installer un miroir devant vous, et un autre juste derrière, comme chez les coiffeurs de jadis, chaque miroir réfléchissant l'autre à l'infini, répétant à l'infini la même image toujours plus petite et plus lointaine.

EXPÉRIENCE

— La première machine à traverser le temps, messieurs ! annonça fièrement à ses deux confrères le professeur Johnson. Certes, ce n'est qu'un prototype réduit, qui ne peut fonctionner qu'avec des objets pesant moins de trois livres et cinq onces, et sur des distances ne dépassant pas douze minutes vers le passé ou l'avenir. Mais il fonctionne.

Le prototype réduit ressemblait à une petite balance, analogue à celles dont se servent les postiers, sauf que sous le plateau il y avait deux cadrans gradués.

Le professeur Johnson prit un petit cube de métal :

— Voici l'objet sur lequel nous allons expérimenter, dit-il. C'est un cube de laiton pesant une livre et trois onces. Je vais commencer par envoyer ce cube dans cinq minutes vers l'avenir.

Le professeur se pencha sur sa machine, tourna la manette devant un des cadrans.

— Regardez vos montres, messieurs !

Les deux confrères regardèrent leurs montres, le professeur Johnson plaça doucement le cube sur le plateau de la machine. Le cube disparut.

Cinq minutes plus tard, à une seconde près, le cube réapparut. Le professeur Johnson le retira de la machine :

— Et maintenant, messieurs, cinq minutes vers le passé.

Il tourna la manette devant l'autre cadran et, tenant toujours son cube à la main, regarda sa montre :

— Il est trois heures moins six, dit-il. Je vais mettre le mécanisme en route – je le ferai en plaçant le cube sur le plateau – en réglant à trois heures pile. Dans ces conditions le cube doit, à trois heures moins cinq, disparaître de ma main et apparaître sur le plateau, cinq minutes avant que je l'y ai placé.

— Comment pouvez-vous y placer le cube, alors ? demanda un des confrères.

— Quand ma main s'approchera, il disparaîtra du plateau, pour apparaître dans ma main afin que celle-ci l'y place. Trois heures. Veuillez observer, messieurs.

Le cube disparut de la main du professeur Johnson.

Et il apparut sur le plateau de la machine à traverser le temps.

— Vous avez vu ? Cinq minutes avant que je l'y place, le cube est sur le plateau !

Les deux collègues considérèrent le cube en fronçant les sourcils.

— Mais, dit l'un d'eux, que se passerait-il si, maintenant que le cube est apparu sur la machine cinq minutes avant que vous ne l'y ayez placé, vous changiez d'avis et *ne l'y placiez pas* à trois heures ? Est-ce que le fonctionnement de votre machine n'implique pas une sorte de paradoxe ?

— C'est très intéressant, ce que vous dites là, mon cher confrère, dit le professeur Johnson. Je n'y avais pas songé. C'est une expérience à faire. Je ne placerai donc pas...

Le fonctionnement de la machine n'impliquait aucun paradoxe. Le cube resta en place.

Mais tout le reste de l'Univers, professeur, confrères et tout, disparut.

LE DERNIER MARTIEN

C'était une soirée comme les autres, sauf qu'on s'ennuyait plutôt davantage. J'étais revenu m'installer dans la salle de rédaction après avoir assuré le reportage d'un banquet assommant, où j'avais si mal mangé que je me sentais volé bien que le repas ne m'ait rien coûté. Histoire de me désennuyer je pondais un compte rendu passionné, bien tranquille qu'au secrétariat de rédaction on ramènerait ça à un ou deux paragraphes, et qu'on ferait sauter tous les adjectifs.

Slepper, vautré dans un fauteuil, les pieds sur la table, ne faisait rien – avec ostentation. Johnny Hale changeait le ruban de sa machine à écrire. Le reste de l'équipe était en ville, sur des histoires de chiens écrasés.

Cargan, le chef des informations, sortit de son cagibi :

— Quelqu'un ici connaît Barney Welch ? demanda-t-il.

C'était une question idiote. Barney est le patron du Barney's Bar, juste en face du *Tribune*. Il n'y a pas un rédacteur du *Tribune* qui ne connaisse Barney suffisamment pour lui avoir déjà emprunté de l'argent. Tout le monde fit signe que oui, on connaissait.

— Il vient de téléphoner, dit Cargan. Il a un client qui prétend être venu de Mars.

— De la viande saoule, ou un client pour le capitonné ? demanda Slepper.

— Barney n'en sait rien. Mais il a dit que ça pourrait faire un papier marrant, si on envoyait quelqu'un parler au gars. Comme c'est juste en face, et comme vous n'utiliserez pas plus vos fonds de pantalon là-bas qu'ici, on va envoyer quelqu'un. Mais je ne signerai pas de note de débours pour frais de bar.

— Je veux bien y aller, dit Slepper.

Mais Cargan me regardait :

— Et toi, Bill ? Tu as fini ton papier ? Il faut un papier marrant et tu as le coup de main pour les gars qui déraillent.

— Bon, j'y vais.

— C'est peut-être simplement un saoulard qui en remet, mais si c'est un vrai dingue, appelle les flics si tu ne peux pas en tirer une histoire marrante. Un cinglé qu'on arrête, tu en tireras au moins une information.

— Salaud de Cargan ! ricana Slepper. Tu ferais coffrer ta grand-mère, pour avoir un reportage. J'y vais avec Bill, pour me dégourdir les pattes ?

— Non. Toi et Johnny vous allez rester ici. On ne va pas déplacer la rédaction au complet chez Barney.

Et Cargan rentra dans son cagibi.

Je gribouillai un XXX au bas de mon papier, l'envoyai au secrétariat de rédaction par le tube pneumatique, et pris mon chapeau et mon pardessus.

— Bois un coup à ma santé, dit Slepper, mais un seul, des fois que tu perdrais ton « coup de main ».

— C'est juré.

Je descendis, traversai la rue et entrai chez Barney.

Il n'y avait personne du journal, à part deux typos qui faisaient un gin-rummy à une des tables. Barney était affairé derrière son bar et, il n'y avait qu'un client, un grand bonhomme efflanqué, assis tout seul à une table, derrière une des cloisons, les yeux dans le vague, l'air sinistre devant un verre de bière presque vide.

Je voulais me faire d'abord donner la couleur par Barney ; je m'approchai donc du bar en y déposant un dollar :

— Un baby, avec un grand verre d'eau. C'est le grand à gueule de catastrophe qui débarque de Mars ?

Barney fit signe que oui et me servit à boire.

— Je l'attaque comment ? Il sait qu'un journaliste va l'interviewer ? Ou est-ce que j'y vais franco, en lui payant un godet ? Et il est comment, le gars ? Saignant, ou à point ?

— Ce sera à toi de me le dire. Il prétend qu'il a débarqué de Mars il y a deux heures et qu'il lui faut du temps pour se remettre les idées en place. Il dit qu'il est le dernier Martien. Il

ne sait pas que tu es journaliste, mais il ne demande qu'à causer. Je t'ai préparé le terrain.

— Comment ça ?

— Je lui ai dit que j'avais un copain plus malin que la moyenne, qui pourrait lui donner des conseils utiles. Je ne lui ai pas donné de nom, je ne savais pas qui Cargan enverrait. Mais le gars est mûr pour pleurer dans ton gilet.

— Et son nom à lui, tu le connais ?

— Il dit qu'il s'appelle Yangan Dal. Écoute, ne le mets pas en fureur, je ne veux pas d'histoires chez moi.

Je vidai le whisky, en le faisant glisser avec une gorgée d'eau.

— Bon, je vois ça. Sers-moi deux demis, je vais les porter à sa table et on causera.

Barney tira deux chopes, coupa la mousse, fit monter le carton *60 cents* à sa caisse enregistreuse et me rendit ma monnaie. J'allai porter les demis à la table du gars.

— M. Dal ? Je suis Bill Everett, Barney me dit que vous avez des difficultés. Je peux peut-être vous aider.

— C'est à vous qu'il a téléphoné ? demanda l'homme en levant les yeux. Asseyez-vous, M. Everett. Et merci pour le demi.

Je m'assis en face de lui. Il vida le fond de bière qui lui restait et serra à deux mains la chope que je venais de lui apporter.

— Vous allez me prendre pour un cinglé, sans doute, et vous aurez peut-être raison, mais... je n'y comprends rien moi-même. Le barman me croit cinglé, je crois. Vous êtes médecin ?

— Pas vraiment. Mettons que je sois conseiller en psychologie.

— Et vous me croyez fou ?

— La plupart des fous ne veulent pas admettre qu'ils puissent l'être. Et de toute façon je ne connais pas encore votre histoire.

L'homme but une gorgée de bière, et reposa la chope, mais ses deux mains restaient serrées sur le verre – peut-être pour les empêcher de trembler.

— Je suis Martien. Je suis le dernier Martien. Tous les autres sont morts. J'ai vu leurs cadavres il y a deux heures.

— Vous étiez sur Mars il y a deux heures ? Et comment êtes-vous arrivé ici ?

— Je ne sais pas, c'est ça qui est affreux. Je ne sais pas. Tout ce que je sais c'est que les autres étaient morts, et que leurs corps commençaient déjà à se décomposer. C'était épouvantable. Nous étions cent millions, et maintenant je suis le dernier.

— Cent millions ? C'est la population de Mars ?

— À peu de chose près. Peut-être un peu plus. Mais *c'était* le chiffre de la population. Tout le monde y est mort maintenant, à part moi. J'ai été dans trois villes, dans les trois plus grandes, je suis allé à Skar, et quand j'ai vu que tout le monde y était mort, j'ai pris un targan – il n'y avait personne pour m'en empêcher – et je me suis envolé pour Undanel. Je n'avais jamais piloté de targan, mais c'était très facile. À Undanel aussi, tout le monde était mort. J'ai refait le plein et j'ai repris l'air. Je volais bas, en regardant le sol, sans voir âme qui vive. Je suis allé à Sandar, la plus grande ville de la planète : trois millions d'habitants. Et ils étaient tous morts, et en train de se décomposer déjà. C'était horrible, je vous dis. Horrible. J'en suis encore bouleversé.

— J'imagine ce que c'était.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer ça. Bien sûr, Mars était un monde en extinction, nous n'en avions que pour une douzaine de générations peut-être. Il y a deux siècles, nous étions trois milliards, et presque tout le monde mourait de faim. C'était depuis le kryl, cette épidémie apportée par le vent du désert et que nos savants n'arrivaient pas à endiguer. En deux siècles, le kryl a réduit la population de la planète à un trentième, et il continuait à faire des ravages.

— Vos morts étaient donc morts de... de ce kryl ?

— Non. Quand un Martien meurt du kryl, il se dessèche. Les cadavres que j'ai vus n'étaient pas desséchés.

L'homme frissonna et vida le reste de sa bière. Je me rendis compte que j'avais oublié de boire et vidai ma chope, puis levai deux doigts en regardant Barney qui nous observait, l'air inquiet. Mon Martien reprit son récit :

— Nous avons essayé de créer une astronautique, mais nous n'y sommes jamais arrivés. Nous pensions que quelques Martiens au moins pourraient être épargnés par le kryl s'ils allaient sur la Terre ou sur une autre planète. Nous avons tout

essayé, mais en vain. Nous n'arrivions même pas à atteindre nos deux lunes, Deimos et Phobos.

— Vous n'avez pas construit d'astronefs ? Mais alors comment...

— Je ne sais pas. *Je ne sais pas* et je vous répète que je me sens devenir fou. Je ne sais pas comment je suis arrivé ici. Je suis Yangan Dal, *je suis Martien et je suis ici, dans ce corps*. Ça me rend fou, je vous dis !

Barney vint à notre table, avec les deux chopes. Il avait l'air assez inquiet, je préfèrai donc attendre qu'il soit trop loin pour entendre avant de poser ma question :

— « Dans ce corps » ? Vous voulez dire que...

— Bien sûr. Ce corps dans lequel je suis, ce n'est pas moi. Vous ne pensez pas que les Martiens sont exactement semblables aux humains, tout de même ? Ma taille est d'un mètre, mon poids doit correspondre à une dizaine de kilos sur Terre, j'ai quatre bras et six doigts à chaque main. Ce corps dans lequel je me trouve, il... il me fait peur. Je ne comprends pas ce corps, et je ne sais pas comment j'y suis entré.

— Et comment se fait-il que vous parliez la même langue que tout le monde ici ? Pouvez-vous m'expliquer ça ?

— D'une certaine façon, oui. Ce corps... ce corps s'appelle Howard Wilcox. Il est comptable. Il est marié avec une femelle de son espèce. Il travaille dans une maison qui s'appelle la Humbert Lamp Company. J'ai tous les souvenirs de ce corps, et je sais faire tout ce qu'il savait faire ; je sais tout ce qu'il savait — ou qu'il sait. En un sens, *je suis* Howard Wilcox. J'ai des choses dans mes poches qui le prouvent. Mais ça ne tient pas debout, puisque je suis Yangan Dal et que je suis Martien. J'ai même les goûts de ce corps. J'aime la bière. Et quand je pense à la femme de ce corps, je... eh bien je l'aime.

Je dévisageai l'homme et tirai mes cigarettes de ma poche ; je lui tendis le paquet.

— Ce corps — Howard Wilcox — ne fume pas, merci. Et permettez-moi de vous offrir une bière. Il y a de l'argent dans ces poches.

Je fis signe à Barney.

— Et cela s'est passé quand ? Il y a deux heures seulement, dites-vous ? Avez-vous déjà eu avant la sensation d'être Martien ?

— « La sensation » ? Mais *j'étais* Martien ! Quelle heure est-il ?

Je regardai la pendule de Barney :

— Un peu plus de neuf heures.

— Alors c'est plus vieux que je ne pensais. Ça fait trois heures et demie. Il devait être cinq heures et demie, quand je me suis retrouvé dans ce corps, puisque je rentrais du bureau, et que d'après les souvenirs de ce corps, celui-ci avait quitté son bureau une demi-heure auparavant, à cinq heures.

— Et vous... vous êtes rentré chez vous ?

— Non. Je ne savais quoi faire. Ce n'était pas « chez moi ». Je suis *Martien*. Vous ne le comprenez donc pas ? Je ne peux pas vous le reprocher, puisque je ne comprends pas moi-même. Je me suis mis à marcher, droit devant moi. Et j'ai eu... je veux dire que Howard Wilcox a eu soif. Et il... et je...

L'homme s'interrompt, comme pour remettre ses idées en place. Puis il reprit son récit :

— Ce corps a eu soif, et je suis entré ici pour boire un verre. Après la deuxième ou troisième bière, je me suis dit que le barman pourrait peut-être me donner un conseil, et je lui ai parlé de mon histoire.

Je me penchai vers l'homme :

— Écoutez, Howard... on vous attendait chez vous, pour dîner. Votre femme s'inquiète par votre faute, si vous ne lui avez pas téléphoné. L'avez-vous fait ?

— Si j'ai... non, bien sûr ! Je ne suis pas Howard Wilcox.

Mais je vis une inquiétude nouvelle sur son visage.

— Vous feriez mieux de lui téléphoner, dis-je. Qu'est-ce que vous avez à perdre ? Que vous soyez Yangan Dal ou Howard Wilcox, il y a une femme qui attend chez elle, et qui se fait un sang d'encre pour lui ou pour vous. Soyez gentil, téléphonez-lui. Vous connaissez le numéro de téléphone ?

— Bien sûr, je connais mon numéro... je veux dire le numéro de Howard Wilcox...

— Ne vous noyez pas dans les subtilités dénominatives et allez téléphoner. Et n'expliquez rien, vous n'avez pas encore les idées bien nettes. Dites à votre femme que vous lui expliquerez tout en rentrant, et que tout va bien.

Il se leva comme un homme groggy et se dirigea vers la cabine du téléphone. J'allai au bar, pour m'envoyer un petit whisky, sec.

— Il est... commençait Barney.

— Je ne sais pas encore. Il y a quelque chose que je n'arrive pas encore à comprendre, dans son histoire.

Et j'allai me rasseoir à la table.

L'homme avait un sourire jaune :

— Elle est absolument furibarde, dit-il. Si je... si Howard Wilcox rentre chez lui, il aura intérêt à ce que son explication tienne debout... Il faudra que ce soit plus convaincant que l'histoire de Yangan Dal...

Il s'humanisait à vue d'œil.

Et puis, d'un seul coup, il retomba dans son histoire. Il me regarda bien en face :

— J'aurais peut-être dû commencer par le commencement. J'étais enfermé dans une chambre, sur Mars. Dans la ville de Skar. Je ne sais pas pourquoi on m'y avait enfermé, mais c'était comme ça. Je ne pouvais pas sortir. Et pendant longtemps on ne m'apporta rien à manger. J'ai fini par avoir tellement faim que j'ai descélé une pierre du sol et commencé à me creuser un passage. Je crevais de faim. Il m'a fallu trois jours – trois jours martiens, c'est-à-dire près de six jours terrestres – pour sortir de ma prison. J'ai cherché, en vacillant, dans tout l'immeuble. Il n'y avait personne. J'ai trouvé à manger. Et alors...

— Continuez, je vous écoute.

— Je suis alors sorti de l'immeuble et tout le monde était étendu sur le sol, dans les rues, mort. En train de pourrir...

L'homme se mit les mains sur les yeux et se tut un instant.

— J'ai regardé dans les maisons, reprit-il, partout. Je ne sais pas pourquoi je regardais, ni ce que je cherchais, mais personne n'était mort dans une maison. Tous les morts étaient dehors, en plein air, et pas un des corps n'était desséché, ce n'était donc pas le kryl qui avait tué tout ce monde.

« Et alors, comme je vous l'ai dit, j'ai volé le targan – ou je l'ai simplement pris, puisqu'il n'y avait personne à qui le voler – et je suis parti chercher s'il y avait quelqu'un de vivant. En rase campagne, c'était partout la même chose : toujours des cadavres étendus en plein air, près des maisons. Et à Undanel et à Zandar, c'était encore pareil.

« Je vous l'ai dit, que Zandar est la plus grande ville de Mars, sa capitale ? Au milieu de Zandar, il y a un grand espace vide, le « Champ » où ont lieu les Grands Jeux. Le « Champ » mesure près de trois kilomètres-terrestres au carré. Et toute la population de Zandar était là – ou semblait être là. Trois millions de cadavres, tous couchés là, comme s'ils s'étaient rassemblés pour mourir en plein air. Comme s'ils avaient su. Partout, tout le monde était mort en plein air ; mais à Zandar ils étaient tous réunis... trois millions de cadavres...

— J'ai vu ça d'en haut, en survolant la ville. Et il y avait quelque chose, au milieu du Champ, sur une plate-forme. Je suis descendu un peu, je me suis immobilisé – le targan, c'est un peu comme vos hélicoptères, j'avais oublié de vous le dire. Je voulais voir ce qu'il y avait sur la plate-forme. Il y avait une sorte de colonne, en cuivre massif. Le cuivre, sur Mars, c'est comme l'or sur la Terre. Il y avait un appareillage avec des pierres précieuses, encastré dans la colonne. Et un Martien en robe bleue gisait mort au pied de la colonne, à côté de cet appareillage. Comme s'il avait poussé le bouton – et était mort aussitôt. Et tous les autres étaient morts aussi, avec lui. Tout le monde, sur Mars, à part moi.

« J'ai alors posé le targan sur la plate-forme, je suis descendu, et j'ai appuyé sur le bouton. Je voulais mourir, moi aussi ; tout le monde était mort, je voulais mourir aussi. *Mais je ne suis pas mort. Je me suis retrouvé dans un tramway, sur la Terre, en train de rentrer chez moi après ma journée de travail, et je m'appelais...*

Je fis signe à Barney.

— Écoutez, mon vieux, dis-je. On va boire encore une bière, et vous allez rentrer vite chez vous. Votre femme va vous faire une belle scène, mais plus vous attendrez plus elle gueulera fort. Si vous voulez un bon conseil, achetez des bonbons ou des

fleurs, et inventez une histoire qui tienne debout – surtout pas celle que vous venez de me raconter.

— Euh...

— Avec vos « euh » vous vous ferez une omelette. Vous vous appelez Howard Wilcox, et vous feriez mieux de rentrer chez votre femme. Je vais vous dire ce qui s'est peut-être passé, pour vous. On sait peu de choses sur le cerveau humain, et il s'y passe de drôles de choses. Il se peut que les gens du Moyen Âge n'aient pas eu totalement tort, quand ils parlaient de « possession ». Vous voulez que je vous dise ce qui a pu se passer, à mon avis ?

— Si vous avez une explication, n'importe laquelle... mais ne me dites pas que je suis fou !

— Je pense que vous pouvez vous rendre fou, si vous continuez à penser à toutes ces choses, mon vieux. Admettez qu'il y existe une explication rationnelle à votre cas, mais ne la cherchez pas. Je peux vous en proposer une, à tout hasard.

Barney s'approcha, avec deux chopes, et j'attendis qu'il se soit éloigné pour parler.

— Howard, dis-je, il est possible qu'un homme – je veux dire un Martien – du nom de Yangan Dal soit mort cet après-midi, sur Mars. Il est possible qu'il ait été le dernier Martien. Et il se peut que, je ne sais pas comment, son esprit se soit mêlé au vôtre, au moment où il mourait. Je ne vous dis pas que c'est arrivé, mais il n'est pas interdit de le croire. Admettez que c'était ça, et tâchez de l'oublier. Faites comme si vous étiez Howard Wilcox – et regardez-vous dans une glace, dès que vous avez un doute. Rentrez chez vous, arrangez les choses avec votre femme ; demain vous irez à votre travail, et vous n'y penserez plus. Vous ne pensez pas que c'est la meilleure solution ?

— Vous avez peut-être raison... Les preuves matérielles...

— Justement : toutes les preuves matérielles indiquent que vous êtes Howard Wilcox. N'en demandez pas plus.

Nos bières bues, je le mis dans un taxi, en lui rappelant de s'arrêter en route pour acheter des bonbons ou des fleurs, et de chercher un bon alibi, bien raisonnable, au lieu de continuer à penser à tout ce qu'il m'avait raconté.

Puis je remontai au *Tribune*, entrai dans le cagibi de Cargan et refermai la porte derrière moi :

— Ça va, je l'ai remis dans le droit chemin, dis-je.

— Qu'est-ce qui était arrivé ?

— C'est bien un Martien. Et il était bien le dernier, resté tout seul sur Mars. Mais il ne savait pas que nous devions venir ici ; il croyait que nous étions tous morts.

— Mais comment... comment a-t-on pu l'oublier ? Comment n'était-il pas au courant ?

— C'est un débile mental. Il était dans un asile, à Skar, et quelqu'un a mal fait son boulot et l'a laissé dans sa chambre, quand on a appuyé sur le bouton qui nous a envoyés ici. Il n'était pas en plein air, il n'a donc pas pu capter les rayons mentaux qui ont porté les psychonotes d'alerte générale. Il s'est évadé de sa cellule, il a trouvé la plateforme à Zandar, et il a appuyé lui-même sur le bouton. Il devait rester assez de courant pour l'envoyer, lui tout seul, nous rejoindre ici.

— Eh bien... Et tu lui as dit la vérité ? Il est assez futé pour ne pas vendre la mèche ?

— Non, aux deux questions. Il a quinze ans d'âge mental – mais c'est l'équivalent intellectuel d'un Terrien adulte moyen, il se débrouillera donc très bien. Et je l'ai persuadé qu'il était vraiment le Terrien dans lequel son esprit s'est introduit.

— Le coup de veine, dit Cargan, c'est qu'il soit entré chez Barney. Je vais appeler Barney et lui dire que c'est arrangé. Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas drogué la bière du gars avant de me téléphoner.

— Barney est des nôtres. Il n'aurait pas laissé le bonhomme sortir de chez lui. Il se serait de toute façon arrangé pour le retenir jusqu'à mon arrivée.

— Mais toi, tu l'as laissé filer. Es-tu sûr que c'est sans danger ? Tu aurais peut-être dû...

— Ça ne fera pas un pli. Je m'occuperai du gars, je le surveillerai jusqu'à ce qu'on s'en occupe. Il faudra sans doute le fourrer encore dans un asile, après ce coup-là. Mais je suis bien content de ne pas avoir été obligé de le tuer. Débile mental ou pas, il est quand même des nôtres. Et il sera sans doute

tellement heureux d'apprendre qu'il n'est pas le dernier des Martiens qu'il acceptera volontiers de retourner dans un asile.

Je retournai dans la salle de rédaction et me rassis à ma table. Slepper était parti, pour faire un papier sur je ne sais pas quoi. Johnny Hale leva le nez de l'illustré qu'il lisait :

— Tu as de quoi faire un papier ? demanda-t-il.

— Rien du tout. Un saoulard qui faisait le mariole. Ça m'étonne de Barney, qu'il ait téléphoné pour si peu de chose.

EN SENTINELLE

Il était trempé et tout boueux, il avait faim et il était gelé, et il était à cinquante mille années-lumière de chez lui.

La lumière venait d'un étrange soleil bleu, et la pesanteur, double de celle qui lui était coutumière, lui rendait pénible le moindre mouvement.

Mais depuis plusieurs dizaines de milliers d'années, la guerre s'était, dans cette partie de l'univers, figée en guerre de position. Les pilotes avaient la vie belle, dans leurs beaux astronefs, avec leurs armes toujours plus perfectionnées. Mais dès qu'on en arrive aux choses sérieuses, c'est encore au fantassin, à la piétaille, que revient la tâche de prendre les positions et de les défendre pied à pied. Cette saloperie de planète d'une étoile dont il n'avait jamais entendu parler avant qu'on l'y dépose, voilà qu'elle devenait un « sol sacré », parce que « les autres » y étaient aussi. *Les Autres*, c'est-à-dire la seule autre race douée de raison dans toute la Galaxie... des êtres monstrueux, ces Autres, cruels, hideux, ignobles.

Le premier contact avec eux avait été établi près du centre de la Galaxie, alors qu'on en était aux difficultés de la colonisation des douze mille planètes jusque-là conquises. Et dès le premier contact, les hostilités avaient éclaté : les Autres avaient ouvert le feu sans chercher à négocier ou à envisager des relations pacifiques.

Et maintenant, comme autant d'îlots dans l'océan du Cosmos, chaque planète était l'enjeu de combats féroces et acharnés.

Il était trempé et boueux, il avait faim et il était gelé, et un vent féroce lui gelait les yeux. Mais les Autres étaient en train de tenter une manœuvre d'infiltration, et la moindre position tenue par une sentinelle devenait un élément vital du dispositif d'ensemble.

Il restait donc en alerte, le doigt sur la détente. À cinquante mille années-lumière de chez lui, il faisait la guerre dans un monde étranger, en se demandant s'il reverrait jamais son foyer.

Et c'est alors qu'il vit un Autre approcher de lui, en rampant. Il tira une rafale. L'Autre fit ce bruit affreux et étrange qu'ils font tous en mourant, et s'immobilisa.

Il frissonna en entendant ce râle, et la vue de l'Autre le fit frissonner encore plus. On devrait pourtant en prendre l'habitude, à force d'en voir – mais jamais il n'y était arrivé. C'étaient des êtres vraiment trop répugnants, avec deux bras seulement et deux jambes, et une peau d'un blanc écœurant nue et sans écailles.

UNE SOURIS

Le hasard faisait que Bill Wheeler regardait par la fenêtre de son appartement de célibataire, au cinquième étage à l'angle de la 83^e rue et de Central Park West, au moment où se posa l'astronef venu de Quelque part.

L'astronef descendit en planant doucement et se posa dans Central Park, sur le gazon qui sépare le monument Simon-Bolivar de l'allée, à moins de cent mètres de la fenêtre de Bill Wheeler.

La main de Bill Wheeler s'immobilisa dans le poil soyeux du chat siamois couché sur l'appui de la fenêtre, et qu'il avait été en train de caresser :

— Qu'est-ce que c'est, Beautiful ? demanda-t-il au chat.

Mais le chat ne répondit rien. Il cessa pourtant de ronronner quand Bill cessa de le caresser. Il avait sans doute senti quelque chose qui changeait en Bill, dont les doigts étaient peut-être devenus plus durs. Ou peut-être était-ce une manifestation de l'instinct des chats, qui sont toujours sensibles aux changements d'humeur. Quoi qu'il en soit, le chat se roula sur le dos et dit, d'une voix plaintive :

— Miaou !

Pour une fois, Bill ne répondit rien à son chat. Il était trop occupé par la chose incroyable qui s'était posée sous ses yeux, dans le gazon.

L'objet était en forme de cigare, long d'un peu plus de deux mètres, d'un diamètre de 60 cm environ à l'endroit le plus renflé. À ne considérer que la taille de l'objet, celui-ci aurait très bien pu être un modèle réduit de dirigeable, un gros jouet. Mais pas un instant la chose n'avait évoqué un jouet, pour Bill – pas même quand il l'avait aperçue en l'air, à hauteur de son cinquième étage.

Quelque chose dans cet objet, au plus distrait coup d'œil, était *étranger*. Rien de définissable, mais c'était comme ça. De toute façon, terrestre ou extra-terrestre, l'objet avait tenu en l'air de façon inexplicable : pas d'ailes, pas d'hélices, pas de tubes de réacteurs, rien. Et visiblement l'objet était métallique et plus lourd que l'air.

Mais il était descendu en planant comme une feuille morte jusqu'à une vingtaine de centimètres de l'herbe ; puis il s'était immobilisé et soudain, d'une de ses extrémités (les deux étaient tellement identiques qu'il était impossible de reconnaître l'arrière de l'avant) était sortie une flamme aveuglante. La flamme avait été accompagnée d'un sifflement, et le chat que Bill Wheeler caressait s'était levé d'un mouvement rapide et souple pour regarder dans la rue. Le chat cracha, et le poil de son dos se dressa, de même que sa queue devenue une masse de cinq bons centimètres d'épaisseur.

Bill ne toucha pas son chat ; si on connaît les chats, on évite de les toucher quand ils sont comme ça. Il se contenta de lui parler :

— Du calme, Beautiful ! Ce n'est rien. Ce n'est qu'un astronef venu de Mars, et qui va conquérir la Terre. Ce n'est pas une souris.

Il avait raison quant à la première partie de sa phrase, en un sens. Il avait tort quant à la seconde, en un sens. Mais ne mettons pas la charrue avant les bœufs.

Après avoir lancé sa giclée aveuglante, l'astronef descendit se poser sur l'herbe. Il ne bougeait plus. Au bout de l'extrémité qui avait lancé la giclée, il y avait comme une queue de comète d'herbe calcinée, sur une dizaine de mètres.

Après cela il ne se passa rien, sauf que des gens arrivaient de partout, en courant. Des flics aussi arrivaient, trois flics, courant plus vite encore, et qui empêchaient les gens d'approcher de trop près. « Trop près », à l'estimation des gardiens de la paix, cela semblait représenter trois mètres environ. C'était absurde, se dit Bill Wheeler : si la chose faisait explosion, elle tuerait sans doute tous ceux qui se trouveraient à plusieurs centaines de mètres à la ronde.

Mais la chose n'explosa pas. Elle restait là, et il ne se passait rien, depuis l'éclair qui avait fait sursauter Bill et le chat. Et le chat prit une expression ennuyée, et se recoucha sur l'appui de la fenêtre, le poil redevenu doux et lisse.

Bill caressa la fourrure fauve, distraitement :

— Un grand jour, Beautiful, dit-il. Ou cet objet vient des mondes extérieurs, ou je me transforme en cafetière. Je vais descendre jeter un coup d'œil.

Il prit l'ascenseur, traversa le hall, mais ne put aller au-delà de la porte de l'immeuble ; à travers la porte vitrée il vit un amas de dos humains, serrés comme anchois en caque. Se mettant sur la pointe des pieds et étirant le cou, par-dessus la mer de têtes il ne vit qu'une mer de têtes qui se prolongeait jusqu'au bout de son champ de vision.

Bill Wheeler reprit l'ascenseur.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le liftier. Un défilé, ou un truc comme ça ?

— Un truc comme ça ? dit Bill. Un astronef vient de se poser dans Central Park, venu de Mars ou d'ailleurs. C'est le comité d'accueil qui fait le bruit que vous entendez.

— Oh, merde, dit le liftier. Et il fait quoi, l'astronef ?

— Il ne fait rien.

Le liftier eut un grand sourire :

— Vous avez toujours le mot pour rire, M. Wheeler. Comment va votre chat ?

— Très bien. Et le vôtre ?

— Ma chatte devient de plus en plus hargneuse. Elle m'a lancé un bouquin à la tête, l'autre soir où je suis rentré avec un petit verre dans le nez, et elle m'a fait la morale la moitié de la nuit parce que j'avais dépensé plus de trois dollars pour boire. C'est vous qui avez la belle vie, avec votre chat à vous.

— C'est bien mon avis.

Quand Bill revint à sa fenêtre, la foule dans la rue était vraiment dense. C'était une masse compacte, sur quelques centaines de mètres dans l'avenue, et à perte de vue dans le parc. Le seul espace de terre nue était un cercle autour de l'astronef, cercle passé de trois à sept mètres de diamètre, avec maintenant tout un tas de flics pour repousser les gens.

Bill Wheeler écarta doucement son siamois et s'assit à côté de lui :

— Nous avons une belle place au premier balcon, dit-il. J'ai été idiot de vouloir descendre.

La police avait fort à faire, en bas, mais des renforts arrivaient, par pleins autocars. Les agents se frayaient un passage jusqu'au cercle, puis se mettaient aussitôt à l'élargir. Il était visible que quelqu'un avait conclu que, plus le cercle serait grand, moins il y aurait de morts. Quelques uniformes kaki s'étaient faufilés eux aussi dans le cercle.

— Ce sont les huiles, dit Bill à son chat. Je suis trop loin pour distinguer ce qu'ils ont sur les épaulettes, mais celui-là c'est au moins un trois-étoiles : il a une façon de marcher qui ne trompe pas.

L'ensemble des forces armées finit par repousser les badauds jusqu'au trottoir. Il y avait beaucoup d'officiels à ce moment-là et une demi-douzaine d'hommes, les uns en uniforme les autres en civil, commençaient à s'occuper, avec de grandes précautions, de l'astronef. On prit d'abord des photos, puis des mesures, puis un homme arrivé avec une énorme cantine pleine d'instruments impressionnants se mit à gratter le métal et à procéder à des essais mystérieux.

— C'est un spécialiste des métaux, expliqua Bill Wheeler à son chat (qui d'ailleurs ne regardait plus). Et je te parie cinq kilos de foie de veau contre un miaou qu'il va constater que cet alliage lui est totalement inconnu, et que dans cet alliage se trouve un composant impossible à identifier.

« Tu devrais regarder, tu sais, Beautiful, au lieu de rester sottement vautrée. C'est un grand jour, aujourd'hui. C'est peut-être le commencement de la fin – ou de quelque chose de nouveau. Je voudrais qu'ils se dépêchent d'ouvrir l'objet. »

Des camions de l'armée entraient maintenant dans le cercle élargi. Une demi-douzaine de gros avions tournoyaient au-dessus de Central Park, faisant un bruit d'enfer. Bill leva les yeux, l'air étonné :

— Des bombardiers, dit-il, avec sûrement leur plein de bombes. Je ne vois pas ce qu'ils ont en vue, sinon bombarder le parc et les badauds, si de l'objet sortent de petits hommes verts

armés de lance-rayons pour tuer tout le monde. Dans ce cas, les bombardiers pourraient achever les survivants.

Mais il ne sortit pas un seul homme vert du cylindre. Les hommes qui s'escrimaient sur le cylindre semblaient ne pas trouver par où l'ouvrir. Ils l'avaient fait rouler et examinaient la partie sur laquelle il s'était posé, mais le ventre de l'objet était identique à son dos. S'il s'était posé sur le dos, on n'avait aucun moyen de le savoir.

C'est à ce moment que Bill Wheeler poussa un juron. On était en train de décharger les camions de l'armée, et ce qu'on en déchargeait c'étaient les éléments d'une grande tente ; les soldats enfonçaient des piquets et déroulaient les toiles.

— Ça ne m'étonne pas d'eux, dit Bill d'une voix amère. S'ils avaient tout emporté, ç'aurait déjà été embêtant, mais laisser le truc ici et nous empêcher de voir, c'est le bouquet.

La tente fut rapidement montée. Bill Wheeler regarda le haut de la tente, mais rien n'arriva au haut de la tente, et il ne pouvait rien voir de ce qui se passait à l'intérieur. Des camions arrivaient et repartaient, des officiers de haut rang et des civils arrivaient et repartaient.

Peu après, la sonnerie du téléphone résonna. Bill fit une dernière caresse à son chat et alla répondre.

— Bill Wheeler ? demanda l'écouteur. Ici le général Kelly. On m'a donné votre nom quand j'ai demandé un bon biologiste. Vous êtes un maître dans votre spécialité. C'est exact ?

— Oui, je suis biologiste. Ma modestie m'interdit de dire que je suis un maître dans ma spécialité. De quoi s'agit-il ?

— Un astronef vient de se poser dans Central Park.

— Ah, oui ?

— Je vous téléphone du théâtre des opérations. Nous avons fait installer des téléphones de campagne, et nous battons le rappel des spécialistes. Nous aimerions faire examiner par vous, et par quelques autres biologistes quelque chose qui a été découvert à l'intérieur de... de l'astronef. Grimm, de Harvard, était à New York et nous l'attendons d'un instant à l'autre. Winslow, de l'Université de New York est déjà là. C'est à la hauteur de la 83^e rue. Combien de temps vous faudrait-il pour arriver ici ?

— Dix secondes, si j'avais un parachute. Je vous observais de ma fenêtre. Si vous disposez de deux costauds revêtus d'uniformes qui imposent le respect, pour me faire traverser la foule, j'arriverai bien plus vite que si je tente une percée à titre individuel.

— Parfait. Donnez-moi l'adresse exacte et le numéro de votre appartement, et je vous envoie ce qu'il faut.

Bill donna les renseignements.

— Au fait, dit-il, qu'avez-vous donc trouvé à l'intérieur du cylindre ?

Le général dit « euh », puis marqua un temps, puis conclut :

— Attendez d'être ici, vous verrez.

— C'est parce que j'ai mon matériel ici. Mes instruments de dissection, des produits chimiques, des réactifs. Il faut que je sache ce que je dois emporter. C'est un petit homme vert ?

— Non. C'est... on dirait que c'est une souris. Une souris morte.

— Merci.

Bill raccrocha et retourna à la fenêtre. Il jeta un coup d'œil soupçonneux au siamois :

— Dis-moi, Beautiful, est-ce que tu ne serais pas en train de me monter un canular ?

Il vit deux agents en uniforme sortir de la tente et se diriger vers la porte de son immeuble, se frayant à grand-peine un passage dans la foule.

— C'est plus fort que de jouer au bouchon, conclut-il. Ce n'est pas un canular.

Il prit une valise et passa dans son laboratoire ; il commença à entasser des instruments et des flacons. Sa valise était prête quand on frappa à sa porte.

— Je te confie la maison, Beautiful. J'essaierai de te rapporter la souris, c'est promis.

Puis il sortit et, sous l'active protection des deux gardiens de la paix, traversa la foule et pénétra dans le cercle des privilégiés, puis dans la tente elle-même.

Il y avait foule autour du cylindre. Bill regarda par-dessus les épaules et vit que le cylindre avait été proprement fendu en deux. L'intérieur était creux, rembourré de quelque chose qui

ressemblait à de la peau fine, mais en plus doux. Un homme, agenouillé à une extrémité d'un demi-cylindre, était en train de parler :

— ... aucune trace d'un mécanisme moteur, d'aucun mécanisme, en fait. Il n'y a pas un fil métallique, pas un grain ni une goutte de combustible. Un simple récipient creux, rembourré à l'intérieur. Il est *impossible* que cet objet se soit déplacé par ses propres moyens, mais il est là, et il vient d'ailleurs. Gravesend dit que les matériaux sont, sans contestation possible, d'origine extra-terrestre. Je suis incapable de proposer la moindre explication.

— J'ai une idée à proposer, major, dit la voix de l'homme sur l'épaule duquel Bill se penchait.

Bill reconnut d'abord la voix, puis l'homme, et se recula pour ne plus faire porter son poids sur le Président des États-Unis.

— Je ne suis pas un savant, disait le Président, et ce que je dis est une simple possibilité. Je pense à la giclée de flammes finale. Dans cet éclat ont peut-être été détruits à la fois le mécanisme propulseur et le combustible. Quels que soient les expéditeurs de cet engin, ils ne veulent peut-être pas que nous sachions par quel procédé l'engin est propulsé. Si mon idée tient, le mécanisme aurait été conçu de façon à se détruire sans trace à l'atterrissage. Colonel Roberts, vous avez examiné le sol calciné derrière l'engin. Vous n'avez rien qui puisse confirmer l'idée que j'avance ?

— Si, monsieur le Président. Il y a des traces de métal, de silicium et d'un peu de carbone, comme si l'ensemble avait été vaporisé par une chaleur prodigieuse, puis condensé et réparti uniformément. Il n'en reste pas un fragment récupérable, mais aux instruments on peut détecter la présence des éléments vaporisés. Par ailleurs...

À ce moment, Bill se rendit compte que quelqu'un lui parlait :

— ... vous êtes bien Bill Wheeler ?

Bill se retourna :

— Professeur Winslow ! J'ai souvent vu votre photo, et j'ai lu tous vos articles dans le *Journal*... Je suis très honoré de faire votre connaissance et...

— Coupez le boniment et jetez un coup d'œil là-dessus.

Il empoigna Bill Wheeler par le bras et le poussa vers une table, dans un coin de la grande tente.

— On dirait bien une souris morte, dit-il, mais ce n'en est pas une. Pas tout à fait. Je n'ai pas commencé à disséquer, j'attendais votre arrivée, et celle de Grimm. Mais j'ai pris des températures et étudié des poils au microscope, et fait un examen macroscopique des muscles. C'est... enfin, voyez vous-même.

Bill Wheeler regarda. C'était bien une souris, apparemment, une toute petite souris. Mais si on regardait de plus près, les différences sautaient aux yeux, surtout pour un biologiste.

Puis Grimm arriva à son tour et les trois hommes commencèrent à autopsier, respectueusement. Des différences de plus en plus importantes apparaissaient. Les os ne semblaient pas être en os, d'abord, et de toute façon ils étaient d'un jaune vif au lieu d'être blancs. Le système digestif n'avait rien de très remarquable, et il y avait un système de circulation sanguine, avec un liquide blanc laiteux dans les veines, mais il n'y avait pas de cœur. Il y avait, au lieu d'un cœur, des nodosités régulièrement espacées le long des principales artères.

— Des stations de pompage, sans pompe centrale, dit Grimm. Un ensemble de petits cœurs au lieu d'un gros cœur unique. C'est une conception remarquable, des êtres ainsi faits ne peuvent pas souffrir de troubles cardiaques. Je voudrais faire un étalement de ce liquide blanc, sur une lame.

Quelqu'un se penchait sur l'épaule de Bill, pesant de tout son poids sur lui. Bill tourna la tête pour dire à l'homme d'aller se faire cuire un œuf, quand il constata que c'était le Président des États-Unis.

— C'est une créature non terrestre ? demanda le Président.

— Tu parles ! dit Bill... Absolument, Monsieur le Président, excusez-moi.

— Ah oui... Et à votre avis, l'animal était mort depuis longtemps, ou est-il mort à peu près au moment d'atterrir ?

Ce fut Winslow qui donna la réponse :

— Nous restons dans le domaine de l'hypothèse, Monsieur le Président, étant donné que nous ignorons la composition

chimique de cette créature, et sa température normale. Mais en arrivant ici, il y a vingt minutes, j'ai pris la température rectale du cadavre, qui était de 35,1°, et il y a une minute nous avons constaté que sa température rectale était descendue à 32,6°. Étant donné une telle vitesse de déperdition calorifique, la mort devait être assez récente.

— À votre avis, s'agissait-il d'un être doué d'intelligence ?

— Je ne saurais être affirmatif, Monsieur le Président, étant donné les considérables différences avec les créatures terrestres. Mais à mon avis, non. Guère plus que son pendant terrestre, une souris. Le volume et les circonvolutions du cerveau sont très semblables.

— Vous ne pensez donc pas possible que ses semblables aient pu concevoir et construire cet astronef ?

— Je parierais à un million contre un que non.

L'astronef avait atterri au milieu de l'après-midi ; il était près de minuit quand Bill Wheeler reprit le chemin du retour. Il ne rentrait pas de la pelouse de Central Park, mais du laboratoire de l'Université de New York, où la discussion et les examens microscopiques s'étaient poursuivis.

Bill n'avait plus les idées bien nettes, en rentrant chez lui, mais il se souvenait quand même, avec remords, que son chat n'avait pas eu son dîner. Il marchait donc aussi vite qu'il pouvait.

Son chat lui jeta un coup d'œil chargé de reproches, et dit :

— Miaou, miaou, miaou, miaou...

Le chat parlait si vite que Bill ne parvenait pas à placer un mot, entre deux « miaou ». Il ne put commencer à se justifier que quand le chat fut en train de manger du foie sorti du frigidaire.

— Il faut m'excuser, Beautiful, dit-il alors. Et je suis navré de ne pas avoir pu te rapporter la souris, mais on ne m'aurait pas laissé faire, même si j'avais insisté, et de toute façon tu aurais risqué une indigestion.

Bill était dans un tel état de surexcitation qu'il ne parvint pas à fermer l'œil de la nuit. Dès qu'il fut suffisamment tôt, il se hâta de sortir pour acheter les journaux du matin : il lui tardait de

savoir s'il y avait eu de nouvelles découvertes ou une suite quelconque aux événements.

Il n'y avait rien eu. Il y en avait moins dans les journaux que ce qu'il savait déjà. Mais c'était une belle information, et les journaux en tiraient le maximum.

Bill passa la presque totalité des trois journées suivantes au laboratoire de l'Université de New York, participant aux études et recherches qui se poursuivirent jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien à essayer – et pratiquement plus rien sur quoi procéder à des essais et expériences. Les services gouvernementaux prirent alors possession des débris et Bill se trouva à nouveau simple spectateur.

Les trois journées suivantes, il ne sortit pratiquement plus de chez lui, écoutant tous les bulletins d'informations de la radio, et se faisant apporter tous ceux des journaux de New York qui sont écrits en anglais. Mais on parlait de moins en moins de l'affaire : personne ne découvrait plus rien d'inédit, et si des hypothèses nouvelles étaient échafaudées, elles n'étaient pas livrées aux méditations de l'opinion publique.

C'est six jours après l'événement qu'eut lieu un événement plus gros encore : le Président des États-Unis fut assassiné. Tout le monde en oublia l'astronef.

Deux jours plus tard le Premier Ministre de Grande-Bretagne était assassiné par un Espagnol, et le lendemain de ce jour-là, un petit gratte-papier du Politburo à Moscou devint fou et abattit un dirigeant soviétique très important.

Un grand nombre de fenêtres de la ville de New York furent pulvérisées le jour d'après, quand une surface appréciable de l'État de Pennsylvanie monta en l'air très vite et redescendit lentement. À plusieurs centaines de kilomètres à la ronde tout le monde comprit sans autres explications qu'il y avait – qu'il y avait eu, plutôt – un dépôt de bombes A dans cette partie de l'État de Pennsylvanie. C'était une région peu peuplée, heureusement, et le chiffre des victimes ne dépassa pas quelques milliers.

Dans l'après-midi du même jour le président du Stock Exchange se coupa la gorge et la dégringolade des cours à la Bourse de New York commença aussitôt. Personne ne s'occupa

de l'émeute à Lake Success, le lendemain, car en même temps une flotte de sous-marins non identifiés coulait pratiquement tous les bâtiments de la marine de commerce dans le port de La Nouvelle-Orléans.

C'est le soir de ce jour-là que Bill Wheeler se mit à arpenter nerveusement le salon de son appartement. De temps à autre il interrompait sa déambulation pour s'arrêter à côté de la fenêtre, caresser le siamois qu'il appelait Beautiful et jeter un coup d'œil sur Central Park, éclairé *a giorno* et interdit aux passants par un cordon de troupes depuis qu'on avait commencé à y couler les fortifications bétonnées pour la Défense Anti-Aérienne.

Il avait le visage blême et décomposé.

— Beautiful, dit-il, nous avons vu commencer la chose, de cette fenêtre même. Je suis peut-être fou, mais je continue à penser que c'est l'astronef qui est au départ de tout ce qui se passe. Dieu seul sait comment. Peut-être aurais-je dû te la faire manger, cette souris. Tout n'a pu se mettre à marcher de travers, de façon si soudaine, sans une impulsion donnée par quelque chose ou par quelqu'un.

Il secoua la tête, pensivement.

— Mettons les choses au net, Beautiful. Admettons que dans cet astronef il y avait quelque chose d'autre qu'une souris morte. Quel « autre chose » ? Qu'est-ce que cet « autre chose » a pu faire ? Et que continue-t-il de faire ?

« Admettons que cette souris était un animal de laboratoire, placé dans l'astronef, et qui a survécu au trajet, pour mourir en arrivant sur Terre. Pourquoi cela ? J'ai une idée un peu folle, Beautiful.

Bill Wheeler s'assit dans un fauteuil, allongeant les jambes et fixant le plafond :

— Imagine, dit-il, qu'une intelligence supérieure, celle qui a conçu et construit l'astronef, soit venue à son bord. Imagine que ce n'était pas la souris – puisqu'il faut l'appeler « une souris ». Dans ces conditions, puisque la souris était le seul occupant *matériel* de l'astronef, l'être, l'envahisseur, n'était pas fait de matière. C'était une entité qui peut vivre en dehors du corps, quel qu'il soit, qui était le sien là d'où elle venait. Admettons que cette entité puisse vivre dans n'importe quel corps ; en laissant

son corps propre bien à l'abri chez elle, l'entité serait arrivée sur Terre dans un corps sans valeur, qu'elle aurait abandonné en arrivant. Ce serait l'explication de la présence de la souris, et cela rendrait compte du fait que la souris est morte à l'atterrissage.

« Dans ces conditions, cet *être*, à l'instant même de la mort de la souris, aurait bondi dans le corps de quelque terrien – dans celui sans doute d'une des premières personnes à courir vers l'astronef à son atterrissage. Cet être vit alors dans le corps de quelqu'un, dans un hôtel luxueux de Broadway ou dans un garni minable de Bowery, ou n'importe où, en se faisant passer pour un simple humain. Mon raisonnement se tient, tu ne trouves pas, Beautiful ?

Il se releva et se remit à arpenter son salon.

— Ayant la possibilité d'agir sur le cerveau d'autrui, l'*Être* se met en œuvre de préparer la Terre pour une arrivée de Martiens, ou de Vénusiens, ou de peu importe qui. L'*Être* constate – après quelques jours à étudier la situation – que le monde est tout prêt à se détruire lui-même et n'a besoin que d'une pichenette d'encouragement. Alors, il donne la pichenette.

« Il est facile à l'*Être* de se glisser dans le corps d'un cinglé et de l'amener à assassiner le Président des États-Unis. Il peut amener un Russe à tuer le chef de son gouvernement. Il peut amener un Espagnol à tuer le Premier Ministre britannique. Il peut déclencher une bagarre sanglante aux Nations Unies et amener un militaire, chargé de la garde d'un dépôt de bombes atomiques, à les faire exploser. Il pourrait... oui, il pourrait lancer le monde entier dans une guerre détruisant tout. Il l'a déjà pratiquement fait.

Bill Wheeler revint à la fenêtre, caressa encore le poil soyeux du siamois et jeta un coup d'œil furieux aux emplacements des canons anti-aériens sous ses fenêtres.

— Il a fait tout ça, et même si j'ai deviné juste, je ne peux rien faire pour le retenir, parce que je serais incapable de le démasquer. Et personne ne me croirait, maintenant. Il fera de la Terre un endroit prêt à accueillir les Martiens. Quand nous aurons fini de faire la guerre entre nous, un tas de petits astronefs identiques à celui-ci – ou beaucoup plus grands – se

poseront ici et s'empareront de ce qui reste, dix fois plus facilement qu'ils ne pourraient s'en emparer actuellement.

Bill alluma une cigarette, de ses mains qui tremblaient un peu. Puis il se rassit dans son fauteuil :

— Beautiful, dit-il, il faut au moins que j'essaie. Mon idée a l'air folle, mais il faut que j'en fasse part aux services officiels, qu'ils me croient ou non. Le major dont j'ai fait la connaissance était un homme à l'esprit ouvert. Le général Keely est un homme intelligent. Je...

Il se tut, souleva l'écouteur, puis le reposa.

— Je leur téléphonerai à tous les deux, mais il faut que je mette mes idées au net avant. Il faudrait que je puisse au moins suggérer une façon rationnelle de se mettre à la recherche de... de cet *Être*...

« Mon Dieu, mon Dieu... c'est impossible, Beautiful. Ce n'est pas forcément dans un être humain qu'il s'est installé. Il peut s'être installé dans un animal, dans n'importe quoi. C'est peut-être toi. Il a sans doute choisi le cerveau le plus proche, parmi ceux qui étaient semblables au sien. S'il était félin en esprit, tu étais le chat le plus proche.

Bill se tut et regarda Beautiful :

— Je suis en train de perdre les pédales, Beautiful. Je viens de me rappeler comme tu as sauté en l'air en te tortillant, juste après que l'astronef ait fait sauter son mécanisme. Et puis, Beautiful, tu t'es mis à dormir deux fois plus que d'habitude, ces temps-ci... Ton esprit était-il ailleurs ?

« Mais, dis-donc... c'est pour ça que je n'étais pas arrivé à te réveiller hier, pour te donner à manger, Beautiful ! Or un chat se réveille toujours pour un rien. Un *chat*, oui...

Un vertige prit Bill Wheeler qui se leva, en flageolant :

— Est-ce que je deviens fou, mon chat ?

Le siamois leva un regard langoureux sur Bill Wheeler et articula très distinctement :

— *Oublie !*

Le vertige força Bill Wheeler à retomber dans son fauteuil. Il secoua la tête, comme pour remettre ses idées en place :

— Qu'est-ce que je disais déjà, Beautiful ? Je commence à perdre le fil, à force de ne plus dormir.

Il parvint enfin à se lever. Il s'approcha de la fenêtre, regarda dehors d'un air sombre, caressant le chat jusqu'à ce que celui-ci ronronne.

— Tu as faim, Beautiful ? Tu veux du foie de veau ?

Le chat sauta de la fenêtre et vint se frotter contre les jambes de Bill, affectueusement. Et il dit :

— Miaou !

CELA VA DE SOI

Henry Blodgett regarda son bracelet-montre et constata qu'il était deux heures du matin. De désespoir il referma le livre de géométrie qu'il étudiait, et laissa sa tête retomber entre ses bras repliés sur la table. Il savait désormais qu'il ne pourrait jamais passer cet examen, qui commençait à 9 heures : plus il étudiait la géométrie et moins il la comprenait. Les mathématiques en général lui avaient toujours paru difficiles à suivre, mais la géométrie lui était un domaine totalement fermé.

Or se faire étendre à cet examen, c'était se faire mettre à la porte de son Collège : il avait échoué à trois examens en deux ans et un échec supplémentaire, le règlement du Collège était formel, c'était le renvoi sans appel.

Or il avait besoin du diplôme décerné par ce Collège, car sans ce diplôme la carrière qu'il avait choisie lui était inéluctablement fermée. Seul un miracle pouvait désormais le sauver.

Et soudain, une idée lui vint, qui lui fit relever la tête. Pourquoi ne pas essayer la magie ? Il avait toujours eu un faible pour l'occultisme. Il possédait plusieurs livres expliquant comment, en suivant des instructions assez simples, l'on pouvait convoquer un démon et le contraindre à se plier à vos volontés. Jusque-là il avait estimé que l'opération présentait trop de risques, et préféré s'abstenir. Mais maintenant, mis au pied du mur, il se dit que prendre un petit risque calculé se justifiait : seule la magie noire pouvait, d'un seul coup, le faire briller dans une discipline où jusque-là il pataugeait piteusement.

Sur une étagère, il choisit le meilleur de ses livres de magie noire ; il trouva la page voulue et rafraîchit ses souvenirs sur le processus élémentaire recommandé.

Ragaillardi par l'enthousiasme, il débarrassa le plancher en repoussant les meubles vers les murs. Il traça le pentagramme requis, à la craie, sur le tapis. Il se plaça au centre. Il prononça alors les formules incantatoires.

Le démon qui apparut était infiniment plus affreux à voir que tout ce qu'il avait imaginé. Mais Henry se domina courageusement et se mit à expliquer dans quelle impasse il se trouvait :

— J'ai toujours été faible en géométrie... commença-t-il.

— Merci du renseignement, dit le démon d'un ton joyeux.

Et, avec un grand sourire dont jaillissaient des flammes affreuses, le démon traversa les traits de craie de l'hexagone de valeur magique protectrice nulle qu'Henry avait par erreur tracé aux lieu et place du pentagramme protecteur.

VAUDOU

Madame Decker venait de rentrer d'un voyage à Haïti – voyage qu'elle avait fait seule – et dont le but était de donner au couple Decker le temps de réfléchir avant d'entamer la procédure d'un divorce.

Le temps de réflexion n'avait rien arrangé. En se retrouvant après cette séparation, Monsieur et Madame Decker avaient constaté qu'ils se haïssaient plus encore qu'ils ne le pensaient avant.

— La moitié ! proclama d'une voix ferme Mme Decker. Je n'accepterai sous aucun prétexte un sou de moins que la moitié de l'argent liquide plus la moitié des biens immobiliers.

— C'est ridicule ! dit M. Decker.

— Tu trouves ? Tu sais que je pourrais avoir la totalité et non la moitié. Et très facilement : j'ai étudié les rites du Vaudou, pendant mon séjour à Haïti.

— Balivernes ! dit M. Decker.

— C'est très sérieux. Et tu devrais remercier le ciel d'avoir épousé une femme de cœur, car je pourrais te tuer sans difficulté, si je le voulais. J'aurais alors tout l'argent, et tous les biens immobiliers – et sans avoir rien à craindre. Une mort provoquée par le Vaudou est impossible à reconnaître d'une mort par lâchage du cœur.

— Des mots ! dit M. Decker.

— Tu crois ça ! Je possède de la cire, et une épingle à chapeau. Veux-tu me donner une petite mèche de tes cheveux, ou une rognure d'ongle ? Je n'ai pas besoin de plus. Tu verras.

— Superstitions ! dit M. Decker.

— Dans ce cas, pourquoi as-tu si peur de me laisser essayer ? Moi, je sais que ça marche. Je te fais donc une proposition honnête : si ça ne te tue pas, j'accepterai le divorce sans te

demander un sou. Et si ça marche, j'hérite du tout, automatiquement.

— D'accord, dit M. Decker. Va chercher ta cire et ton épingle à chapeau.

Il jeta un coup d'œil à ses ongles :

— Mes ongles sont un peu courts, je vais plutôt te donner quelques cheveux.

Quand il revint, portant quelques petits bouts de cheveux dans un couvercle de flacon de pharmacie, Mme Decker était en train de pétrir la cire. Elle prit les cheveux, qu'elle malaxa avec la cire, puis elle en modela une figurine représentant vaguement un corps humain.

— Tu le regretteras ! dit-elle en enfonçant l'épingle à chapeau dans la poitrine de la figurine de cire.

M. Decker fut très surpris, mais plus heureux que navré. Il n'avait pas cru au Vaudou, mais c'était un homme de précautions, qui ne prenait jamais de risques inutiles.

Et il avait toujours été exaspéré par l'habitude qu'avait sa femme de ne jamais nettoyer sa brosse à cheveux.

« ARÈNE »

Carson ouvrit les yeux. Devant lui il y avait un crépuscule bleuté et clignotant.

Il faisait chaud, et Carson était couché sur du sable ; une pierre pointue sortant du sable lui endolorissait le dos. Il se mit sur le côté, pour ne plus sentir cette pierre ; puis il se força à s'asseoir.

— Je suis devenu fou, se dit-il. Ou alors je suis mort.

Le sable était bleu, d'un bleu vif. Or il n'existe pas de sable bleu vif sur Terre – ni sur aucune des planètes.

Du sable bleu.

Du sable bleu, sous une voûte bleue qui n'était pas le ciel, mais qui n'était pas non plus le plafond d'une pièce ; c'était une région close – sans savoir comment il le savait, il ne pouvait en douter, l'univers autour de lui était clos et fini, bien que les limites en fussent invisibles.

Il prit un peu de sable dans sa main, et le laissa couler entre ses doigts. Le sable coula sur sa jambe nue. *Nue ?*

Nu. Il était nu comme un ver, et déjà son corps était baigné de sueur, sous la chaleur intolérable, et son corps était tacheté de bleu partout où le sable était collé par la sueur.

Mais partout où il n'y avait pas de sable collé, la peau était blanche.

Il en conclut que le sable était vraiment bleu. S'il n'avait semblé bleu qu'à cause de la lumière bleue, la peau aurait été bleue aussi. Mais la peau apparaissait blanche, donc le sable était bien bleu. *Du sable bleu.* Ça n'existe pas, le sable bleu. L'endroit où je suis n'existe pas.

La sueur lui coulait maintenant dans les yeux.

Il faisait chaud, plus chaud qu'en enfer. Sauf que l'enfer – l'enfer de l'Antiquité – avait la réputation d'être rouge et non bleu.

Mais si l'endroit où il se trouvait n'était pas l'enfer, qu'était cet endroit ? De toutes les planètes, Mercure était la seule où la température pouvait monter si haut – et il n'était pas sur Mercure. Et Mercure était à six milliards de kilomètres de...

Le souvenir lui revint, du dernier endroit où il avait eu conscience d'être. C'était dans un petit scooter de l'espace, un monoplace, au-delà de l'orbite de Pluton. Et il avait eu pour mission de patrouiller dans une zone d'un million de kilomètres sur un des flancs de l'Armada Terrestre rangée en bataille pour intercepter les Externes.

Cette sonnerie stridente et soudaine, cette sonnerie à déchirer les nerfs, le signal d'alerte se déclenchant au moment où le scooter ennemi – le scooter des Externes – était arrivé à portée de ses détecteurs...

Personne ne savait qui étaient les Externes, ni comment ils étaient faits, ni de quelle galaxie ils venaient. Tout ce que l'on savait c'était qu'ils venaient de la direction des Pléiades.

Cela avait commencé par des raids sur les colonies et les avant-postes des Terriens. Quelques engagements isolés entre patrouilles terriennes et petits groupes d'astronefs appartenant aux Externes. Il y avait eu des batailles perdues et des batailles gagnées, mais jamais un astronef ennemi n'avait pu être saisi. Et jamais non plus il n'y avait eu, dans une colonie ainsi assaillie, un seul survivant pour décrire les Externes qui auraient pu se montrer hors de leurs astronefs – si tant est qu'il arrivât aux Externes d'en sortir.

Le danger n'avait pas paru bien grand, au début, les raids étaient peu nombreux et les destructions minimales. Sur le plan technique, les astronefs ennemis s'étaient montrés légèrement inférieurs en armement aux derniers modèles d'astronefs de chasse terriens, encore qu'un peu plus rapides et plus maniables. Leur supériorité en vitesse était pourtant suffisante pour laisser aux Externes le choix entre combattre ou fuir, si on ne parvenait pas à les encercler.

Mais sur Terre, on avait pourtant fait le nécessaire pour faire face à une éventuelle aggravation de la situation, par un combat décisif. L'armada la plus puissante de tous les temps avait été

constituée. Cela faisait longtemps, maintenant, que l'armada était en alerte. Et puis le moment décisif était venu.

Des éclaireurs patrouillant à trente milliards de kilomètres des avant-postes avaient détecté l'approche d'une flotte puissante des Externes – eux aussi parés pour le combat décisif. Ces éclaireurs n'étaient jamais revenus, mais on avait capté leurs messages radiotroniques. Et maintenant l'armada terrestre, dix mille astronefs et un demi-million de combattants de l'Espace, était là, au-delà de l'orbite de Pluton, prête à livrer bataille et à se battre jusqu'à la mort.

La bataille s'annonçait comme devant être à armes égales, à en juger par les rapports des éclaireurs qui s'étaient sacrifiés pour renseigner l'État-Major terrien sur le nombre et la force des astronefs de la flotte ennemie.

À chances égales, c'était la domination de tout le système solaire qui était en jeu. Et le résultat de la bataille serait sans appel, car la Terre et ses colonies seraient à la merci des Externes, si ceux-ci enfonçaient la ligne de défense.

Oh oui, Bob Carson se souvenait très bien, maintenant.

Cela n'expliquait en rien le sable bleu ni la lumière bleue clignotante. Mais il revoyait tout le reste, la sonnerie du signal d'alerte, qui l'avait fait bondir vers le tableau de bord. Il se revoyait attachant sa ceinture. Il revoyait la tache qui grandissait rapidement sur l'écran.

La bouche soudain sèche. La certitude que la minute de vérité était là. Elle était là pour lui, tout au moins, le gros des deux flottes était encore hors de portée pour le combat.

C'était son baptême du feu. Une question de trois secondes, au bout desquelles il serait vainqueur ou réduit en cendres.

Trois secondes, c'était la durée d'un combat dans l'Espace. Le temps de compter jusqu'à trois, lentement, et l'on était vainqueur ou mort. Il suffisait d'un coup au but pour liquider le petit astronef léger qu'était un scooter monoplace.

Frénétiquement – cependant que ses lèvres sèches articulaient inconsciemment « un » – il guidait son appareil pour maintenir l'image au croisement des fils du réticule de son écran. Il le guidait avec ses deux mains, son pied droit posé sur la pédale commandant le lancement du projectile. Son unique

projectile qui devait faire mouche, ou sinon... De toute façon, il n'aurait pas eu le temps de tirer un deuxième coup.

« Deux ». Il avait articulé ce « deux » tout aussi inconsciemment. L'image sur l'écran n'était plus au point. À quelques milliers de kilomètres seulement de distance, l'ennemi apparaissait sur l'écran agrandisseur comme s'il avait été à quelques centaines de mètres. C'était un petit scooter rapide, effilé, de la taille de celui de Carson.

Et c'était bien un scooter ennemi.

« Tr... » le pied de Carson toucha la pédale de tir.

L'Externe venait de virer de bord et était sorti du réticule. Carson accéléra, pour le rattraper.

Pendant un dixième de seconde, l'ennemi sortit complètement de l'écran ; puis il y revint, plongeant droit vers le sol.

Le sol ?

C'était une illusion d'optique, bien sûr. Ce ne pouvait être qu'une illusion d'optique, le sol de cette planète qui occupait maintenant tout l'écran. Quoi que ce fût, ça ne pouvait pas être là. C'était une impossibilité. Il n'y avait pas de planète avant Neptune, à quatre milliards et demi de kilomètres devant lui, puisque Pluton était de l'autre côté du Soleil – qui n'était plus qu'un point lumineux.

Et ses détecteurs ? Les détecteurs n'avaient à aucun moment indiqué la présence d'aucun corps de la dimension d'une planète, ni même de la taille d'un astéroïde. Et rien, aucun astéroïde n'y apparaissait encore.

Cela ne pouvait donc pas être là, ce vers quoi il fonçait, et qui n'était qu'à quelques centaines de kilomètres en dessous.

Dans sa peur panique d'un écrasement au sol, il en oublia l'astronef des Externes. Il déclencha les fusées frontales, celles qui servaient de frein, et la brutale décélération le précipita en avant, maintenu par ses ceintures de sécurité ; il parvint malgré la douleur à amorcer un virage en catastrophe, sur la droite. Il savait qu'il imposait ainsi à son astronef un effort maximum et que lui-même allait s'évanouir, sous l'effet d'un virage aussi brusque.

Il s'évanouit, effectivement.

Et là s'arrêtaient ses souvenirs. Il était là, maintenant, assis sur le sable bleu et chaud, nu comme un ver mais sans une blessure. Il ne voyait nulle part la moindre trace de son astronef. *L'Espace* même avait disparu... Le dôme au-dessus de lui n'était pas le « ciel ». Impossible de savoir ce que c'était.

Carson se leva.

La pesanteur semblait un peu supérieure à celle de la Terre, mais de très peu supérieure.

Le sable s'étendait au loin, plat, avec quelques maigres buissons de-ci de-là. Les buissons étaient bleus, eux aussi, mais de plusieurs tons de bleu, les uns plus clairs que le bleu du sable, les autres plus sombres.

De sous le plus proche buisson sortit une sorte de petit lézard, qui n'était pas un lézard puisqu'il avait plus de quatre pattes. L'animal était bleu, lui aussi. Bleu vif. L'animal aperçut Carson et se précipita à l'abri du buisson.

Carson leva à nouveau les yeux, essayant de déterminer ce que c'était, au-dessus de lui. Ce n'était pas un toit, mais c'était en voûte. Cela clignotait et garder les yeux dessus était pénible. Une chose était certaine, cela s'incurvait et rejoignait le sol, fait de sable bleu, tout autour de Carson.

Carson n'était pas loin du centre de la voûte. Il avait l'impression de se trouver à une centaine de mètres du mur le plus proche – en admettant que ce fût un mur. Le tout évoquait un hémisphère bleu fait de *quelque chose*, de deux cent cinquante mètres de circonférence, posé sur le plan de sable bleu.

Tout était bleu, sauf un objet. Au loin, le long d'un mur voûté lointain, il y avait un objet rouge. À peu près sphérique, l'objet paraissait avoir un mètre de diamètre. L'objet était trop loin pour que les détails en apparaissent, dans la lumière bleue clignotante. Sans savoir pourquoi, Carson frissonna.

Il essuya la sueur de son front, ou du moins tenta de l'essuyer, avec le dos de sa main.

Était-ce un rêve, un cauchemar ? Cette chaleur, ce sable, cette sensation imprécisable d'horreur qu'il éprouvait dès qu'il regardait cet objet rouge...

Un rêve ? Non, personne ne s'endormait pour rêver, au beau milieu d'une bataille dans l'espace.

La mort ? Non, pas question. Si l'immortalité existait, elle ne se réduirait pas à quelque chose d'aussi incohérent, à de la chaleur bleue sur du sable bleu, avec une horreur rouge.

C'est alors qu'il entendit la voix...

Il l'entendait à l'intérieur de sa tête, pas avec ses oreilles. Cette voix venait de nulle part et de partout.

— *Errant à travers espaces et dimensions, disait la voix qui résonnait dans sa tête, et dans cet espace et en ce moment, je trouve deux peuples sur le point de se lancer dans une guerre qui en exterminerait un en laissant l'autre tellement affaibli qu'il rétrograderait et ne pourrait jamais accomplir son destin, qu'il serait condamné à retourner à la poussière sans esprit dont il est issu. Et je le dis, cela ne doit pas être.*

— Qui... qui êtes-vous..., qu'êtes-vous ?

Carson ne posa pas sa question à haute voix, il la laissa se former dans son cerveau.

— *Tu ne pourrais pas comprendre. Je suis... (et il y eut un silence, comme si la voix avait cherché – dans le cerveau de Carson – un mot qui n'y existait pas, un mot que Carson ne connaissait pas)... je suis la fin de l'évolution d'une race si vieille que sa durée ne saurait s'exprimer en mots ayant un sens pour ton esprit. Une race fondue en une seule entité, devenue éternelle...*

« *Ton espèce, primitive, peut espérer un jour devenir une entité analogue, dit la voix cherchant toujours ses mots, mais dans très longtemps. L'espèce de ceux que tu appelles les Externes a la même possibilité. J'interviens donc dans la bataille imminente, dans la bataille entre deux flottes tellement égales en force que la destruction des deux espèces en résulterait. L'une des espèces doit survivre. Une des espèces doit poursuivre ses progrès et évoluer.*

— L'une des deux ? songea Carson... La mienne, ou...

— *Ma puissance me permettrait d'arrêter cette guerre, de renvoyer les Externes dans leur galaxie. Mais ils reviendraient, ou ton espèce irait tôt ou tard attaquer les Externes chez eux.*

Ce n'est qu'en restant dans cet espace et dans ce temps que je pourrais intervenir de façon permanente, pour empêcher les deux espèces de se détruire l'une l'autre. Or je ne peux pas rester là tout le temps.

« Je vais donc intervenir maintenant. Je détruirai l'une des deux flottes, totalement et sans que l'autre subisse la moindre perte. L'une des deux civilisations survivra.

Un cauchemar. Ce ne pouvait être qu'un cauchemar, se disait Carson. Mais il savait qu'il n'en était rien.

C'était trop impossible, trop délirant pour ne pas être réel.

Il n'osait pas poser la question qui l'obsédait, mais ses pensées la formulèrent malgré lui.

— La plus forte des deux survivra, dit la voix. Cela, je ne peux pas – et ne voudrais pas – le changer. Je n'interviendrai que pour faire de sa victoire une victoire totale et non une victoire à la Pyrrhus pour une espèce épuisée par sa victoire.

« Aux confins de la bataille non encore engagée, j'ai choisi deux individus, toi et un Externe. Je vois dans ton esprit que dans l'Histoire des débuts de ton espèce, les combats singuliers entre deux champions représentant chacun son camp n'étaient pas inconnus.

« Toi et ton adversaire allez vous affronter ainsi, l'un contre l'autre, nus et sans armes, dans un milieu aussi étranger pour l'un que pour l'autre, aussi déroutant pour tous les deux. Il n'y a pas de limite de temps, puisque le temps n'existe pas. Le survivant sera le champion de son espèce. Et c'est son espèce qui survivra.

— Mais... Carson voulut protester, et ne parvint pas à formuler sa pensée. La réponse vint quand même :

— Le combat est loyal ; les conditions sont telles que la force physique ne suffira pas à assurer la décision. Il y a une barrière. Tu comprendras. La force de l'intelligence et le courage joueront plus que la force. Le courage surtout, qui est la volonté de survivre.

— Mais pendant notre combat, les deux flottes...

— Non, tu es dans un autre espace, dans un autre temps. Tant que tu es ici, le temps s'immobilise dans l'univers que tu connais. Je sais que tu te demandes si l'endroit où tu es est réel. Il l'est, et il ne l'est pas. Tout comme, pour tes facultés limitées de compréhension, je suis et ne suis pas réel. Mon existence est mentale et non physique. Quand tu m'as vu, je te suis apparu comme une planète ; j'aurais aussi bien pu apparaître comme un grain de poussière ou comme un soleil.

« Mais pour toi, le lieu où tu es est maintenant réel ; les souffrances que tu y éprouveras seront réelles. Et si tu meurs ici, ta mort sera réelle. Si tu meurs, en échouant tu condamneras toute ton espèce. Tu n'as pas à en savoir davantage.

Et la voix disparut.

Il était à nouveau seul, mais il n'était pas seul. En levant les yeux, Carson put voir la chose rouge, l'horrible sphère rouge dont il savait que c'était un Externe, rouler vers lui.

Cela roulait.

Cela semblait n'avoir ni jambes ni bras, ni visage. Cela roulait sur le sable bleu avec la rapidité d'une goutte de mercure. Et précédant cette boule venait, d'une façon que Carson ne pouvait comprendre, une vague paralysante de haine horrible, puante, qui donnait envie de vomir.

Éperdu, Carson regarda tout autour de lui. Une pierre, à moitié prise dans le sable à quelques pas de lui, était la seule chose qui pouvait servir d'arme. Elle n'était pas grande, mais elle avait des bords coupants, comme un silex. Cela ressemblait assez à un silex bleu.

Il prit la pierre, s'accroupit pour résister au choc de l'assaut. L'ennemi arrivait vite, plus vite que Carson n'aurait pu fuir.

Il n'était plus question de réfléchir à la façon dont le combat pouvait être livré, et à quoi bon, de toute façon, chercher à établir un plan de bataille contre une créature dont la force, les caractéristiques et la méthode de combattre sont inconnues ? À la vitesse à laquelle il roulait, l'Externe ressemblait de plus en plus à une sphère parfaite.

Plus que dix mètres. Plus que cinq. Et puis la sphère s'arrêta.

Ou, plus exactement, elle *fut arrêtée*. Elle s'aplatit, comme si elle avait heurté un mur invisible. Et elle rebondit en arrière.

Elle recommença alors à rouler en avant, mais plus lentement, plus prudemment. Et elle s'arrêta à nouveau, au même endroit. Puis elle essaya de passer encore, quelques mètres plus loin.

Il y avait donc une barrière, de nature inconnue. Et Carson se souvint soudain de la pensée projetée dans son cerveau par l'Entité qui l'avait conduit là : « ... la force physique ne suffira pas à assurer la décision. Il y a une barrière. »

Un champ de forces, bien entendu. Pas le Champ de Netz, connu des savants terriens, puisque celui-ci était lumineux et émettait des craquements. Ce champ-ci était silencieux et invisible.

C'était un mur qui allait d'un bord à l'autre de la demi-sphère creuse ; Carson n'eut pas à se donner la peine de vérifier, la Sphère s'en chargeait ; elle roulait le long de la barrière, cherchant un passage qui n'existait pas.

Carson fit quelques pas en avant, la main gauche tâtonnant jusqu'à ce qu'elle touche la barrière. Celle-ci était lisse, souple, ressemblant plus à une feuille de caoutchouc qu'à un bloc de verre. Chaude au toucher, mais pas plus que le sable sous ses pieds nus. Et parfaitement transparente et invisible, même de tout près. Il laissa tomber la pierre et mit les deux mains contre la barrière, en appuyant. La barrière céda, mais très peu. Il avait beau mettre tout son poids, elle ne cédait pas davantage. On aurait dit une feuille de caoutchouc soutenue par de l'acier ; une élasticité limitée, puis une résistance absolue.

Se mettant sur la pointe des pieds, il tâta aussi haut que ses doigts pouvaient aller. La barrière était toujours là.

La Sphère revenait, après avoir atteint une extrémité. Une fois de plus son approche donna la nausée à Carson, qui se recula quand la Sphère passa à sa hauteur, de l'autre côté de la barrière. La Sphère ne s'arrêta pas.

Au fait, la barrière s'arrêtait-elle au niveau du sol ? Carson se mit à genoux, pour creuser le sable. Le sable était doux, léger, facile à creuser. À soixante centimètres de profondeur, la barrière était toujours là.

La Sphère revenait aussi. Visiblement elle n'avait pas trouvé, elle non plus, le moyen de franchir la barrière.

Il faut pourtant qu'il y ait un passage, se disait Carson. Il y a un moyen quelconque d'atteindre l'ennemi, ou alors ce duel n'a aucun sens.

Mais trouver ce moyen n'était pas le plus urgent, maintenant. Il y avait des choses à essayer d'abord. La Sphère était revenue maintenant, elle s'était immobilisée à moins de deux mètres, de l'autre côté de la barrière. Elle paraissait étudier l'adversaire, bien qu'il n'y eût aucun organe externe apparent sur sa surface ; rien qui évoquât des yeux ou des oreilles, ou même une bouche. Carson voyait cependant maintenant comme des cannelures – une douzaine en tout. Deux tentacules jaillirent soudain de deux de ces cannelures, et s'enfoncèrent dans le sable, comme pour en éprouver la consistance. Des tentacules de deux à trois centimètres de diamètre, longs de cinquante centimètres environ.

Ces tentacules s'escamotaient dans les cannelures, et y restaient à l'abri quand ils ne servaient pas. Ils restaient escamotés notamment quand la Sphère roulait et ne paraissaient jouer aucun rôle dans les déplacements. La Sphère se déplaçait, pour autant que pouvait en juger Carson, en agissant (mais comment ?) sur son centre de gravité.

Il frissonna en examinant cette créature. Elle lui était totalement étrangère, horrible à force d'être différente de toutes les formes de vie sur Terre ou sur les autres planètes solaires. Sans s'expliquer comment il le savait, par pur instinct, il était sûr que l'Externe lui était aussi étranger par l'esprit que par le corps.

Il fallait pourtant essayer. Si l'Externe n'avait pas de pouvoirs télépathiques, la tentative ne donnerait rien ; mais sans doute avait-il de tels pouvoirs. Carson avait en tout cas senti la projection de quelque chose qui n'était pas matériel, quelques minutes auparavant, quand l'Externe avait foncé sur lui, il avait senti une vague presque tangible de haine.

Si cet être pouvait projeter une telle vague, peut-être pouvait-il lire suffisamment les pensées de Carson.

Avec des gestes délibérés, Carson prit la pierre qui avait été sa seule arme, puis la rejeta sur le sol, levant ses deux mains nues, paumes en avant. Et il parla à haute voix, sachant que les mots ne pouvaient être compris de l'être en face de lui, mais conscient de la meilleure concentration de pensée qu'il obtenait en l'articulant :

— Ne pourrions-nous faire la paix ? dit-il et sa voix résonna étrangement dans le silence total. L'Entité qui nous a réunis ici nous a fait comprendre ce qui arrivera inéluctablement si nos deux espèces se battent : l'une sera exterminée et l'autre ramenée en arrière. Le combat entre nos deux espèces, a dit l'Entité, dépend de ce que nous ferons ici. Pourquoi ne pas nous entendre pour une paix éternelle, votre entité dans sa galaxie, nous dans la nôtre ?

Ayant parlé, Carson fit le vide dans son cerveau, pour mieux percevoir la réponse.

La réponse vint et fit littéralement vaciller Carson. Il dut reculer de plusieurs pas, tellement était atroce la profondeur et l'intensité de la haine et du besoin de tuer qui ressortaient des images rouges qui venaient d'être projetées vers lui. Ces images n'avaient pas été projetées en mots articulés – comme avait été projetée la pensée de l'Entité – mais comme un déferlement de haine.

Pendant un instant qui sembla durer une éternité, Carson dut lutter contre l'impact mental de cette haine, lutter pour en libérer son esprit, et pour chasser les pensées étrangères auxquelles il avait ouvert le passage en mettant ses propres pensées en veilleuse. Il avait envie de vomir.

Lentement, son esprit s'éclaircissait tout comme, lentement, l'esprit d'un homme s'éveillant d'un cauchemar dissipe les filaments de peur dont son rêve était tissé. Carson avait la respiration lourde, il se sentait affaibli, mais il pouvait à nouveau réfléchir.

Il resta un moment à étudier la Sphère. Celle-ci était restée immobile pendant la durée du duel mental dont elle avait été si près de sortir victorieuse. Maintenant elle se laissa rouler vers le plus proche des buissons bleus, à quelques pas de là. Trois

tentacules jaillirent de leurs cannelures et se mirent à explorer le buisson.

— Bien, dit Carson, ce sera donc la guerre. Si j'ai bien compris votre réponse, la paix ne vous séduit pas.

Il parvint même à grimacer un sourire et, comme il était très jeune et incapable par conséquent de se passer d'attitudes théâtrales, il ajouta :

— Nous lutterons à mort !

Mais sa voix, dans ce silence total, résonnait de façon bête, et lui-même s'en rendit compte. Et du même coup il se rendit compte que c'était vraiment une lutte à mort. Et non seulement jusqu'à sa propre mort ou à celle de cet être sphérique rouge qu'il avait baptisé « La Sphère », mais jusqu'à la mort de toute l'espèce du vaincu. La mort de l'espèce humaine, s'il était vaincu.

Il se sentit soudain très humble, et l'idée lui fit peur, d'autant plus que c'était une certitude. Par une connaissance des choses surpassant la Foi même, Carson sut que l'Entité qui avait organisé ce duel avait dit la vérité sur ses intentions et sur ses pouvoirs. L'Entité ne plaisantait pas.

L'avenir de l'humanité dépendait de Carson. C'était une chose affreuse, quand il y pensait, et il se contraignit à chasser l'idée de son esprit. Il fallait qu'il se concentre sur le combat imminent.

Il y avait certainement quelque moyen de passer à travers la barrière, ou de tuer à travers la barrière.

Par des procédés psychiques ? Carson espérait qu'il y en avait d'autres, la Sphère disposant visiblement de pouvoirs télépathiques plus grands que les pouvoirs télépathiques primitifs et mal développés de l'espèce humaine. Mais était-ce bien sûr ?

Carson était parvenu à chasser les pensées de la Sphère de son propre esprit ; la Sphère pouvait-elle chasser de même les pensées de Carson ? Si la Sphère avait de plus grandes possibilités de projection, son mécanisme de réception ne serait-il pas plus vulnérable ?

Il fixa les yeux sur la sphère et essaya de concentrer sa pensée :

— *Meurs ! Tu vas mourir ! Tu es en train de mourir...*

Il essaya toutes les variations, toutes les images qu'il pouvait se faire de l'idée. La sueur perlait sur son front et l'intensité de l'effort l'épuisait. Mais la Sphère continuait à fouiller dans le buisson, aussi peu gênée que si Carson avait récité la table de multiplication.

La preuve était faite, *cela* ne servait à rien.

Carson se sentit un peu affaibli par la chaleur et par cet effort de concentration. Pour récupérer, il s'assit sur le sable bleu et se mit à observer la Sphère. En l'étudiant bien, peut-être pourrait-il se faire une idée de sa force et détecter ses faiblesses, apprendre des choses qui seraient précieuses à connaître si le combat en venait au corps à corps.

La Sphère brisait des branches. Carson regardait bien, s'efforçant de juger de l'effort qu'elle devait faire pour cela. Il essaierait, tout à l'heure, de briser des branches de même grosseur, ce qui lui permettrait de comparer la force de ses bras et de ses mains à la force de ces tentacules.

Les branches étaient difficiles à briser ; la Sphère avait un effort à faire chaque fois. Chaque tentacule se partageait, à son extrémité, en deux doigts, avec un ongle ou une griffe au bout de chacun. Ces griffes ne paraissaient pas particulièrement longues ou dangereuses. Pas plus que des ongles humains que l'on laisserait pousser suffisamment.

Non, dans l'ensemble, la Sphère n'avait pas l'air impossible à affronter sur le plan physique. À moins, bien sûr, que ce buisson fût d'un bois vraiment dur. Carson regarda de son côté et, oui, à portée de main il y avait un buisson absolument semblable.

Carson étendit le bras, cassa une branche. C'était friable, facile à casser. Il était certes possible que la Sphère ait fait exprès, pour donner une illusion de faiblesse, mais Carson n'y croyait pas trop.

Quels étaient les points vulnérables de la Sphère ? Comment faudrait-il tenter de la tuer, si l'occasion se présentait ? Carson se remit à examiner l'adversaire. Le cuir de la Sphère avait l'air solide. Il faudrait disposer d'une arme. Carson reprit la pierre qu'il avait jetée sur le sable. La pierre avait une trentaine de

centimètres de long, elle était de forme allongée, assez coupante à un bout. Si elle se comportait en tout comme un silex, elle pourrait servir de poignard.

La Sphère poursuivait ses recherches dans les buissons. Elle se déplaça en roulant, vers un buisson d'un autre type. Un petit lézard bleu, à pattes nombreuses comme celui que Carson avait vu de son côté de la barrière, bondit hors du buisson.

Un tentacule de la Sphère jaillit, attrapa le lézard, le souleva. Un autre tentacule jaillit et se mit à arracher les pattes du lézard, aussi froidement que quand il cassait les branches du buisson. Le petit lézard se débattait et lançait de petits cris perçants – c'était le premier son que Carson ait entendu là, en dehors de l'écho de sa propre voix.

Il aurait voulu détourner les yeux, mais il s'astreignit à regarder : tout ce qu'il pouvait apprendre sur son adversaire pouvait être précieux. Il était utile même de connaître sa cruauté inutile. C'était très utile, de connaître cette cruauté gratuite : ce serait une joie de tuer la Sphère, si l'occasion se présentait.

Il se força donc à regarder, jusqu'au bout, le supplice du lézard. Mais il fut soulagé quand, la moitié des pattes arrachées, le lézard cessa de crier et de se débattre.

La Sphère cessa d'arracher les pattes du lézard mort. Elle jeta avec mépris le corps inanimé, vers Carson. Le lézard décrivit une courbe et retomba aux pieds de Carson.

Il avait traversé la barrière ! La barrière n'était plus là !

D'un bond Carson se releva, son poignard de silex serré dans son poing. Il se précipita en avant. Le moment de régler les comptes était venu...

Mais la barrière était toujours là. Carson s'assomma en s'y précipitant tête baissée. Il tomba par terre.

À peine tombé, il se secoua, et vit quelque chose qui tombait sur lui. Il fit un bond de côté mais sentit une douleur dans son mollet gauche.

Serrant les dents, il se releva. Il vit que c'était une pierre qui l'avait atteint. Et la Sphère ramassait une autre pierre, avec ses tentacules, prête à lancer un deuxième projectile.

La pierre s'éleva en l'air, mais Carson l'évita facilement en se déplaçant. La Sphère paraissait capable de viser juste, mais sans grande force. La première pierre n'avait atteint Carson que parce qu'il ne l'avait vu venir que trop tard pour l'éviter.

Mais tout en faisant un pas de côté pour éviter le deuxième projectile, Carson lança la pierre qu'il tenait à la main. Si les projectiles pouvaient traverser la barrière, un bras musclé de Terrien allait pouvoir être utile...

Il était impossible de manquer une sphère d'un mètre à quatre mètres de distance ; la pierre de Carson atteignit son but, à une vitesse plusieurs fois supérieure à celle des projectiles lancés par la Sphère. Elle frappa fort, malheureusement à plat au lieu de venir la pointe en avant.

Mais le coup fit du bruit et la Sphère eut très mal. Elle renonça à chercher une autre pierre et fila au loin. Le temps pour Carson de ramasser une autre pierre, et la Sphère était à quarante mètres et elle continuait à s'éloigner très vite.

Carson lança sa pierre, et passa à plus d'un mètre de l'ennemi. La troisième pierre tomba trop court. La Sphère s'était mise hors de portée – hors de portée pour un projectile suffisamment lourd pour compter, en tout cas.

Carson grimaça un sourire. Un round pour lui. Sauf que...

Il cessa de sourire, quand il eut vu son mollet. Une aspérité de la pierre avait fait une entaille assez profonde, et assez longue. Le sang coulait, mais Carson ne pensait pas que la blessure fût suffisamment profonde pour avoir atteint une artère. Si le sang cessait de couler, tout allait bien. Si l'hémorragie continuait, les choses se présentaient mal.

Il y avait plus urgent, pourtant, que la blessure : savoir la nature exacte de la barrière.

Carson s'en approcha, les mains en avant. Quand il l'eut trouvée, tout en prenant appui dessus d'une main, de l'autre il lança une poignée de sable. Le sable traversa la barrière, la main s'y heurta.

La barrière était-elle impénétrable à toute matière organique ? Non, le lézard l'avait traversée, et mort ou vif un lézard est de la matière organique. Et les plantes ? Il cassa une

branche de buisson, dont il piqua la barrière. Le bout de branche traversa sans difficulté, mais les doigts furent arrêtés.

Carson ne pouvait donc pas passer, et la Sphère non plus. Mais les pierres, le sable, le lézard mort...

Et un lézard vivant ? Carson partit en chercher un, sous les buissons. Il l'attrapa et le lança, doucement, contre la barrière ; le lézard rebondit et courut se réfugier dans le sable bleu.

Il avait sa réponse, valable jusqu'à nouvel ordre : la barrière interdisait le passage de tout ce qui vivait, mais laissait passer les corps morts ou inorganiques.

Ce problème résolu, Carson revint à sa jambe blessée. Le sang coulait moins fort, c'était un souci de moins. Mais il serait bon de trouver de l'eau, s'il y en avait, pour laver la plaie.

D'avoir pensé à de l'eau lui fit soudain sentir sa soif, une soif terrible. Il *fallait* qu'il trouve de l'eau, si le combat singulier était appelé à se prolonger.

Boitillant légèrement, il partit explorer plus à fond sa moitié de l'arène. Se guidant d'une main à la barrière invisible, il marcha vers la droite, jusqu'au mur incurvé. C'était un mur visible, d'un gris bleuté terne lorsqu'on le regardait de près, mais au toucher sa surface était identique à celle de la barrière centrale.

Carson fit l'expérience de jeter une poignée de sable ; le sable traversa le mur opaque et disparut. L'hémisphère était un champ de force, elle aussi, mais opaque au lieu d'être transparente comme la barrière.

Il suivit le mur extérieur jusqu'à la barrière, puis suivit la barrière jusqu'à son point de départ.

Pas trace d'eau.

Très inquiet maintenant, il fit plusieurs zigzags entre la barrière et le mur, explorant à fond toute l'étendue de sable.

Pas d'eau. Du sable bleu, des buissons bleus, et une chaleur intolérable. Rien d'autre.

C'était son imagination, sûrement, se dit-il avec fureur, qui le faisait à ce point souffrir de la soif. Depuis combien de temps était-il là ? Le temps était évidemment immobile, par rapport à son propre continuum temps-espace. L'Entité lui avait dit que le temps était arrêté, là-bas, pendant qu'il était ici. Mais son corps

continuait à vivre normalement. Et à en juger par les réactions de son corps, depuis combien de temps était-il là ? Trois ou quatre heures, peut-être. Ce n'était pas suffisant pour souffrir sérieusement de la soif.

Mais la soif le faisait quand même souffrir : il avait la gorge comme parcheminée. C'était peut-être à cause de la chaleur. Car il faisait chaud ! Plus de 50° en tout cas. Une chaleur sèche, sans un souffle d'air.

Il boitait assez bas et il était complètement épuisé, après cette vaine exploration de son domaine.

Il regarda la Sphère immobile, en espérant qu'elle souffrait autant que lui. Et il était bien possible qu'elle fût aussi mal à l'aise : l'Entité avait bien dit que les conditions réunies étaient aussi peu habituelles et aussi inconfortables pour les deux adversaires. La Sphère venait peut-être d'une planète où la température normale était de 100°. Elle gelait peut-être, pendant que Carson avait l'impression d'être dans un four.

La densité de l'air, insuffisante pour Carson, était peut-être trop grande pour la Sphère. Carson venait en effet de se rendre compte que sa fatigue venait en partie de sa difficulté à respirer : la pression atmosphérique était à peine supérieure à celle de Mars.

Pas d'eau.

Il y avait donc une limite dans le temps, pour Carson : s'il ne parvenait pas à trouver un moyen de franchir la barrière, ou de tuer l'ennemi à travers la barrière, c'est lui qui serait tué, par la soif.

Cela lui donna une sensation d'urgence tragique. Il *fallait* se dépêcher.

Mais il se contraignit à s'asseoir pour reprendre des forces, pour réfléchir.

Que pouvait-il faire ? Rien, et en même temps beaucoup de choses. Les différentes variétés de buissons, par exemple. À première vue, il n'y avait rien à en attendre, mais il fallait en étudier de plus près les possibilités. Et sa jambe... il fallait s'en occuper, même sans eau pour la laver. Il fallait faire provision de munitions, sous forme de pierres. Il fallait trouver une pierre pouvant servir de couteau.

Sa jambe était maintenant très douloureuse, il fallait donc commencer par là. Une des variétés de buissons avait des feuilles – ou quelque chose qui ressemblait à des feuilles. Il en arracha une poignée et, les ayant examinées, décida de prendre le risque. Il s'en servit pour dégager la plaie du sable et du sang séché, puis il fit un tampon de feuilles propres, qu'il attacha sur la blessure avec de petites branches souples.

Ces petites branches apparurent d'une résistance surprenante. Fines, très souples, elles étaient pourtant impossibles à casser. Il fallait les scier avec le bord coupant d'un silex bleu pour les détacher du buisson. Certaines branches un peu plus grosses avaient plus de trente centimètres de long ; Carson se dit qu'en les liant ensemble il obtiendrait une corde très utilisable. Il trouverait peut-être à utiliser une corde.

Ensuite il se fabriqua un couteau. Le silex bleu se comportait bien en silex, on pouvait le façonner en faisant voler des éclats. Il se fabriqua un poignard grossier mais redoutable, long de trente bons centimètres. Avec les branchages, il confectionna une ceinture dans laquelle il passa le couteau, qu'il pourrait ainsi garder constamment sur lui tout en ayant les deux mains libres.

Il se mit à étudier les autres buissons. Il y en avait de trois variétés. Une des variétés n'avait pas de feuilles, ses branches étaient sèches et cassantes. L'autre était d'une consistance molle, presque comme de l'amadou, et aurait fait un excellent combustible. La troisième variété était presque comme du bois, avec des feuilles fragiles qu'il suffirait presque de toucher pour les faire faner, mais dont les tiges, malheureusement courtes, étaient droites et solides.

Il faisait une chaleur intolérable.

En boitillant, Carson alla vers la barrière, pour s'assurer qu'elle était toujours là. Elle y était toujours.

Il resta un moment à observer la Sphère, qui se tenait à distance prudente de la barrière, hors de portée des pierres qu'aurait pu lancer Carson. La Sphère remuait, faisant quelque chose, mais il était impossible de deviner quoi.

Un instant elle cessa son travail, approcha un peu et parut se concentrer sur Carson, qui à nouveau dut combattre une envie

de vomir. Il lança une pierre et la Sphère revint à ses occupations mystérieuses.

Au moins avait-il un moyen de faire rester l'ennemi au loin.

Pour ce que ça lui donnait comme avantage... il passa néanmoins une heure ou deux à faire plusieurs tas de pierres de dimensions convenables pour les lancer tout contre la barrière.

Il avait la gorge brûlante, maintenant, et il lui était difficile de penser à autre chose qu'à de l'eau.

Mais il fallait qu'il s'oblige à penser à autre chose, aux moyens éventuels de traverser cette barrière, par-dessus ou par-dessous, pour attaquer cette boule rouge et la tuer avant d'être lui-même tué par la chaleur et la soif.

La barrière allait d'un mur à l'autre, mais jusqu'à quelle hauteur ? Et de combien s'enfonçait-elle dans le sable ?

Carson avait du mal à mettre de l'ordre dans ses idées. Assis paresseusement dans le sable chaud – et il ne se souvenait pas de s'y être assis – il regardait un lézard bleu sorti de l'abri d'un buisson pour aller vers l'abri du suivant.

Arrivé sous le deuxième buisson, le lézard le regarda. Carson sourit au lézard. Il avait peut-être le coup de bambou, déjà. Il se souvint de la vieille histoire des colonisateurs des déserts de Mars, qui reprenaient une vieille histoire des coureurs de déserts terrestres :

« On finit par se sentir tellement seul qu'on en vient à parler aux lézards ; et on ne tarde pas à entendre les lézards répondre... »

Il aurait mieux valu se concentrer sur les moyens de tuer la Sphère ; mais Carson sourit quand même au lézard et lui lança un aimable « Bonjour, toi ! » Le lézard s'avança de quelques pas et répondit « Bonjour ! »

Stupéfait, Carson éclata soudain de rire. Il pouvait rire sans se faire saigner la gorge : il n'avait pas soif à ce point.

Et pourquoi pas ? Pourquoi l'Entité qui avait imaginé ce cauchemar n'aurait-elle pas le sens de l'humour, en prime ? Des lézards capables de me répondre dans ma propre langue, si je leur parle gentiment... ce serait assez drôle.

Il sourit encore au lézard et lui dit :

— Viens donc ici.

Mais le lézard lui tourna le dos et s'enfuit, de buisson en buisson, jusqu'à disparaître.

Et de nouveau Carson se mit à souffrir de la soif.

Il fallait qu'il fasse quelque chose. Il ne sortirait pas victorieux de ce duel en restant assis à geindre et à suer. Il fallait faire quelque chose. Mais quoi ?

Traverser la barrière. Mais il n'était pas possible de la traverser, ni de passer par-dessus. Mais était-il bien sûr qu'on ne pouvait pas passer par-dessous ? Et, à bien y réfléchir, ne trouvait-on pas parfois de l'eau, en creusant ? Un coup double, peut-être...

Traînant une jambe devenue vraiment douloureuse, Carson s'assit à côté de la barrière et se mit à creuser, rejetant une double poignée de sable à la fois. C'était une tâche lente et dure, le sable coulait sur les bords de l'entonnoir et il fallait élargir le trou à mesure qu'il devenait plus profond. Il n'aurait pu dire combien d'heures il lui fallut pour arriver, au fond d'un trou d'un mètre vingt, pour trouver le roc. Un roc sec. Pas trace d'eau.

Quant au champ de force de la barrière, il descendait jusqu'au roc. Échec sur toute la ligne. Et toujours pas d'eau.

Carson se traîna hors du trou et s'étendit sur le sable, à bout de souffle. Puis il leva la tête pour regarder ce que la Sphère pouvait bien fabriquer. La Sphère suivait sans doute une idée à elle.

Le fait est qu'elle construisait quelque chose, avec le bois des buissons assemblé par des liens de branches légères. Une construction bizarre, d'un mètre vingt de haut, presque cubique. Pour mieux voir, Carson grimpa sur le petit talus de sable qu'il avait formé en creusant.

Deux grands leviers sortaient à l'arrière de la machine construite par l'adversaire, dont l'un se terminait par une sorte de coupelle. Un genre de catapulte, se dit Carson, ou de baliste.

Et le fait est que la Sphère soulevait une très grosse pierre, la plaçait dans la coupelle. Un des tentacules faisait manœuvrer l'autre levier, et tournait la machine, comme pour viser. Le levier portant la pierre se détendit.

La pierre passa plusieurs mètres au-dessus de la tête de Carson, si haut qu'il n'eut même pas besoin de se baisser. Mais il sifflota en voyant à quelle distance était parvenu le projectile. Il aurait été incapable de lancer une pierre aussi grosse sur la moitié de cette distance. Et même en reculant jusqu'aux limites extrêmes de son domaine il ne serait pas à l'abri de la machine, si la Sphère amenait celle-ci jusqu'à la barrière.

Une deuxième pierre passa. Plus tellement loin de lui.

La situation pouvait devenir dangereuse. Il fallait trouver une parade.

Tout en se déplaçant pour rendre la visée difficile à l'ennemi, il lança une douzaine de grosses pierres vers la catapulte. Mais le résultat était nul. Il ne pouvait lancer que des pierres légères, à une telle distance. Les pierres qui frappaient l'armature rebondissaient sans faire de dégâts. Et à une telle distance, la Sphère n'avait aucune difficulté à se déplacer pour ne pas être atteinte.

Carson sentit la fatigue dans son bras. Si seulement il avait pu reprendre souffle sans avoir à éviter les projectiles catapultés à intervalles réguliers de trente secondes environ...

Clopin-clopant, Carson se recula jusqu'au fond de l'arène. Et ce fut pour constater que cela ne servait à rien. Les projectiles parvenaient jusqu'à lui, bien qu'à intervalles plus lents, comme s'il avait fallu plus longtemps à l'adversaire pour bander le mécanisme de la catapulte.

Il se traîna à nouveau vers la barrière. Il tomba à plusieurs reprises et chaque fois il lui fallait un effort terrible pour se relever. Il était presque à la limite de ses forces. Mais il n'était pas question de se laisser aller avant d'avoir mis la catapulte hors d'état. S'il s'endormait maintenant, il ne se réveillerait jamais.

Une des pierres lancées par la catapulte lui donna l'ébauche d'une idée. Elle était tombée sur un des tas de pierres qu'il avait assemblés près de la barrière, et avait fait jaillir des étincelles.

Des étincelles. Le feu. L'homme primitif obtenait du feu en battant le silex. Et avec l'équivalent d'amadou d'une des variétés de buissons...

Fort heureusement, il était à côté d'un de ces buissons. Il l'arracha du sol, le transporta sur la pile de pierres et se mit, patiemment, à battre le briquet jusqu'au moment où une étincelle tomba sur le bois tendre. Le buisson s'enflamma, si vite que Carson en eut les sourcils brûlés, et se volatilisa en quelques secondes.

Mais il tenait son idée. Il ne lui fallut que quelques minutes pour avoir un feu de bois, à l'abri du monticule de sable, près du trou qu'il avait creusé. Le bois plus dur d'un autre buisson, enflammé grâce à l'amadou, brûlait plus lentement mais régulièrement.

Les petites branches du buisson dont il avait fait sa ceinture brûlaient mal : c'était parfait pour fabriquer et lancer des projectiles enflammés. Quelques brindilles enflammées, liées à une petite pierre pour lui donner du poids, étaient faciles à lancer avec une fronde de branches dures.

Il fabriqua une demi-douzaine de ces projectiles avant d'enflammer et lancer le premier, qui tomba loin du but. La Sphère amorça une retraite rapide, tirant la catapulte derrière elle. Mais Carson avait ses munitions sous la main et ne perdit pas de temps. Le quatrième projectile fit mouche, se coinça dans l'armature de la catapulte et y mit le feu. La Sphère fit des efforts désespérés pour sauver sa machine en étouffant le feu sous des poignées de sable, mais ses tentacules n'en soulevaient qu'une cuillerée à la fois. La catapulte disparut dans les flammes.

La Sphère s'écarta du feu et une fois encore concentra son attention sur Carson, qui une fois de plus sentit la nausée le gagner. Mais c'était moins pénible : ou la Sphère perdait des forces, ou Carson s'était habitué à se protéger contre l'attaque psychique.

Il fit un pied de nez à l'ennemi et l'obligea à fuir en lui lançant une pierre. La Sphère se recula jusqu'au fond de sa moitié d'arène, et recommença à arracher des buissons. Elle allait sans doute construire une autre catapulte.

Carson s'assura – pour la centième fois – que la barrière était toujours là, puis se retrouva assis dans le sable. Il n'avait plus la force de se relever.

La douleur de sa jambe venait maintenant par saccades, et la soif était terrible. Mais cela n'était rien à côté de son épuisement total : son corps entier ne répondait plus à sa volonté.

Et puis il y avait cette chaleur.

L'enfer, ce devait être quelque chose comme ça, se disait Carson. L'enfer auquel croyait l'Antiquité. Il faisait d'énormes efforts pour ne pas s'endormir, mais rester éveillé était vain, car il ne pouvait rien faire. Rien, tant que la barrière resterait infranchissable et que la Sphère resterait hors de portée.

Mais il y avait sûrement une solution. Carson essaya de se rappeler les données des livres d'archéologie qu'il avait lus, où étaient décrits les moyens de combat des époques où les métaux et les plastiques étaient inconnus. Les projectiles en pierre étaient apparus les premiers, dans l'Histoire. Des projectiles de pierre, il en avait.

Le premier progrès par rapport au projectile lancé à la main, c'était évidemment la catapulte, comme l'avait compris la Sphère. Mais Carson ne pouvait pas en fabriquer une, avec les bouts de bois court dont il disposait – il n'avait pas un morceau de bois de plus de trente centimètres dans ses buissons. Un mécanisme de catapulte, cela pouvait se concevoir, mais Carson savait qu'il n'aurait pas la force de mener à bout une tâche qui demanderait plusieurs jours.

Plusieurs jours ? Mais la Sphère avait construit une catapulte. Étaient-ils là depuis plusieurs jours déjà ? Mais Carson se souvint que la Sphère avait beaucoup de tentacules et pouvait certainement assembler des pièces plus vite que lui.

Et de toute façon une catapulte ne donnait pas la victoire ; il fallait trouver mieux.

Un arc et des flèches ? Non, il avait essayé de tirer à l'arc, chez lui, et il se savait très maladroit. Même avec un arc de compétition, en acier spécial, conçu pour un tir de précision. Avec l'arc qu'il pouvait à la rigueur bricoler, il aurait une portée de tir inférieure à celle des pierres lancées à la main.

Une lance ? Oui, il pouvait fabriquer une lance. Une lance n'aurait guère d'utilité comme arme de jet, mais pourrait être précieuse en combat rapproché, si jamais il parvenait à se rapprocher de l'ennemi.

De toute façon, fabriquer une lance l'occuperait, lui éviterait de divaguer – et il commençait à divaguer un peu. Par moments il devait faire un effort pour se rappeler comment il était venu là, et pourquoi il fallait qu'il tue la Sphère.

Il était à côté d'un de ses tas de pierres. Il y fouilla, cherchant une pierre ayant déjà une forme de fer de lance. Avec un silex plus petit il se mit à lui donner une forme plus nette, avec des épaulements acérés qui la feraient rester dans les chairs, après avoir blessé l'ennemi.

Comme un harpon ? C'était une idée. Un harpon, c'était plus utile qu'une lance, peut-être, pour un duel aussi incongru. S'il parvenait à harponner la Sphère, et à la tenir au bout d'une corde, il pourrait l'attirer contre la barrière à travers laquelle le couteau de silex achèverait l'ennemi.

Le manche fut plus difficile à fabriquer que le fer de lance. Mais en refendant et en assemblant le tronc de quatre buissons, et en faisant des ligatures avec des vrilles minces mais résistantes, il eut en main un manche d'environ un mètre vingt de long, au bout duquel il ligatura son fer de lance, dans une entaille.

C'était une arme grossière, mais solide.

Restait la corde. Avec les branches fines comme des lianes, Carson tressa une corde de six mètres, légère et qui n'avait pas l'air solide, mais dont il savait qu'elle tiendrait plus que son poids. Il en attacha une extrémité au bois du harpon, et l'autre à son poignet droit. Comme cela, s'il ratait l'objectif en lançant son harpon à travers la barrière, il pourrait au moins récupérer l'arme.

Le dernier lien noué, quand il n'eut plus rien à faire, la chaleur, la fatigue, la douleur et la soif revinrent, mille fois plus terribles depuis qu'il n'avait plus rien à faire.

Il essaya de se lever, pour voir ce que faisait la Sphère, et constata qu'il était incapable de se lever. À la troisième tentative, il parvint à se mettre à genoux, mais retomba sur le sable.

— Il faut que je dorme, se dit-il. Si je devais me battre dans cet état, je serais perdu. Si l'ennemi le savait, il n'aurait qu'à s'approcher, et il me tuerait. Il faut que je récupère des forces.

Lentement, péniblement, il s'éloigna de la barrière en rampant. Dix mètres... vingt mètres...

L'impact de quelque chose qui tombait dans le sable à côté de lui le fit sortir d'un épouvantable cauchemar où tout s'emmêlait, pour le ramener à une réalité plus confuse et affreuse encore. Il rouvrit les yeux sur la lumière bleue et le sable bleu.

Combien de temps avait-il dormi ? Une minute ? Un jour ?

Une autre pierre tomba, plus près encore, et fit voler du sable. Carson s'appuya sur ses deux bras et parvint à s'asseoir. Il se retourna et vit la Sphère, à vingt mètres de là, collée contre la barrière.

La Sphère s'éloigna en roulant rapidement dès que Carson se fut assis, et continua à rouler jusqu'au mur.

Carson se rendit compte qu'il s'était endormi trop tôt, alors qu'il était encore à portée des pierres lancées par la Sphère, qui, le voyant couché et immobile, s'était enhardie jusqu'à approcher de la barrière. Fort heureusement l'ennemi ne s'était pas rendu compte de la faiblesse de Carson, sans quoi il serait resté et aurait continué à bombarder.

Avait-il dormi longtemps ? Non sans doute, puisqu'il se sentait exactement comme tout à l'heure : absolument pas reposé, n'ayant pas davantage soif. Quelques minutes seulement, sans doute.

Il se remit en route, se forçant cette fois à ne pas cesser un instant de ramper, et il parvint, à bout de forces, à un mètre du mur externe, opaque et gris, de l'arène.

Et tout disparut, à nouveau.

Quand il se réveilla, rien n'avait changé, autour de lui, mais cette fois il savait qu'il avait dormi longtemps.

La première chose dont il prit conscience, ce fut la sécheresse de sa bouche. Il avait la langue enflée.

Quelque chose n'allait pas du tout, il s'en rendait compte à mesure qu'il reprenait connaissance. Il était moins fatigué, il avait récupéré des forces. Le sommeil avait au moins apporté cela.

Mais il y avait la douleur, une douleur intolérable. C'est quand il essaya de remuer qu'il sut que la douleur montait de sa jambe.

Il leva la tête, regarda. Du pied au genou, l'enflure était énorme, et gagnait la cuisse. Les lianes dont il s'était servi pour attacher le pansement protecteur coupaient les chairs enflées.

Il n'était pas question de glisser son couteau sous ces lianes. Heureusement le dernier nœud était sur le tibia, où l'enflure était moindre. Il parvint, au prix de souffrances terribles, à défaire ce nœud.

Un coup d'œil sous le pansement fut suffisant : la plaie s'était infectée et l'infection gagnait.

Sans médicaments, sans un linge, sans même une goutte d'eau, il n'y avait rien à faire.

Il ne lui restait qu'à mourir, de gangrène.

Il sut qu'il n'y avait plus d'espoir, qu'il avait perdu.

Et en même temps que lui, l'humanité était condamnée. Dès qu'il mourrait ici, dans l'univers qu'il connaissait tous ses amis et tous les hommes qu'il ne connaissait pas mourraient aussi. Et la Terre ainsi que les planètes colonisées par les Terriens deviendraient la proie des Externes, rouges et sphériques, créatures de cauchemar, sans rien d'humain, qui arrachaient les pattes des lézards pour se distraire.

Cette vision lui donna le courage de repartir en rampant ; presque aveuglé par la douleur, il rampa vers la barrière. Il n'était plus question de se traîner à quatre pattes : ses bras devaient tirer le corps inerte.

Il avait une chance sur un million de trouver la force, une fois arrivé à la barrière, de lancer son harpon et d'atteindre la Sphère en un point vital ; une autre chance sur un million serait que la Sphère s'approche de la barrière. Et peut-être la barrière avait-elle disparu ?

Il n'en finissait pas, d'avancer centimètre par centimètre.

La barrière était toujours là, aussi infranchissable que jamais.

Et la Sphère n'était pas à côté de la barrière. En se soulevant sur les coudes, Carson la vit, tout au bout de son arène, occupée

à reconstruire une catapulte analogue à celle que le feu avait détruite. L'engin semblait déjà à moitié achevé.

L'ennemi avait des mouvements lents, maintenant. De toute évidence, lui aussi était affaibli.

Mais l'ennemi n'aurait guère l'usage de cette deuxième catapulte, se dit Carson : Carson serait sûrement mort avant que la construction en soit terminée.

Il aurait fallu pouvoir attirer la Sphère vers la barrière, tant qu'il restait une étincelle de vie à Carson... celui-ci agita un bras, essaya de crier... mais sa gorge parcheminée refusait de laisser passer le moindre son.

Si seulement il avait pu franchir la barrière...

Comme dans un coup de folie, Carson se mit à marteler la barrière de ses poings. C'était absurde et vain, et il se força à fermer les yeux, pour remettre ses idées en place.

— Bonjour ! dit alors la voix.

C'était une toute petite voix, qui rappelait celle de...

Carson ouvrit les yeux et tourna la tête. Il ne s'était pas trompé, c'était bien un lézard.

— Va-t'en, voulut dire Carson. Va-t'en, et de toute façon tu n'es pas là ; et si tu es là tu ne parles pas ; je suis reparti à fabriquer des cauchemars.

Mais il ne put rien dire, sa gorge et sa langue étaient trop desséchés. Il referma les yeux.

— Mal, dit la petite voix. Tuer. Mal, tuer. Venez. Carson rouvrit les yeux. Le petit lézard bleu à dix pattes était toujours là. Il faisait quelques pas, revenait, repartait, revenait.

— Mal, disait sa petite voix. Tuer. Venez.

Et le lézard recommença à s'éloigner un peu, puis à revenir. Il était évident qu'il voulait que Carson le suive, le long de la barrière.

Carson referma les yeux, mais la voix ne se taisait pas. Et toujours ces trois mots revenaient. Et dès que Carson rouvrait les yeux, il voyait le lézard qui s'éloignait et revenait.

— Mal. Tuer. Venez.

Carson gémit. Il n'aurait pas la paix s'il ne suivait ce sacré lézard. Autant y aller.

Il suivit le lézard, avançant à la force du poignet. C'est alors qu'il entendit un autre bruit, un cri aigu de douleur.

Il y avait quelque chose qui se tordait en hurlant, dans le sable. Quelque chose de petit, tout bleu, qui ressemblait à un lézard, mais n'en était pas un...

C'est alors que Carson reconnut le lézard dont la Sphère avait arraché, il y avait si longtemps, les pattes. Mais le lézard n'était pas mort ; il était revenu à la vie et il se tordait de douleur.

— Mal ! dit l'autre lézard. Mal. Tuez ! Tuez !

Carson comprit. Il prit le couteau de silex dans sa ceinture et acheva le lézard qui souffrait. Le lézard vivant disparut, très vite.

Carson revint vers la barrière, s'assit, se coucha sur la barrière invisible, et regarda la Sphère, tout au loin, qui construisait sa deuxième catapulte.

— Je pourrais me traîner jusque là-bas, se disait-il. Je le pourrais, si seulement je pouvais passer la barrière. Je pourrais encore gagner. La Sphère aussi a l'air très affaiblie.

Et puis un nouveau coup de désespoir l'assomma, quand la douleur de sa jambe se fit soudain plus aiguë. Il aurait voulu mourir. Il envia le lézard qu'il venait d'achever. Le lézard, au moins, ne souffrait plus. Lui, il souffrait. Il en avait pour des heures encore, ou des jours, avant de mourir de gangrène.

Si seulement il avait pu en finir lui aussi, d'un coup de couteau...

Mais Carson savait très bien qu'il n'essaierait même pas. Pas tant qu'il restait une étincelle de vie, une chance sur un million...

Il regarda ses bras, appuyés à la barrière, et fut surpris de leur maigreur. Il fallait que plusieurs jours se soient passés, dans cette « arène », pour qu'il en fût arrivé là.

Combien de temps encore pourrait-il rester en vie ? Quelle était la limite de la résistance d'un corps humain à la chaleur, à la soif et à la douleur ?

Le désespoir le reprit, qui s'apaisa et se transforma en un calme profond. Une idée surgit, surprenante.

Ce lézard, qu'il venait de tuer... *il avait franchi la barrière alors qu'il était vivant*. Ce lézard venait du territoire de la Sphère ; la Sphère lui avait arraché les pattes, puis l'avait jeté avec mépris vers Carson, et le lézard avait franchi la barrière. Sur le moment, Carson avait expliqué cela par le fait que le lézard était mort.

Mais le lézard n'était pas mort, alors, mais seulement évanoui.

Un lézard vivant ne pouvait franchir la barrière, normalement ; mais s'il était évanoui, il la franchissait. La barrière n'en était donc pas une pour les êtres vivants mais uniquement pour l'esprit conscient animant cet être. C'était une projection *psychique*, un obstacle purement *psychique*.

Ce raisonnement amena Carson à tenter une dernière manœuvre, celle du désespoir. Il repartit en rampant, animé par un espoir tellement ténu que seul un mourant pouvait s'y raccrocher.

Évaluer les chances de réussite ne servait plus à rien, puisque ne rien tenter revenait à accepter la mort à coup sûr.

Carson rampa jusqu'au monticule formé du sable qu'il avait rejeté du trou creusé pour chercher un passage sous la barrière ou de l'eau. Le sommet du monticule, haut d'un mètre vingt environ, était tout contre la barrière, qu'une des pentes traversait jusqu'en territoire ennemi.

Ayant pris une grosse pierre, Carson grimpa sur le monticule, et s'y coucha en faisant porter son poids sur la barrière invisible : si celle-ci disparaissait, il roulerait ainsi en territoire ennemi.

Il vérifia que son couteau était bien pris dans sa ceinture, que le harpon était bien maintenu dans la saignée de son bras gauche et que la corde du harpon était bien attachée à son poignet droit.

Il leva alors la main droite dans laquelle il tenait la pierre avec laquelle il allait s'assommer. Il aurait à compter sur la chance : le coup devrait être suffisamment fort pour lui faire perdre connaissance, et suffisamment léger pour qu'après avoir perdu connaissance il puisse revenir rapidement à lui.

Carson avait l'impression que la Sphère l'observait, qu'elle le verrait rouler à travers la barrière, et qu'elle viendrait voir ce qui se passait. Il espérait que la Sphère le tiendrait pour mort ; sans doute était-elle arrivée aux mêmes conclusions que lui, sur la nature de la barrière. Mais la Sphère approcherait avec précaution. Carson aurait un peu de temps devant lui...

Il laissa tomber la pierre.

C'est une douleur aiguë qui lui fit reprendre connaissance. Une douleur dans la hanche, très différente de la douleur lancinante de la jambe gangrénée, très différente aussi du mal de tête lancinant.

Mais cette douleur aiguë faisait partie des choses prévues par lui, au moment où il s'était assommé lui-même. Il avait espéré la ressentir, et s'était répété qu'il lui faudrait revenir à lui sans laisser voir qu'il revenait à lui.

Il ne bougea donc pas, entrouvrant à peine les yeux. Il vit qu'il avait raisonné juste. La Sphère approchait de lui. Elle était à quelques mètres encore, et la douleur aiguë avait été provoquée par une pierre que la Sphère avait lancée pour voir si Carson était mort ou vivant.

Carson ne bougea pas. La Sphère se rapprocha encore ; à cinq mètres elle s'immobilisa. Carson retenait son souffle.

Il s'efforçait même de faire le vide dans ses pensées, de crainte que leur projection télépathique ne fût perçue par l'ennemi. Et, dans son esprit ainsi vidé, l'impact des pensées de la Sphère devenait presque insoutenable.

Carson ressentait une horreur sans bornes, devant ce que ces pensées avaient d'incommensurable avec les siennes propres. C'étaient des choses qu'il sentait mais ne pouvait comprendre et moins encore décrire, car aucune langue terrestre n'a de mots, aucun esprit terrestre n'a d'images pour les représenter. L'esprit d'une araignée, se disait-il, celui d'une mante religieuse ou d'un serpent-des-sables martien, si l'on y instillait une intelligence et un moyen de communiquer par télépathie avec un esprit humain, ce seraient des choses familières et agréables, à côté de ce qu'il percevait maintenant.

Il comprit maintenant que l'Entité avait eu raison : Homme ou Sphère, il n'était pas possible que l'un et l'autre survivent

dans l'univers. Plus éloignés l'un de l'autre que dieu et démon ; il ne pouvait rien y avoir de commensurable entre les deux.

La Sphère approchait. Carson attendit qu'elle ne soit qu'à un peu plus d'un mètre, que ses tentacules sortent de leurs cannelures.

Oubliant son corps endolori, il s'assit, leva et lança son harpon avec toutes les forces qui lui restaient. Il croyait qu'il ne lui en restait guère, mais une force soudaine, celle du dernier sursaut, apparut dans son corps qui oublia la douleur comme si son système nerveux s'était bloqué.

La Sphère, dans laquelle le harpon avait pénétré profondément, roula au loin. Carson voulut se lever pour la poursuivre, mais c'était trop en demander. Il retomba. Mais il continua à avancer en rampant.

La Sphère roulait encore assez vite. Quand elle fut à l'extrémité de la corde, Carson sentit la secousse à son poignet. Il fut traîné de quelques mètres, puis la traction cessa. Carson continua à avancer en tirant sur la corde, une main après l'autre.

La Sphère s'était arrêtée, ses tentacules essayaient en vain d'arracher le harpon. L'ennemi frissonnait et tremblait. Soudain il dut comprendre qu'il ne parviendrait pas à arracher l'arme et roula vers Carson, tentacules en avant.

Son poignard de silex à la main, Carson soutint le choc. Il frappait à coups redoublés, pendant que les griffes affreuses lui déchiraient la peau et les chairs.

Il continuait à frapper, à déchirer, et enfin la Sphère ne bougea plus.

Une sonnerie retentit. Il fallut un bon moment à Carson, après qu'il eut ouvert les yeux, pour comprendre où il était et ce qu'était cette sonnerie. Il était attaché au siège de son petit astronef monoplace, et sur l'écran devant lui il n'y avait que du vide. Aucun astronef d'Externes, aucune planète impossible.

La sonnerie était celle du système d'intercommunications, elle indiquait que quelqu'un voulait lui parler et qu'il fallait brancher l'écoute. Par un mouvement purement réflexe, Carson tendit une main et mit le contact.

Le visage de Brander, commandant du *Magellan*, le grand astronef porte-scooters, apparut sur l'écran. Brander était tout pâle et ses yeux noirs brillaient :

— *Magellan* à Carson ! dit la voix sèche de Brander. Rentrez à bord. La bataille est terminée. Nous avons gagné.

L'écran redevint vide. Brander devait être en train de répéter son message aux autres monoplaces sous ses ordres.

Lentement, Carson brancha le pilote automatique et mit le cap sur le *Magellan*. Lentement, n'y croyant pas lui-même, il défit ses ceintures de sécurité et emplit un verre d'eau au réservoir d'eau fraîche. Il avait une soif aussi inextinguible qu'inexplicable. Il but six verres d'eau.

Et, appuyé à la paroi de son petit astronef, il essaya de réfléchir.

Était-ce vraiment arrivé ? Il était en parfaite santé, sans une blessure. Sa soif avait été plus psychique que réelle ; il n'avait pas la gorge desséchée, au moment où il avait bu son premier verre. Sa jambe...

Il releva son pantalon, regarda le mollet. Il y avait une longue cicatrice blanche, mais une cicatrice bien nette, parfaitement refermée. Il n'avait jamais eu de cicatrice au mollet. Il ouvrit sa chemise et vit des centaines de petites cicatrices entrecroisées sur sa poitrine et sur son ventre, de petites cicatrices à peine visibles, parfaitement cicatrisées.

C'était donc bien arrivé.

Le scooter, pris en charge par les systèmes automatiques, entraît déjà dans les soutes de l'astronef-gigogne. Un grappin le plaçait déjà dans son box individuel. Quelques instants plus tard une sonnerie indiqua que la pression d'air était établie dans le box et Carson ouvrit l'écouille et sortit de l'appareil, puis passa la double porte du sas.

Il alla droit au bureau de Brander, entra, salua réglementairement.

Brander avait encore un air hagard :

— Salut, Carson ! dit-il. Vous ne pouvez pas savoir ce que vous avez raté. Quel coup d'œil !

— Que s'est-il passé, commandant ?

— Je ne sais pas exactement. Nous avons tiré une seule salve, et d'un coup toute leur flotte est partie en poussière ! Je ne sais pas ce qui a provoqué cette réaction en chaîne, mais ça sautait comme l'éclair d'un astronef à l'autre, et même ceux qu'on n'avait pas visés et qui étaient hors de portée ont sauté ! Toute la flotte ennemie s'est désintégrée sous nos yeux, et nous n'avons pas eu une égratignure à la peinture d'un seul de nos astronefs !

« On ne peut même pas tirer gloire d'une victoire pareille. Il devait y avoir un composant instable dans leur métal, et notre première salve a dû déclencher la réaction. Mon vieux, je suis navré que vous n'ayez pas vu ça. »

Carson parvint à grimacer un sourire. C'était un sourire très amer, très jaune. Il faudrait de longs jours encore à Carson pour surmonter le choc de ce qu'il venait de vivre. Mais le commandant Brander ne le regardait que distraitement, et il ne s'aperçut de rien.

— Oh, oui, commandant, dit Carson.

Il écoutait plus son bon sens que sa modestie. Car il savait qu'il ne se débarrasserait jamais de la réputation d'être le plus gros galéjeur de l'espace s'il disait plus que :

— Oh oui, commandant, c'est vraiment dommage que je n'aie rien vu.

ENTRÉE INTERDITE

Tout le secret réside dans la daptine. Au début, on appelait cela *adaptine*, puis l'usage en fit « daptine ». Cela permet de s'adapter.

On nous a expliqué tout cela quand nous avons atteint l'âge de dix ans ; sans doute pensait-on qu'avant cela, nous étions trop jeunes pour comprendre – mais nous en savions déjà pas mal. On nous a expliqué cela peu après que nous nous soyons posés sur Mars.

— Vous êtes *chez vous*, mes enfants, dit le Professeur.

Nous venions d'entrer sous le dôme de verrite qui avait été édifié pour nous. Le professeur nous annonça qu'il y aurait une conférence spéciale pour nous, le soir même ; une conférence importante, à laquelle tout le monde devait assister.

Et ce soir-là il nous expliqua tout, avec les pourquoi et les comment. Il faisait sa conférence debout sur l'estrade. Il portait un scaphandre spatial et un casque, bien sûr, puisque la température sous le dôme était très agréable pour nous, alors que lui aurait gelé, et l'air était trop raréfié pour sa respiration à lui. Sa voix nous parvenait par radio, depuis le micro installé à l'intérieur de son casque.

— Mes enfants, vous êtes chez vous. Nous sommes sur Mars, la planète sur laquelle vous vivrez désormais. Vous êtes des Martiens, les premiers Martiens. Vous avez vécu cinq ans sur Terre et cinq ans dans l'espace. Vous passerez les dix années suivantes, jusqu'à votre âge adulte donc, sous ce dôme, mais à mesure que les années passeront, vous pourrez rester pendant des périodes de plus en plus longues dehors, à l'air libre.

« Quand vous serez adultes, vous vous construirez vos propres maisons, vous organiserez vos vies en vrais Martiens. Vous vous marierez et vos enfants seront semblables à vous. Eux aussi seront Martiens.

« Et le moment est venu pour vous de connaître toute l'histoire de la grande expérience à laquelle vous participez tous. »

Il nous raconta alors tout.

C'est en 1985 que l'homme avait pour la première fois pris pied sur Mars. Il n'y avait trouvé aucune trace d'êtres doués de raison (mais beaucoup de vie végétale et quelques insectes non volants), et les conditions générales rendaient la planète non habitable pour les Terriens. L'homme ne pouvait survivre sur Mars qu'en s'abritant sous des coupoles en verrière et en s'engonçant dans des scaphandres spatiaux lorsqu'il était amené à en sortir. Sauf en plein jour dans les saisons chaudes, la température était trop basse pour l'homme. L'air aussi était trop raréfié pour permettre une respiration normale et la lumière du soleil – moins filtrée que sur Terre, en raison de l'atmosphère raréfiée – comportait des rayonnements dangereux et même mortels. Les plantes étaient chimiquement incompatibles et l'homme ne pouvait pas s'en nourrir, ce qui l'obligeait à faire venir son ravitaillement depuis la Terre, et à faire des cultures hydroponiques.

Pendant cinquante ans l'homme s'était efforcé de coloniser Mars, mais toujours en vain. En dehors du dôme-coupole il n'y avait jamais eu qu'un autre avant-poste, constitué d'une coupole bien plus petite, à un kilomètre de là.

L'homme en était arrivé à la conclusion qu'il ne pourrait jamais coloniser une planète du système solaire autre que la Terre, puisque Mars était encore de toutes la moins inhospitalière ; s'il ne parvenait pas à s'adapter à Mars, ce n'était même pas la peine d'essayer ailleurs.

Et puis, en 2034, c'est-à-dire il y a trente ans, un grand biochimiste nommé Waymoth avait découvert la daptine. Cette véritable drogue-miracle agissait non seulement sur l'animal ou l'homme qui en usait, mais aussi sur la progéniture qu'il pouvait avoir pendant un temps – d'ailleurs limité – suivant l'inoculation.

La progéniture y gagnait une adaptabilité pratiquement sans limites aux conditions générales les plus diverses, à condition que l'adaptation fût progressive.

Le Dr Waymoth avait commencé par inoculer deux cobayes, qu'il avait accouplés ; ils avaient eu une portée de cinq cobayes, dont chacun, placé dans un cadre différent où l'évolution était progressive, avait fini par manifester une adaptabilité incroyable. Arrivé à l'âge adulte, un de ces cobayes vivait sans en être gêné sous une température de -40° environ, un autre sous une température de $+65^{\circ}$. Un troisième se développait très normalement avec une alimentation qui aurait tué un cobaye ordinaire, et un quatrième vivait sans en être incommodé sous un bombardement de rayons X suffisant pour tuer un cobaye normal en quelques minutes.

Des expériences avaient suivi, avec d'autres portées, et avaient permis de constater que les animaux ainsi mutés transmettaient leur mutation à une descendance qui se trouvait ainsi héréditairement mutée.

— Dix ans plus tard – c'est-à-dire il y a dix ans – dit le Professeur, vous êtes nés. Vous êtes tous nés de parents sélectionnés parmi les personnes qui s'étaient portées volontaires pour cette expérience. Depuis votre naissance vous avez été élevés dans des conditions à évolution progressive soigneusement contrôlée.

« Depuis votre naissance, vous respirez un air de plus en plus raréfié, où le pourcentage d'oxygène a été progressivement réduit. Vos poumons s'y sont adaptés en devenant plus volumineux – et c'est pour cela que vous avez la poitrine bien plus développée que vos professeurs et vos éducateurs ; quand vous serez parvenus à l'âge adulte et que vous en serez à respirer l'air de Mars, la différence sera encore plus visible.

« Sur vos corps pousse une fourrure, qui vous permettra de résister aux froids de plus en plus grands. Vous vivez déjà à l'aise dans un froid qui tuerait des humains ordinaires. Depuis que vous avez quatre ans, vos nourrices sont obligées de porter des vêtements de protection spéciaux, pour résister au froid qui est votre climat idéal.

« D'ici dix ans, votre croissance terminée, vous serez totalement acclimatés sur Mars, dont l'air sera votre air, les plantes votre nourriture. Ses variations de température vous seront faciles à supporter, et ses températures moyennes vous seront agréables. Déjà, en raison des cinq années que nous avons passées dans l'espace, avec une pesanteur progressivement réduite, la pesanteur sur Mars vous apparaît normale et naturelle.

« Ce sera donc votre planète, où vous vivrez et que vous peuplerez. Vous êtes des enfants de la Terre, mais vous êtes les premiers Martiens. »

Nous savions, évidemment, beaucoup de cela depuis longtemps.

La dernière année fut la plus agréable. L'air à l'intérieur du dôme – à l'exception des appartements pressurisés pour nos professeurs et serviteurs – était déjà presque semblable à l'air ambiant à l'extérieur, et nous passions de plus en plus de temps à vivre au « grand air ».

Dans les derniers mois nous avons commencé à avoir des cours mixtes, garçons et filles ensemble, et nous avons pu commencer à nous choisir des compagnons de l'autre sexe – mais on nous avait prévenus qu'aucun mariage n'aurait lieu avant le dernier jour, où nous serions entièrement libérés de la tutelle de nos maîtres. Pour moi, le choix avait été facile, je l'avais fait depuis longtemps, et j'étais sûr que c'était moi qu'elle avait choisi. Les événements m'ont donné raison.

Demain, c'est le grand jour de notre liberté. Demain, nous serons des Martiens, LES Martiens. Demain nous prendrons les leviers de commande de la planète.

Parmi nous, certains manifestent de l'impatience, et cela depuis plusieurs semaines ; mais la sagesse a prévalu et nous attendons. Nous avons attendu vingt ans, nous pouvons bien attendre quelques jours de plus.

Et demain, c'est le grand jour.

Demain, sur un signal convenu, nous tuerons nos professeurs et les autres Terriens qui sont parmi nous, avant toute chose. Ils ne se doutent de rien, ce sera facile.

Nous cachons nos projets depuis plusieurs années déjà, et ils n'imaginent pas à quel point nous les haïssons. Ils ne se rendent pas compte à quel point ils nous apparaissent hideux et répugnants, avec leurs corps difformes, leurs épaules grêles et leur poitrine étroite, leurs faibles voix sifflantes qui ont besoin d'amplificateurs pour se faire entendre dans notre air martien, et surtout avec leur peau d'un blanc blême et dépourvue de fourrure.

Nous les tuons, puis nous démolirons les dômes-coupoles, pour que meurent tous les Terriens.

Si d'autres Terriens débarquent, pour tenter de nous punir, nous n'aurons aucun mal à nous cacher dans les montagnes où jamais ils ne pourront nous rejoindre. Et s'ils essaient de construire d'autres dômes-coupoles, nous les démolirons à mesure. Nous ne voulons plus rien avoir en commun avec la Terre.

C'est notre planète, nous ne voulons pas d'étrangers ! Entrée interdite !

LA PREMIÈRE MACHINE À TEMPS

— Messieurs, dit le Dr Grainger d'une voix solennelle, voici la première machine à traverser le temps, la première Machine à Temps.

Ses trois amis écarquillèrent les yeux devant la machine.

Celle-ci était constituée d'une boîte cubique d'une quinzaine de centimètres (6 pouces, très exactement) de côté, pourvue de plusieurs cadrans et d'une manette.

— Il suffit de la prendre à la main, dit le Dr Grainger, de mettre les aiguilles des cadrans sur la date désirée, et d'abaisser la manette. Un point, c'est tout.

Smedley, l'un des trois amis du savant, tendit la main, prit la boîte, la souleva et en examina l'extérieur :

— Et cela marche vraiment ? demanda-t-il.

— J'ai fait un premier essai, répondit le savant. J'ai réglé les cadrans sur la veille du jour de l'expérience, et j'ai abaissé la manette. Je me suis alors vu – j'ai vu mon propre dos – sortant de la pièce. Ça m'a fait un très curieux effet.

— Et que se serait-il passé si vous aviez couru vers la porte, pour vous botter les fesses ?

Le Dr Grainger éclata de rire :

— Je n'aurais peut-être pas pu, puisque cela aurait modifié le passé. C'est le paradoxe classique de tout voyage dans le temps : que se passerait-il si quelqu'un remontait dans le passé pour y tuer son propre grand-père avant qu'il ait épousé grand-mère.

Smedley, la boîte toujours à la main, se reculait du groupe des trois autres. Il leur sourit :

— C'est exactement ce que je vais faire, dit-il. Pendant que vous discutiez, j'ai réglé les cadrans sur il y a soixante ans.

— Ne faites pas ça, Smedley ! cria le Dr Grainger.

— N'essayez pas de me reprendre la boîte ! dit Smedley, ou j'abaisse la manette tout de suite. Si vous me laissez le temps de parler, je vais vous expliquer ce que je veux faire.

« Je connais le paradoxe, bien sûr, et il m'a toujours passionné, parce que j'ai toujours su que j'aurais tué mon grand-père si j'en avais eu la possibilité. Je le détestais. C'était une sombre brute, un ignoble individu qui a fait un enfer de la vie de ma grand-mère, et qui a empoisonné toute l'existence de mes parents. Votre machine à temps me donne l'occasion dont je rêve depuis que je suis en âge de comprendre. »

Ayant dit, Smedley abaissa la manette.

Il y eut comme une brume estompant soudain tout... puis Smedley apparut, dans un champ labouré. Il regarda autour de lui, mais s'orienta sans mal ; s'il se trouvait bien à l'endroit où la maison du Dr Grainger serait un jour élevée, la ferme de son grand-père devait être à quinze cents mètres à peine, vers le sud. Smedley se mit en marche, à travers champs. Au passage il ramassa un morceau de bois qui pouvait faire un excellent gourdin.

Arrivé près de la ferme, il vit un jeune homme aux cheveux roux flamboyants qui fouettait un chien.

— Arrêtez ! cria Smedley en courant vers l'homme.

— Occupe-toi de ce qui te regarde ! lança l'homme, tout en continuant à frapper son chien.

Smedley leva, puis rabattit son gourdin.

Soixante ans plus tard, le Dr Grainger dit, d'une voix solennelle :

— Messieurs, voici la première machine à traverser le temps, la première Machine à Temps.

Ses deux amis écarquillèrent les yeux devant la machine.

ET LES DIEUX RIRENT

Vous savez comment c'est, quand on est avec une équipe qui travaille sur un des astéroïdes. On est là, coincé pour le mois du contrat qu'on a signé, en compagnie de quatre gars, et on n'a rien d'autre à faire que parler. La place est tellement mesurée, dans les petits astronefs à bord desquels on vit, qu'on n'a même pas la place d'emporter de la lecture ou de quoi se distraire. Et on est trop loin pour prendre les émissions de radio, en dehors du bulletin d'information qui couvre tout le système solaire une fois par journée terrestre.

Parler est dans ces conditions la seule distraction. Parler et écouter les autres. On a tout son temps, pour parler et écouter, puisque la journée de travail, en scaphandres spatiaux, est de quatre heures seulement, ou encore avec un quart d'heure de repos dans l'astronef, toutes les heures.

Ce que je veux dire, c'est qu'on n'est pas chiche d'histoires, dans ces équipes. Quand on passe la plus grande partie de sa journée à ne rien faire d'autre, on entend des boniments qui font paraître bien pâles les soirées qu'on passait jadis sur Terre, au Club des menteurs. Et pour peu qu'on ait des dispositions, on a tout son temps pour combiner de belles histoires soi-même.

Nous avions dans l'équipe Charlie Dean – et il était connu pour les histoires qu'il racontait. Il avait été des expéditions sur Mars, à l'époque héroïque où on y avait encore des difficultés avec les *Bolos*, et où la vie sur Mars était très analogue à ce qu'elle avait été sur Terre, en Amérique, à l'époque des guerres indiennes. Les *Bolos* se battaient et réagissaient d'une façon très semblable à celle des Peaux-Rouges, bien qu'ils fussent quadrupèdes et très semblables à des alligators montés sur échasses – il suffit d'imaginer un alligator sur échasses – et que leur arme fût une sarbacane et non un arc avec des flèches. Ou

une arbalète, je ne me souviens plus si les Peaux-Rouges avaient des arcs ou des arbalètes.

Quoi qu'il en soit, Charlie venait de terminer une histoire bien trop belle pour un début de travail en équipe. Nous venions juste de nous poser, et nous nous reposions des fatigues du voyage pendant lequel nous n'avions rien eu à faire. En général les premières histoires qu'on se raconte sont simples et faciles à croire ; on n'arrive généralement aux mensonges de calibre cosmique que vers la quatrième semaine, quand tout le monde s'ennuie déjà à crever.

— ... On a donc pris ce Chef *Bolo*, concluait Charlie, et vous savez les drôles de petites oreilles pendantes qu'ils ont ; eh bien, on lui a mis des boucles d'oreilles avec de petits zircons et on l'a laissé filer. Il est vite retourné chez ses copains et alors là, c'est à peine croyable...

Je vais laisser tomber là l'histoire de Charlie, parce qu'elle n'a aucun rapport avec celle que je vais raconter, sauf qu'elle avait amené la conversation sur les boucles d'oreilles.

Blake secoua la tête d'un air sombre, puis se tourna vers moi :

— Dis donc, Hank, qu'est-ce qui se passe sur Ganymède ? Tu étais de l'expédition qui y est arrivée, il y a quelques mois, n'est-ce pas ? C'était la première, je crois. Je n'ai jamais lu de récits sérieux sur ce que vous y aviez trouvé.

— Moi non plus, dit Charlie. Tout ce que j'ai su c'est que les Ganymédiens, on a constaté que ce sont des êtres humanoïdes, d'un mètre vingt de taille, qui se promènent tout nus sauf des boucles d'oreilles. Ça doit faire plutôt libidineux, non ?

J'éclatai de rire :

— Pas du tout, rassure-toi, quand on a vu les Ganymédiens. Nus ou habillés, pour eux c'est bien pareil. De toute façon, ils ne portent pas de boucles d'oreilles.

— Tu débloques, dit Charlie. Je sais bien que tu étais de l'expédition et que moi j'en étais pas, mais tu débloques quand même : j'ai quand même vu quelques-unes des photos que l'expédition a ramenées. Les Ganymédiens portaient des boucles d'oreilles.

— Non, dis-je. Ce sont les boucles d'oreilles qui les portent.

Blake poussa un profond soupir :

— Je l'ai senti dès le départ, dit-il, ce voyage a mal commencé. Charlie nous a servi dès le premier jour un boniment qui aurait eu besoin d'être amené peu à peu. Et maintenant voilà que tu... ou est-ce que tu vas me dire que j'ai *les oreilles bouclées* ?

Quand un copain fait une plaisanterie, on rit. J'éclatai de rire.

— Moi, dit Charlie, j'ai entendu parler d'hommes qui mordaient les chiens, mais des boucles d'oreilles portant des gens, c'est nouveau. Ça ne tient pas très bien debout, ton histoire.

Quoi qu'il en soit, ils m'écoutaient. Et autant maintenant qu'à un autre moment.

— Si vous avez lu des articles sur ce voyage, dis-je, vous savez que nous avons quitté la Terre il y a huit mois environ, pour une expédition qui devait en durer six. Nous étions six à bord du M-94 : moi et deux autres étions l'équipage, et nous emmenions trois spécialistes pour l'exploration et l'étude de la planète. Ce n'étaient pas des savants de très grande renommée, le voyage était trop dangereux pour envoyer des cracks. C'était la troisième tentative pour arriver sur Ganymède, les deux précédentes avaient abouti à des catastrophes quand les astronefs s'étaient écrasés sur les satellites externes de Jupiter, trop petits pour avoir été vus par les observatoires terrestres.

« Comme vous savez, quand on arrive près de Jupiter, on trouve une véritable ceinture d'astéroïdes tellement noirs qu'ils ne réfléchissent pratiquement pas de lumière et qu'on ne les aperçoit qu'au moment où ils vous heurtent ou quand il est trop tard pour les éviter. Mais la plupart de ces satellites...

— Laisse tomber les satellites, coupa Blake, à moins qu'ils portent des boucles d'oreilles.

— Ou que des boucles d'oreilles les portent, dit Charlie.

— Ni l'un ni l'autre, dus-je reconnaître. En bref donc, nous avons eu de la veine, nous sommes passés à travers la ceinture de satellites. Et nous nous sommes posés sans encombre. Comme je vous disais, nous étions six en tout. Lecky le biologiste, Haynes le géologue et minéralogue, plus Hilda Race

qui adorait les petites fleurs et était botaniste. Elle était adorable, Hilda – de très loin. Je suis sûr que quelqu'un avait voulu se débarrasser d'elle et s'était arrangé pour qu'elle soit du voyage avec nous. Une femme exubérante, vous voyez le genre.

« Il y avait aussi Art Willis et Dick Carney. Dick était commandant du bord : il avait de bonnes connaissances d'astronautique et on comptait sur lui pour nous mener à bon port. Art et moi étions l'escorte armée. Notre tâche devait consister à suivre les spécialistes lorsqu'ils quitteraient l'astronef et à les protéger contre tout péril éventuel.

— Et des périls, il y en a eu ? demanda Charlie.

— J'y viens, dis-je. Nous avons commencé par constater qu'on n'était pas mal, sur Ganymède, tout bien pesé. Pesanteur faible, bien sûr, mais ça permet de se déplacer sans effort et il suffit d'avoir l'habitude pour ne pas perdre l'équilibre. Quant à l'atmosphère, c'était respirable ; on pouvait tenir une heure ou deux. Après, bien sûr, on était plutôt essoufflé.

« Des tas d'animaux bizarres, mais aucun vraiment dangereux : pas de reptiles, rien que des mammifères, mais avec des mamelles très curieuses, qui...

— Nous nous passerons de tes descriptions de mamelles, dit Blake. Viens-en à tes indigènes et aux boucles d'oreilles.

— Bien sûr, repris-je, avec des animaux pareils, on ne peut jamais savoir de façon certaine s'ils sont dangereux, avant de les avoir pratiqués. On ne peut se fier ni à la taille ni à l'impression qu'ils font. Imagine que tu n'aies jamais vu de serpent, tu ne pourrais pas deviner qu'un petit serpent-corail est tellement dangereux, pas vrai ? Et un zee-zee martien a tout l'air d'un gros cochon d'Inde. Et pourtant, sans armes – et même avec une arme – j'aime mieux affronter un ours grizzly ou...

— Les boucles d'oreilles ! coupa Blake. Tu parlais de boucles d'oreilles.

— Ah, oui, dis-je, les boucles d'oreilles. Eh bien, les indigènes portaient des boucles d'oreilles. Pour simplifier, je vais dire que les boucles étaient portées. Une boucle d'oreille seulement, bien que les Ganymédiens aient deux oreilles comme nous tous. Ça leur donnait un air asymétrique, puisque les boucles d'oreilles

étaient assez grandes : des sortes d'anneaux d'or, de six à dix centimètres de diamètre.

« La tribu auprès de laquelle nous nous étions posés, en tout cas, était comme ça. Nous voyions le village – un village très primitif, avec des huttes de boue séchée – de l'endroit où l'astronef s'était posé. On avait commencé par tenir une sorte de conseil de guerre, et décidé que trois d'entre nous resteraient dans l'astronef, pendant que les trois autres partiraient en exploration. Lecky, le biologiste, partit encadré d'Art Willis et de moi qui étions armés. Nous ne pouvions pas savoir quelles rencontres nous allions faire, n'est-ce pas. On avait désigné Lecky, parce qu'il était très fort pour les langues étrangères. Il avait une sorte de don, qui lui permettait de s'expliquer dans une langue dès qu'il l'avait entendue.

« Les indigènes nous avaient entendus nous poser et ils étaient venus – une quarantaine environ – à notre rencontre. Ils se sont montrés tout de suite amicaux. Des types bizarres. Doux et très dignes, sans aucune des réactions qu'on s'attendrait à trouver chez des sauvages voyant des gens débarquer du ciel. Vous savez comment les primitifs réagissent en général : ou ils vous adorent comme si vous étiez des dieux, ou ils essaient de vous tuer.

« Nous les avons suivis jusqu'au village, où une quarantaine d'autres indigènes attendaient : ils s'étaient partagés en deux groupes, tout comme nous, pour le comité d'accueil, ce qui est un autre signe de leur intelligence. Ils virent tout de suite que Lecky était le chef du groupe, et se mirent à lui parler une langue qui ressemblait plus à des grognements de porc qu'à une conversation humaine. Lecky ne tarda pas à lancer des grognements, en guise de réponse.

« Tout semblait marcher sur des roulettes ; il n'y avait aucun danger. Les villageois ne s'occupaient pas d'Art et de moi, nous avons donc décidé de faire un tour du village, pour voir comment était le pays et tâcher de repérer les bêtes dangereuses s'il y en avait. Nous n'avons pas rencontré d'animaux, mais nous sommes tombés sur un autre indigène. Un indigène qui avait des réactions tout à fait différentes de celles des autres. Il jeta une lance dans notre direction, puis se mit à fuir. C'est Art qui

remarqua que cet indigène-là ne portait pas de boucles d'oreilles.

« C'est alors qu'on a commencé à sentir la fatigue, avec l'air trop léger : on était sortis de l'astronef depuis plus d'une heure. On est retournés au village pour ramener Lecky. Mais Lecky était devenu tellement copain avec les indigènes qu'il ne voulait plus partir. Il commençait pourtant à respirer difficilement, et on est quand même arrivés à le convaincre de venir avec nous. Il portait une boucle d'oreille, lui aussi. Il nous a expliqué que les indigènes lui en avaient fait cadeau, et qu'en échange il leur avait offert une règle à calculs qu'il avait par hasard dans la poche.

« Je commençai par lui demander pourquoi une règle à calculs, ça coûte cher ces trucs, alors qu'on a plein de camelote qui ferait bien plus plaisir à ces sauvages. Et Lecky me répondit que je me trompais, que les indigènes avaient compris la multiplication et la division du premier coup, qu'ils venaient d'apprendre l'extraction des racines carrées et en étaient aux racines cubiques quand Art et moi étions arrivés.

« J'avais cru que Lecky me faisait marcher, mais non, il avait l'air parfaitement sincère. Je remarquai cependant qu'il avait une façon curieuse de marcher et... je ne sais pas moi, il avait quelque chose de bizarre, que je n'arrivais pas à définir. Je me dis qu'il s'était trop laissé emballer par l'aventure : c'était la première fois que Lecky quittait la Terre, son emballement était normal.

« À l'intérieur de l'astronef, dès qu'il eut repris son souffle (les cent derniers mètres avaient été pénibles), Lecky se mit à donner des renseignements sur les Ganymédiens à Haynes et à Hilda Race. C'était trop calé pour moi, dans l'ensemble, mais je comprenais qu'ils présentaient un certain nombre de données contradictoires. Leur vie en société était plus primitive que celle des Aborigènes d'Australie. Mais ils étaient intelligents, avaient une vue philosophique des choses, et des connaissances certaines en mathématiques et en science pure. Ils avaient donné à Lecky des renseignements sur la structure de l'atome qui le passionnaient. Il lui tardait d'être de retour sur Terre, où il pourrait vérifier avec du matériel adéquat.

« La boucle d'oreille, disait Lecky, était une sorte d'insigne de membre de la tribu – il avait été reconnu comme ami et compatriote d'honneur, et cette boucle d'oreille était donc quelque chose de très important.

— C'était de l'or ? demanda Blake.

— J'y viens, dis-je.

Je commençais à avoir des crampes, serré dans mon coin-couchette ; je me levai et m'étirai.

On n'a pas beaucoup de place pour s'étirer, dans un petit astronef qui fait la navette avec les astéroïdes et ma main heurta un pistolet automatique accroché au mur :

— Tiens ! dis-je. Ça sert à quoi, ce pistolet ?

Blake haussa les épaules :

— C'est le règlement, dit-il. C'est obligatoire d'avoir une arme légère dans tous les astronefs. Dieu seul sait à quoi ça peut servir, pour faire la navette avec les astéroïdes. Le comité pense peut-être qu'un astéroïde se fâchera un jour de se sentir tiré hors de son orbite... au fait, je ne vous ai jamais raconté le coup qui nous est arrivé un jour, avec un astéroïde de vingt tonnes qu'on remorquait et...

— Ferme-la, Blake, dit Charlie. Il allait justement en venir à ces saloperies de boucles d'oreilles.

— Ah oui, les boucles d'oreilles, dis-je.

Tout en parlant, j'avais pris le pistolet, et je l'examinais. C'était un vieux machin démodé, métallique, à vingt coups, comme on les fabriquait au début du XXI^e siècle. Le pistolet était chargé et en état de marche, mais très sale. Je ne supporte pas de voir une arme mal entretenue.

Tout en parlant je m'étais rassis sur ma couchette et, avec un vieux mouchoir, je m'étais mis à nettoyer l'arme.

— Pour en revenir aux boucles d'oreilles, dis-je, Lecky ne voulait à aucun prix nous laisser prendre la sienne. C'était même bizarre, la façon dont il s'était refusé à laisser Haynes l'examiner de plus près. Il disait que Haynes pourrait en avoir une à lui, s'il voulait la traficoter. Et il avait changé de sujet, insistant sur les connaissances incroyables dont lui avaient parlé les Ganymédiens.

« Le lendemain, ils voulaient tous aller au village, mais il était entendu qu'il n'y aurait jamais plus de trois d'entre nous dehors, et que les sorties se feraient à tour de rôle. Étant donné que Lecky arrivait déjà à parler par grognements, il fut de la première sortie, avec Hilda et Art tout seul pour leur servir de garde du corps. Il semblait que la proportion de deux savants pour un garde du corps était la bonne, étant donné l'accueil aimable des indigènes. En dehors de l'indigène qui avait jeté sa lance vers Art et moi, personne n'avait remarqué le moindre danger. Et cet indigène à la lance avait de toute façon l'air d'un crétin, et il visait si mal que sa lance s'était fichée à six mètres de nous. Nous n'avions même pas jugé utile de lui tirer dessus.

« Deux heures après, Lecky et Hilda revenaient, à bout de souffle. Hilda avait les yeux brillants et elle portait une de ces boucles, à son oreille gauche. Elle avait l'air fière comme d'une couronne royale lui assurant le règne sur Mars. Dès qu'elle eut repris son souffle, dans l'astronef pressurisé, elle ne parla que de ça, en termes dithyrambiques.

« Je fus de la sortie suivante, où j'accompagnais Lecky et Haynes.

« Haynes était grognon, je ne savais pas pourquoi. Il disait que lui, on ne lui mettrait jamais une boucle à l'oreille, malgré son envie d'en avoir une pour l'analyser. Il fallait qu'on la lui donne pour qu'il la mette dans sa poche, ou tant pis.

« Une fois encore, personne ne fit attention à moi. Dès que le groupe fut arrivé au village, je partis faire un petit tour. Et j'étais assez loin quand j'entendis un hurlement qui me fit revenir au pas de course, parce qu'il m'avait semblé reconnaître la voix de Haynes.

« Il y avait un attroupement au centre de... mettons de la grand-place. Il me fallut une bonne minute pour me frayer un passage, en bousculant les indigènes. Et au milieu de cet attroupement, il y avait Haynes qui se relevait. Haynes avait une grande tache rouge en plein sur la poitrine, sur sa chemise blanche.

« Je l'agrippai, l'aidai à se relever, lui demandai ce qu'il y avait eu, s'il s'était fait mal.

« Haynes secoua la tête lentement, comme s'il avait eu le vertige ; puis il me dit : « Ce n'est rien, Hank, je n'ai rien, j'ai trébuché et je suis tombé. » Puis il s'aperçut que je regardais la tache rouge et il sourit. Un drôle de sourire, qui n'avait pas l'air naturel.

« Non, me dit-il, ce n'est pas du sang. Hank. C'est une sorte de vin indigène que je me suis renversé dessus. Boire de ce vin fait partie de la cérémonie. »

« J'étais sur le point de lui demander « de quelle cérémonie ? » quand je vis qu'il portait une boucle d'oreille. C'était très rigolo, et j'allais le lui dire quand il se mit à parler à Lecky. Il avait l'air parfaitement normal – presque parfaitement, plutôt. Lecky lui expliquait le sens de certains grognements, et Haynes suivait d'un air très intéressé. Mais je n'arrivais pas à me défaire de l'impression que Haynes faisait semblant d'être intéressé pour ne pas avoir à me parler. Il avait l'air de réfléchir dur, peut-être à une explication plus convaincante de la grande tache rouge sur sa poitrine et du fait qu'il avait si vite changé d'avis pour les boucles d'oreilles.

« Je commençais à me dire qu'il y avait quelque chose de pourri dans le monde de Ganymède, mais je n'arrivais pas à savoir quoi. Il valait quand même mieux la boucler, et ouvrir les yeux pour essayer de comprendre par moi-même ce qui clochait.

« J'allais avoir tout mon temps pour étudier Haynes, dans l'astronef. Je repartis donc en exploration, autour du village. Et je me dis alors que s'il y avait des choses qu'on voulait me cacher, je les verrais mieux en me cachant. Il y avait des buissons partout, je me glissai dans une haie. À ma difficulté à respirer, je me disais que j'en avais pour une demi-heure environ, avant d'avoir à prendre le chemin de l'astronef.

« Et il se passa moins d'un quart d'heure, avant que j'aie vu quelque chose.

Je cessai de parler pour lever le pistolet que je nettoyais et vérifier le canon à la lumière. C'était presque propre, mais il restait quelques points de rouille.

— Laisse-moi deviner, dit Blake... Tu as vu un traag martien se dresser sur sa queue et chanter *Tipperary* ?

— Pire que ça, dis-je. J'ai vu un des indigènes de Ganymède se faire manger les deux jambes. Et il avait l'air bien ennuyé.

— C'est ennuyeux pour n'importe qui, dit Blake. Même moi, qui suis doux de caractère, ça risquerait de me fâcher. Qu'est-ce qui lui avait mangé les jambes ?

— Je n'ai jamais pu savoir. Quelque chose qui était sous l'eau. Il y avait un cours d'eau, près du village, et il y avait sans doute des espèces de crocodiles dedans. Deux indigènes étaient arrivés du village et s'étaient avancés dans le cours d'eau. À mi-chemin l'un des deux avait poussé un cri et s'était enfoncé. Quand son copain l'avait tiré de l'eau, il lui manquait les deux jambes, à partir des genoux.

« Et c'est alors qu'il s'était passé un truc incroyable : l'indigène sans jambes s'était mis debout sur ses moignons pour parler – par grognements – à son copain, qui lui avait répondu par d'autres grognements. Pour autant que je pouvais en juger par le ton de sa voix, il était ennuyé. Mais pas plus. Il avait essayé de marcher sur ses moignons, et avait constaté qu'il ne pouvait pas avancer bien vite.

« Et c'est alors qu'il a fait un geste qui ressemblait, à s'y méprendre, à un haussement d'épaules, avait porté une main à son oreille, en avait détaché la boucle et l'avait tendue à l'autre indigène. Et c'est alors que s'est passée la chose la plus étrange.

« L'autre indigène a pris la boucle d'oreilles, et *à l'instant précis où l'objet passait d'une main dans l'autre le premier* – celui qui n'avait plus ses jambes – *est tombé raide mort*. L'autre a alors empoigné le cadavre, l'a jeté dans la rivière, puis est parti.

« Moi, j'ai attendu juste le temps que l'indigène ne puisse plus me voir, et j'ai foncé récupérer Lecky et Haynes, pour les ramener à l'astronef. Ils étaient prêts et sont venus sans se faire prier.

« Je n'étais pas plus heureux que ça, mais ce que je venais de voir, ce n'étaient que les hors-d'œuvre. Dès qu'on s'est mis en route pour le retour, voilà que je m'aperçois que Haynes n'avait plus sa tache sur la poitrine. Vin ou autre chose, on lui avait nettoyé ça, et ce n'était même plus humide. Mais, ce que je

n'avais pas vu avant, c'est qu'il était tout déchiré à l'endroit de la tache : on aurait dit qu'il avait été traversé par un javelot.

« Et puis, en marchant, voilà que je passe derrière Haynes, et qu'est-ce que je vois ? La même déchirure dans le dos ! Comme si on l'avait transpercé d'un coup de lance ou de javelot, au moment où il avait poussé le cri qui m'avait fait revenir au galop.

« Seulement s'il avait été transpercé comme ça, il serait mort depuis longtemps. Et je le voyais qui marchait devant moi. Et il avait une boucle d'oreille au lobe gauche – et malgré moi je revoyais l'indigène du cours d'eau. L'indigène était mort à coup sûr, avec ses jambes coupées, mais il ne s'en était aperçu qu'au moment de lâcher sa boucle d'oreille.

« Une chose est sûre : ce soir-là j'ai beaucoup réfléchi, en observant tout le monde ; et je trouvais qu'ils avaient tous un petit quelque chose de pas naturel. Hilda surtout... il faut avoir vu un hippopotame faire des chatteries pour comprendre ce que je veux dire. Haynes et Lecky étaient silencieux et méditatifs, avec l'air de mijoter quelque chose. Quant à Art... quand il est sorti de la soute, il avait lui aussi une boucle à l'oreille.

« Là, j'ai eu froid dans le dos. Si ce que je pensais avait la moindre chance d'être vrai, il ne restait que moi et Dick. Et s'il ne restait que nous deux, il était temps de nous organiser. Dick faisait son entrée quotidienne au livre de bord, mais je savais que ce serait vite bâclé, qu'il irait faire son tour d'inspection, puis au lit, Ce serait le moment.

« Mais en attendant, j'observais les quatre autres, et plus ça allait, moins j'avais de doutes. Et plus j'avais la pétoche. Ils faisaient tous d'énormes efforts pour avoir l'air naturel, mais de temps à autre, l'un des quatre se laissait aller. Par exemple, d'un seul coup *il oubliait de parler* : il se tournait vers quelqu'un comme pour lui dire quelque chose, et il ne disait rien. Puis, d'un seul coup, comme s'il venait de se souvenir, il parlait – mais en démarrant en plein milieu d'une phrase, comme si le début de la phrase il l'avait dit sans parler, par télépathie.

« Mais voilà enfin que Dick se lève et sort. Je sors derrière lui. Il entre dans une des soutes, je le suis et je ferme la porte derrière moi. « Dick, que je lui dis : tu n'as pas remarqué ? »

« Dick m'a demandé de quoi je voulais parler, et je lui ai tout dit : « Ces quatre avec qui nous sommes, je lui dis, *ce ne sont pas les gens avec qui nous sommes partis de la Terre*. Qu'est-ce qu'il leur est arrivé, à Art, à Hilda, à Lecky et à Haynes ? Qu'est-ce qui se passe à bord de cet astronef ? Tu n'as vraiment rien remarqué ? »

« Et là-dessus Dick soupire et me dit comme ça :

« Bon, ça n'a donc pas marché. On a donc besoin de mettre ça au point. Viens, on va te mettre au courant. » Et il ouvre la porte, et il me tend la main, et sa manche se relève, et sur son poignet je vois un de ces anneaux d'or, comme les quatre autres, mais son anneau il le portait en bracelet au lieu de le porter en boucle d'oreille.

« Moi, j'en avais tellement le souffle coupé que je ne trouvais rien à dire. J'ai refusé de lui serrer la main, mais je l'ai suivi dans la pièce centrale. Et là, pendant que Lecky qui avait l'air d'être le chef du complot me braquait un pistolet sur le ventre, ils m'ont tout expliqué.

« Je peux vous le dire, c'était plus insensé et pire que tout ce que j'avais pu imaginer.

« Ils n'avaient aucun nom à donner à ce qu'ils étaient, vu qu'ils n'ont pas de langage propre, rien de ce qu'on pourrait appeler un « langage » écrit ou parlé. Entre eux, ils communiquent par télépathie, ce qui se fait sans mots articulés. Pour traduire en langage articulé l'idée abstraite qu'ils se font d'eux-mêmes, il faut dire quelque chose comme « nous ». Entre eux, ils se reconnaissent par des numéros plutôt que par des noms.

« Les « nous » n'ont pas de langage propre, mais ils n'ont pas davantage de corps matériel propre, ni de cerveaux à eux. Ils vivent en parasites, en un sens inconcevable pour des humains. Ce sont des *entités* totalement détachées de... C'est difficile à exposer, il faut donc simplifier : ces entités n'ont aucune existence réelle quand elles ne sont pas reliées à un corps matériel qu'elles peuvent animer et *par lequel elles peuvent penser*. L'image la plus simple est que ce sont des *dieux-anneaux*, pour leur donner leur appellation ganymédienne. Ils étaient « endormis », purement en puissance

et sans action avant de disposer de corps vivants. Ils n'avaient ni possibilité de pensée ni moyen de se mouvoir par eux-mêmes.

Charlie et Blake écoutaient bouche bée :

— Tu veux dire que quand l'un d'entre eux entrait en contact avec une personne, il en prenait possession, la faisait agir en pensant avec le cerveau de cette personne, tout en gardant sa propre identité ? demanda Charlie. Et quel était le sort de la personne ainsi « possédée » ?

— Pour autant que j'aie pu comprendre, dis-je, la personne « possédée » subsiste, mais dominée par l'entité. Elle garde tous ses souvenirs personnels et son individualité, mais c'est *autre chose qui s'installe au volant*, et qui conduit. Et que la personne possédée soit vivante ou morte n'a pas l'air d'être important, pourvu que le corps ne soit pas en trop mauvais état : Haynes, il avait fallu le tuer pour lui mettre une boucle d'oreille, et si on lui avait retirée, il serait tombé mort, pour ne plus se relever si on ne la lui avait remise.

« C'était comme pour l'indigène aux jambes coupées : l'entité qui le possédait avait estimé que le corps n'était plus utilisable, et elle s'est « transmise » à l'autre indigène. Vous me suivez ? Cet autre indigène recevait la charge de trouver un autre corps pour le *dieu-anneau*.

« On ne m'a pas dit d'où venaient ces entités, je sais seulement que c'est d'en dehors de notre Galaxie ; je ne sais pas non plus comment elles sont arrivées sur Ganymède. Mais elles n'y sont pas arrivées d'elles-mêmes, puisque par elles-mêmes elles n'ont pas d'existence. Elles étaient sans doute arrivées jusqu'à Ganymède en tant que parasites de visiteurs venus d'ailleurs, je ne sais pas quand. Il y a des millions d'années, peut-être. Et elles ne pouvaient évidemment quitter Ganymède avant notre arrivée, puisque l'astronautique n'a pas pu être réalisée sur Ganymède et...

— Mais, interrompit encore Charlie, si ces entités étaient tellement intelligentes, pourquoi n'ont-elles pas créé l'astronautique ?

— Elles ne pouvaient pas : elles ne peuvent pas avoir plus d'intelligence que les cerveaux qu'elles occupent. Ce qu'elles manifestent d'intelligence en plus vient de ce qu'elles savent

utiliser toutes les possibilités d'un cerveau alors que les gens normaux – Terriens ou Ganymédiens – n'en utilisent qu'une petite part. Et des cerveaux de Ganymédiens, même utilisés au maximum de leurs possibilités, sont insuffisants pour concevoir et créer une astronautique.

« Mais désormais ces entités nous possédaient, *nous* – je veux dire qu'elles possédaient Lecky, Haynes, Hilda, Art et Dick. Et elles disposaient de notre astronef, et elles allaient être transportées sur la Terre, dont elles savaient tout grâce à leurs pouvoirs télépathiques. Leur projet était, tout simplement, de prendre possession de la Terre et d'y dominer. On ne m'a pas expliqué en détail la propagation des entités, j'ai simplement compris qu'en aucun cas on ne manquerait de *dieux-anneaux* sur Terre. Sous forme de boucles d'oreilles, de bracelets ou sous toute autre forme.

« Sous forme de bracelets, sans doute, ou d'anneaux à porter au bras ou à la cheville, puisque sur Terre des boucles d'oreilles attireraient trop l'attention, et qu'au début la discrétion serait indispensable. Les entités comptaient s'emparer des gens par petits groupes à la fois, sans que le reste des hommes sache ce qui se passe.

« Et Lecky – ou l'entité qui faisait agir Lecky – m'a dit que je leur avais servi de cobaye, qu'il leur serait facile de me faire porter par une boucle d'oreille au moment choisi. Mais on voulait voir sur moi jusqu'à quel point la possession pouvait passer inaperçue d'un humain normal. On voulait voir si mes soupçons seraient éveillés et si je devinerais quelque chose.

« Dick – ou l'entité qui faisait agir Dick – s'était donc caché, sous la manche de Dick. Si quelque chose éveillait mes soupçons, on comptait que je m'en ouvrirais à Dick – et je venais d'agir comme on l'avait prévu. Grâce à cette expérience, on a pu comprendre qu'il fallait encore une sérieuse mise au point pour la possession de corps humains avant de ramener notre astronef sur la Terre et de commencer à y agir.

« C'était là toute l'histoire, et tout en me mettant au courant, ils observaient mes réactions d'homme normal. Puis Lecky a sorti un anneau de sa poche et me l'a tendu d'une main, sans lâcher le pistolet qu'il tenait de l'autre.

« Il m'a dit qu'il valait mieux que j'accepte de le mettre, parce que si je refusais il m'abattait d'une balle d'abord, et me mettrait l'anneau ensuite, mais qu'il préférerait avoir mon corps intact, et que pour moi aussi il valait mieux ne pas mourir – ne pas laisser mourir mon corps – avant de me retrouver vivant et porteur d'un anneau.

« Moi, je ne voulais rien entendre. J'ai fait semblant de tendre une main hésitante vers l'anneau, mais d'un coup sec j'ai fait tomber le pistolet, en plongeant pour m'en emparer aussitôt.

« Le pistolet, je m'en suis bien emparé. Ils ont tous foncé sur moi, j'ai tiré, mais je me suis rendu compte que ça ne les dérangeait même pas. Le seul moyen d'arrêter un corps animé par un de ces anneaux est de l'empêcher de bouger, en lui coupant les jambes par exemple. Une balle en plein cœur ne lui fait ni chaud ni froid.

« J'étais quand même arrivé à ouvrir la porte et à sortir dans la nuit ganymédienne – sans même un pardessus. Il faisait froid comme ce n'est pas croyable. Et une fois dehors, je n'étais pas plus avancé, je ne pouvais que remonter dans l'astronef, ce que ne voulais pas faire.

« Ils ne se sont même pas donné la peine d'aller me chercher dehors. Ils savaient qu'au bout de trois heures – quatre au grand maximum – je tomberais évanoui par manque d'oxygène. Et encore si le froid ne m'avait pas tué avant.

« J'aurais peut-être pu trouver une solution, mais je ne voyais pas laquelle. Je me suis donc assis sur une pierre, à une centaine de mètres de l'astronef, et je me suis mis à chercher ce que je pourrais bien faire. Mais...

Mon « mais » suivi d'un silence ne donna rien. Il y eut un silence, que Charlie finit par rompre en disant simplement :

— Et alors ?

Blake se contenta de demander :

— Alors qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien, dis-je. Je ne trouvais aucune solution. Je suis resté assis à attendre.

— Jusqu'au jour ?

— Non, j'ai perdu connaissance avant le jour. Je suis revenu à moi alors qu'il faisait encore nuit, à l'intérieur de l'astronef.

Blake me regardait le sourcil froncé, l'air perplexe :

— Nom d'un chien, dit-il, tu veux dire que...

C'est alors que Charlie poussa un hurlement et plongea sur moi, la tête en avant, depuis la couchette où il avait jusque-là écouté couché. Il m'arracha le pistolet que je venais juste d'achever de nettoyer et dans lequel je venais de remettre le chargeur.

Et alors, le pistolet au poing, il resta à me regarder comme s'il ne m'avait jamais vu auparavant.

— Assieds-toi, Charlie, dit Blake. Tu ne marches pas, tu cours. Mais... mais garde quand même le pistolet, on ne sait jamais.

Charlie ne lâcha pas le pistolet, qu'il pointa sur moi :

— Je sais que je suis en train de me couvrir de ridicule, dit-il, mais tant pis : *relève tes manches, Hank !*

Je me levai avec un grand sourire :

— N'oublie pas mes chevilles, lui dis-je.

Mais il avait l'air très sérieux, il valait mieux ne pas le pousser trop loin.

— Il peut même porter ça ailleurs, dit Blake. Il peut le faire tenir n'importe où, avec du sparadrap... en admettant qu'il y ait une chance sur un million qu'il ne plaisante pas.

Charlie hocha la tête, mais sans détourner les yeux de moi :

— Je suis navré de te demander ça, Hank... commença-t-il.

Je soupirai, puis souris :

— D'accord, dis-je, de toute façon j'allais prendre ma douche.

Il faisait chaud dans l'astronef, et je n'avais sur moi que mes chaussures et un bleu de mécano. Sans m'occuper de Blake ni de Charlie, je me mis tout nu pour passer derrière le rideau de plastique de la petite douche. Et je fis couler l'eau.

Par-dessus le bruit de l'eau, j'entendais Blake qui riait et Charlie qui pestait contre lui-même.

Et quand je sortis de la douche, pour me sécher, Charlie avait lui aussi un air hilare.

— Et moi, dit Blake, qui reprochais à Charlie d'avoir raconté une bien bonne trop poussée ! Ça va être un voyage à l'envers :

on commence par les histoires incroyables et on finira par dire la vérité pure.

On frappa à la paroi, à côté du sas à compression, et Charlie Dean se leva pour ouvrir la porte du sas :

— Si tu racontes à Zeb et à Ray comment tu nous as fait marcher, me lança-t-il, je t'arracherai les oreilles ! Toi et tes dieux-boucles-d'oreilles...

EXTRAIT DU RAPPORT TÉLÉPATHIQUE
N° 67843,
SUR ASTÉROÏDE J-864A, À N° 5463 SUR TERRA :

Comme convenu, ai expérimenté la crédulité des esprits terriens en leur racontant la vérité sur les événements de Ganymède.

Les ai trouvés capables d'admettre cette vérité.

La preuve est ainsi faite que l'idée de nous incruster sous la peau de ces créatures terrestres était excellente, et indispensable au succès de notre entreprise. C'est certes moins simple que sur Ganymède, mais il nous faut continuer l'opération sur tous les corps terrestres, à mesure que nous en prenons possession. Des bracelets ou autres objets visibles éveilleraient les soupçons.

Il n'est pas nécessaire de perdre un mois ici. Je vais prendre le commandement de l'astronef et le ramener. Nous indiquerons dans notre rapport que nous n'avons pas trouvé de minerai ici. Les quatre d'entre nous qui vont animer les quatre terrestres à bord de cet astronef se présenteront au rapport dès leur retour sur Terra.

L'ARME

Le silence régnait dans la pièce que gagnaient les premières ombres de la journée finissante. Le Dr James Graham, patron d'un groupe scientifique attelé à une réalisation de très haute importance, était assis dans son fauteuil préféré. Il méditait. Le silence était tel qu'il entendait tourner les pages dans la pièce voisine, où son fils feuilletait un livre d'images.

Très souvent Graham faisait ses apports les plus constructifs en méditant ainsi, assis tout seul dans une pièce non éclairée de son appartement, à la fin d'une journée de travail normal à son bureau. Mais aujourd'hui son cerveau ne produisait rien de constructif. Il n'arrivait pas à détacher ses pensées de son fils, de son fils unique dont le développement mental s'était arrêté à l'enfance. Il pensait à ce fils avec amour, et non plus avec l'angoisse atroce qu'il avait éprouvée, plusieurs années auparavant, lorsqu'il avait appris l'état de son fils. L'enfant était heureux, n'était-ce pas là l'essentiel ? Et il n'y a pas beaucoup d'hommes à qui il est donné d'avoir un enfant qui restera toujours un enfant, qui ne deviendra jamais adulte, qui ne le quittera jamais. C'était bien sûr là un raisonnement fabriqué à force de volonté, mais quel mal y a-t-il à se forcer à raisonner ainsi quand...

On sonna à la porte.

Graham se leva et alluma dans la pièce où il faisait maintenant presque nuit : puis il alla ouvrir. Une visite n'avait rien pour l'importuner : au point où il en était, n'importe quoi venant interrompre le cours de ses pensées était le bienvenu.

Il ouvrit la porte. Il ne connaissait pas son visiteur.

— Dr Graham ? demanda l'homme. Je m'appelle Niemand et je voudrais vous parler. Puis-je entrer pour un instant ?

Graham regarda l'homme. Il était de petite taille, sans signes distinctifs ; un être inoffensif, de toute évidence. Un journaliste, peut-être, ou un démarcheur d'assurances.

Mais peu importait qui était l'homme :

— Mais bien sûr, dit Graham. Entrez donc, M. Niemand.

Il se justifiait à ses propres yeux en se disant que quelques minutes de conversation, sur n'importe quel sujet, lui changeraient les idées, lui remettraient l'esprit en place. Ils passèrent au salon.

— Asseyez-vous, monsieur, dit Graham. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non merci.

Graham se rassit dans son fauteuil, Niemand s'installait sur le canapé.

Le petit homme croisa les mains et se pencha en avant :

— Dr Graham, dit-il, vous êtes l'homme dont le travail scientifique est mieux fait que le travail de quiconque pour supprimer les dernières chances de survie de l'espèce humaine.

Un cinglé, se dit Graham. Il se rendit compte, mais trop tard, qu'il aurait dû demander à l'homme de quoi il voulait lui parler avant de le laisser entrer. L'entretien s'annonçait déplaisant. Graham avait horreur de se montrer brutal, mais la brutalité était le seul procédé efficace, en certains cas.

— L'arme sur laquelle vous travaillez, Dr Graham...

Le visiteur s'interrompit et tourna la tête vers la porte qui venait de s'ouvrir et par laquelle un garçonnet de quinze ans entra. Le garçonnet ne remarqua pas la présence de Niemand et courut droit vers Graham :

— Tu me fais la lecture maintenant, papa ?

Le rire du garçon de quinze ans était clair comme celui d'un enfant de quatre.

Graham prit l'enfant dans ses bras et jeta un coup d'œil à son visiteur, se demandant si celui-ci était au courant. L'absence de tout signe de surprise sur le visage de Niemand ne laissait guère de doute : Niemand était au courant.

— Harry, dit Graham d'une voix douce, ton papa est occupé. Pour quelques instants encore. Rentre dans ta chambre, j'irai te faire la lecture dans quelques instants.

— Petit Poulet ? Tu me liras l'histoire du Petit Poulet ?

— Si tu veux. Et maintenant, va chez toi. Non, attends : Harry, dis bonjour à monsieur Niemand.

Le garçon sourit en rougissant au visiteur.

— Bonjour, Harry, dit Niemand en lui tendant la main.

Il n'y avait plus aucun doute, maintenant : Niemand savait, le sourire qu'il lançait à l'enfant, sa façon de tendre la main, tout montrait qu'il savait l'âge mental du garçon de quinze ans qu'il avait devant lui.

Harry prit la main tendue de M. Niemand. Il semblait sur le point de grimper sur les genoux de celui-ci, quand Graham l'attira doucement en arrière :

— Va dans ta chambre maintenant, tu veux... lui dit-il.

Le garçonnet rentra chez lui, sans refermer la porte.

Le regard de Niemand se posa sur les yeux de Graham :

— Il me plaît, votre fils, dit-il avec une sincérité évidente. J'espère que ce que vous lui lirez sera toujours la vérité.

Graham ne comprenait pas très bien...

— Je veux parler de l'histoire de Petit Poulet, expliqua le visiteur. C'est une jolie histoire... mais j'espère que Petit Poulet aura toujours tort, et que le ciel ne tombera jamais.

Graham s'était senti beaucoup de sympathie pour Niemand, en constatant la sympathie de celui-ci pour le petit Harry. Il se rappela d'un seul coup qu'il fallait mettre un terme rapide à l'entretien. Il se leva, pour signifier que l'entretien était terminé :

— Je crains que vous perdiez votre temps, et le mien aussi, M. Niemand. Je connais tous les arguments que vous pourrez me donner, tout ce que vous pourriez me dire je l'ai entendu mille fois. Il se peut qu'il y ait du vrai dans ce que vous pensez, mais cela ne me concerne pas. Je suis un scientifique, et rien qu'un scientifique. Oui, tout le monde sait que je travaille à la réalisation d'une arme que l'on peut qualifier de « totale ». Mais pour moi, ce n'est là qu'un à-côté du fait que je participe au progrès des sciences. J'ai bien réfléchi au problème, je peux donc dire que la science est mon unique préoccupation.

— Mais, Dr Graham, l'humanité est-elle *mûre* pour une arme totale ?

— Je vous en prie, monsieur. Je viens de vous donner ma position.

Niemand se leva, lentement :

— Tant pis, dit-il. Si vous ne voulez pas en parler, je n'en dirai plus rien. Je vais donc vous dire adieu. Mais... puis-je changer d'avis pour le verre que vous m'aviez proposé de boire ?

L'irritation de Graham disparut :

— Mais certainement. Un whisky avec de l'eau, si vous voulez ?

— Ce sera parfait.

Graham s'excusa et passa dans la cuisine, où il prit la bouteille de whisky, une carafe d'eau, des glaçons, deux verres.

Quand il revint au salon, Niemand sortait tout juste de la chambre du petit Harry.

— Bonne nuit, Harry, disait Niemand.

— Bonne nuit, monsieur Niemand, disait le garçon.

Graham versa le whisky et l'eau. Peu après, Niemand refusa un deuxième verre et se leva pour partir :

— J'ai pris la liberté, dit-il alors, d'apporter un petit cadeau pour votre fils. Je le lui ai donné pendant que vous étiez allé à la cuisine. Vous me pardonneriez, j'espère.

— Bien sûr. Je vous remercie. Bonsoir, monsieur.

Graham referma la porte derrière son visiteur, traversa le salon, entra chez son fils :

— Eh bien, voilà, Harry, dit-il, je viens te faire la leçon.

Un frisson glacé lui parcourut le dos, mais il se força à ne rien laisser voir de sa terreur. Il s'approcha doucement du lit :

— Tu veux me montrer ça, Harry... dit-il.

Quand il l'eut, il l'examina de près, et ses mains tremblaient.

— *Seul un fou, se disait-il, peut donner un pistolet chargé à un idiot.*

UN MOT DE LA DIRECTION

En un sens, on pourrait dire que cela s'est passé un grand nombre de fois sur une période de vingt-quatre heures ; en un autre sens, que cela s'est passé en une fois et tout d'un coup.

Cela s'est passé, en fait, à 20 h 30 le mercredi 9 juin 1954. Ce qui veut dire, bien entendu, que cela s'est passé d'abord aux Îles Marshall, aux Îles Gilbert et dans toutes les autres îles – comme à bord de tous les navires en mer – qui se trouvaient juste à l'ouest de la ligne de changement de date. Cela s'est passé vingt-quatre heures plus tard dans les diverses îles et à bord des différents bateaux se trouvant juste à l'est de la ligne de changement de date.

Il est évident que sur les bateaux qui, pendant cette période de vingt-quatre heures, ont passé la ligne de changement de date d'est en ouest, et ont par conséquent vu à leurs pendules 20 h 30 apparaître deux fois le même 9 juin, cela s'est produit deux fois. Sur les bateaux passant la ligne dans l'autre sens, et où la pendule n'a *jamais* marqué 20 h 30 (un coup de cloche, pour parler comme les marins), cela ne s'est pas passé du tout.

Ce qui précède peut paraître compliqué, mais c'est tout simple, en réalité. Il suffit de dire que cela s'est passé à 20 h 30 partout, sans tenir compte des fuseaux horaires, ni du fait que l'on se soit trouvé ou non dans une région appliquant l'heure d'été. Tout simplement à 20 h 30 *partout*.

Et 20 h 30 partout est à peu près le moment de la « meilleure écoute » à la radio, détail qui a indiscutablement un lien avec les faits. Sinon, quelqu'un ou quelque chose s'est donné énormément de mal pour rien, en faisant varier les heures de façon qu'elles concordent sur toute la surface du globe.

Même si, à 20 h 30 le 9 juin 1954 vous n'écoutez pas la radio – et vous l'écoutez sans doute – vous vous en souvenez certainement. Le monde était au bord de la guerre. Oui, il avait été au bord de la guerre depuis des années, mais cette fois les orteils dépassaient le bord et il commençait à vaciller dangereusement. Il y avait des séances spéciales... mais nous y reviendrons tout à l'heure.

Prenons le cas de Dan Murphy, Australien ivre d'origine irlandaise, qui cherchait querelle dans un pub de Brisbane. Et celui du Hollandais que tout le monde connaît sous le surnom de Hollando, qui trouvait la querelle cherchée. La radio gueulait. Le barman essayait de calmer les deux hommes et la foule autour essayait de les surexciter. Vous avez vu des scènes de ce genre, et vous en avez entendu parler, sauf si vous vous faites une règle d'éviter les bistrots des ports.

Murphy s'était déjà écarté du bar, et il se séchait les mains sur son tricot de corps crasseux. Il avait déjà largement entamé les hors-d'œuvre :

— Espèce de... de... d'... de... ; venait-il de dire, et il attendait la réponse.

Il n'eut pas lieu d'être déçu. Hollando lui répondit :

— Va te faire..., espèce d'...

Le hasard faisait qu'il était alors 20 heures, 29 minutes et 28 secondes, le 9 juin 1954. Dan Murphy prit son temps – une ou deux secondes – pour lancer un sourire joyeux et lever ses paluches. Et c'est alors que quelque chose se passa à la radio. Une fraction de seconde, pas plus, le poste se tut. Puis une voix très ordinaire, parfaitement calme, annonça :

— Et maintenant un mot de la Direction.

Et il y avait quelque chose – une qualité indéfinissable – dans cette voix, quelque chose qui fit prêter l'oreille à tout le monde dans la salle : à Dan Murphy qui avait son poing droit rejeté en arrière pour un terrible moulinet ; à Hollando prêt à reculer d'un pas et à bloquer le moulinet de son avant-bras ; au barman qui avait déjà les mains sur un appui et les genoux pliés pour sauter par-dessus son bar.

Une seconde entière de silence gelé, puis une autre voix, sortant elle aussi de la radio, lança :

— Bagarez !

Un mot. Un seul mot. C'était sans doute la seule fois dans l'Histoire que « un mot de la Direction » à la radio n'avait été qu'un mot. Je n'essaierai pas de décrire l'inflexion donnée à ce mot : trop de descriptions en ont été données. Vous trouverez des gens pour affirmer que le mot avait été prononcé furieusement, avec haine ; d'autres pour qui, sans possibilité de doute, la voix était calme et froide. Mais il n'y avait pas à s'y tromper, c'était un *ordre*, et peu importe le ton de la voix.

Et puis il y eut encore une fraction de silence, et le programme normal – dans le cas de la radio du pub de Brisbane, un ensemble instrumental hawaïen – revint.

Le barman avait retiré les mains de son appui :

— Que la... me bouche le..., dit-il. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Attendons un peu pour commencer le rodéo, Hollando, dit Dan Murphy. J'ai comme l'impression que cette... de... radio me parlait à moi. À moi personnellement. Et qu'est-ce qu'une... de... de... de saloperie de radio a à me dire ce que je dois faire ?

— Moi aussi, dit Hollando.

Il mit les coudes sur le bar et dévisagea la radio. Mais il n'en sortait que les gémissements en glissando d'un ensemble hawaïen.

Dan Murphy s'approcha de Hollando et posa aussi les coudes sur le bar :

— Pourquoi c'est qu'on se battait déjà ? demanda-t-il.

— Tu m'avais traité d'enfant de... d'... de... à la... lui rappela Hollando. Et je t'avais répondu « Va te faire... chez les... avec une... sale.

— Ah, oui... se souvint Murphy. Bon, dans trois minutes je te casse la gueule. Mais en attendant j'ai à réfléchir. On sèche un godet ?

— C'est pas de refus, dit Hollando.

Pour on ne sait trop quelle raison, l'occasion ne se présenta plus pour eux de commencer la bagarre.

On peut prendre encore le cas, deux heures et demie plus tard (mais toujours à 20 h 30) de la conversation entre Monsieur et Madame Wade Evans d'Oklahoma City, qui se trouvaient dans leur chambre du Grand Hôtel à Singapour, en

train de s'habiller pour aller faire le tour des boîtes de nuit dans la ville qu'ils tenaient pour la plus *romantic* de leur croisière autour du monde. La radio était branchée, mais très bas (Mme Evans l'avait baissée pour que son mari ne perde pas un mot de ce qu'elle avait à lui dire, et elle avait *énormément* à lui dire) :

— ...*et* la façon dont tu t'es conduit hier soir sur le bateau, avec cette *Mamselle* Cartier ! Elle n'a pas la moitié de ton âge, et une *Française* ! Franchement, Wade, je ne comprends pas pourquoi tu m'as emmenée en croisière avec toi. Deuxième lune de miel, mon œil !

— Et veux-tu me dire *comment* je me suis conduit avec elle ? J'ai dansé avec elle, deux fois. Deux fois en toute une soirée. Tu sais, Ida, je commence à en avoir ma claque, de tes histoires ! Et de toute façon...

M. Evans prit son souffle pour continuer, et perdit du coup toute possibilité de continuer.

— Tu me traites comme une je ne sais quoi ! Dès qu'on sera rentrés, je...

On ne sait trop comment, le silence d'une fraction de seconde à la radio fit taire Mme Evans.

— Et maintenant, un mot de la Direction.

Une demi-minute plus tard, la radio ayant repris sa valse de Strauss, Wade Evans regardait toujours le haut-parleur, l'air toujours aussi ébahi.

— Qu'est-ce que c'était que *ça* ? articula-t-il enfin.

Ida Evans regarda son mari, les yeux écarquillés :

— Tu sais, j'ai eu une sensation extraordinaire ; il me semblait qu'il me parlait à moi, à nous... Comme s'il nous avait dit de continuer et de nous bagarrer, juste comme on allait commencer.

M. Evans eut un petit rire mal assuré :

— Moi aussi. Comme s'il nous avait donné un ordre. Et le plus rigolo, c'est que maintenant je n'en ai plus aucune envie.

Il s'approcha de l'appareil et arrêta la musique :

— Écoute, Ida... est-ce qu'il faut vraiment nous battre ? Après tout, c'est quand même notre deuxième lune de miel. Pour ne pas... Dis, Ida, tu as vraiment envie de faire la tournée des boîtes de nuit, ce soir ?

— Tu sais, j'aimerais bien voir un peu Singapour, et nous n'y restons qu'une nuit. Mais... mais il est tôt, rien ne nous oblige à sortir tout de suite.

Je ne veux pas dire, bien sûr, que toutes les personnes qui ont entendu cette annonce à la radio étaient en train de se battre, à coups de poing ou de mots, ou même d'envisager de se battre. Et il y a eu, bien sûr, deux bons milliards de personnes qui n'ont pas entendu cette annonce, soit parce qu'elles n'avaient pas de poste de radio, soit parce qu'elles ne l'avaient pas branché. Mais presque tout le monde a entendu parler de l'annonce. Peut-être pas tous les pygmées d'Afrique, ni tous les Aborigènes d'Australie, non ; mais toute personne intelligente, dans tout pays civilisé ou semi-civilisé en a entendu parler tôt ou tard, et généralement tôt.

Et le fait est, si fait il y a, que ceux qui étaient bien en train de se battre ou de songer à se battre et qui se sont trouvés à portée d'un poste de radio branché...

Vingt heures trente continuait son tour du monde, procédant en général par bonds d'une heure à chaque passage de fuseau horaire, mais parfois de façon plus compliquée : certains fuseaux horaires, celui de Singapour, par exemple, ont un écart d'une demi-heure ; celui de Calcutta d'une heure moins sept minutes. Mais que les intervalles fussent réguliers ou irréguliers, le phénomène du « mot » poursuivait son chemin d'est en ouest, se manifestant partout à 20 h 30 très précises.

Delhi, Téhéran, Bagdad, Moscou. Le Rideau de Fer, en 1954, était plus épais, plus impénétrable qu'il ne l'avait jamais été, et l'on ne sut donc rien, sur le moment, de l'effet produit dans les pays de l'est par l'annonce ; par la suite on devait apprendre que les événements s'y étaient enchaînés d'une façon très similaire à l'enchaînement des événements à Washington, Berlin, Paris et Londres...

Washington. Le Président des États-Unis était en conférence spéciale avec plusieurs membres du cabinet ainsi qu'avec les leaders de la majorité et de la minorité au Sénat. Le Secrétaire à la Défense parlait, d'une voix très posée et très douce :

— Messieurs, je vous le redis, notre meilleure sinon notre seule chance de gagner est d'y aller les premiers. Si nous ne le

faisons pas, eux le feront. Tout le prouve. Ces rapports confidentiels que vous avez reçus, M. le Président, sont la confirmation absolue de leur intention d'attaquer. Nous *devons...*

Un coup discret à la porte l'interrompt.

— C'est Walter, dit le Président. C'est au sujet de l'émission de la radio. Entrez, Walter ! conclut-il d'une voix plus forte.

Le secrétaire particulier du Président entra :

— Tout est prêt, M. le Président. Vous m'aviez dit que vous vouliez entendre par vous-même. Et ces messieurs... ?

— Nous irons tous, dit le Président. Combien avez-vous fait installer de récepteurs ?

— Six. Chacun est branché sur un émetteur différent : deux émetteurs dans le réseau horaire de Washington et de New York ; deux sur d'autres villes américaines : Denver et San Francisco ; et les deux derniers sur des pays étrangers : Paris et Tokyo.

— Parfait, dit le Président. Voulez-vous que nous allions tous entendre cette mystérieuse émission qui bouleverse l'Europe et l'Asie.

Le Secrétaire à la Défense sourit :

— Si vous voulez. Mais je doute que nous entendions quoi que ce soit. Pour s'emparer d'un émetteur aux États-Unis...

Le Secrétaire à la Défense haussa les épaules. Le Président se tourna vers Walter :

— Dites-moi, Walter, a-t-on d'autres nouvelles d'Europe ou d'Asie ?

— Rien de neuf. Il ne s'est rien passé là-bas depuis vingt heures trente, temps local. Mais le nombre des confirmations de ce qui s'est passé à 20 h 30 augmente. Toutes les personnes qui étaient à l'écoute de n'importe quelle station à 20 h 30 l'ont entendu, que la station qu'ils écoutaient se trouve ou non dans leur fuseau horaire. Par exemple, une personne qui, se trouvant à Londres, écoutait un émetteur d'Athènes, a entendu le message à 20 h 30, heure de Londres. Le même message, du même émetteur, a été entendu à Athènes à 20 h 30 aussi, mais heure d'Athènes – c'est-à-dire deux heures auparavant.

Le leader de la majorité du Sénat fronça le sourcil :

— C'est une impossibilité matérielle. Cela reviendrait à dire...

— Exactement ! dit le Président d'une voix sèche. Messieurs, si vous voulez bien, nous allons passer dans la pièce à côté, où ont été disposés les six récepteurs. Il sera 20 h 30 dans cinq minutes.

Le groupe en entier passa dans une pièce où résonnait la cacophonie de six récepteurs de radio branchés chacun sur un émetteur différent. Trois minutes, deux minutes, une minute...

Un silence soudain, pendant une fraction de seconde. Des six émetteurs, simultanément, sortit la voix impersonnelle :

— Et maintenant, un mot de la Direction.

Puis la voix impérieuse donna son ordre bref, en un seul mot.

Et aussitôt les six haut-parleurs repartirent, chacun sur sa musique. Personne ne tenta de faire entendre un commentaire dans la cacophonie, le groupe retourna dans la salle des conférences.

— Eh bien, Rawlins ? demanda le Président au Secrétaire à la Défense.

Le visage du Secrétaire à la Défense était livide :

— La seule explication que je puisse trouver, qui pourrait expliquer...

Et puis il se tut, jusqu'à ce que le Président lui dise :

— Eh bien ?

— Je me rends compte que cela semble impossible à admettre, mais... un astronef... Un astronef tournant autour de la Terre à la vitesse exacte de sa révolution – un peu moins de 1 700 km/h. Au-dessus de chaque point du globe ainsi survolé – qui serait à la même heure partout – il rendrait momentanément inaudibles tous les émetteurs, et lancerait son propre message.

— Pourquoi un astronef ? ricana le leader de la majorité au Sénat : nous possédons des avions qui atteignent cette vitesse !

— Vous n'avez jamais entendu parler de radar ? Avec nos installations actuelles, tout objet volant à moins de 150 000 mètres d'altitude est immédiatement détecté. Et vous croyez que l'Europe n'a pas de radars ?

— Mais les Européens nous diraient-ils forcément ce qu'ils ont repéré, s'ils l'ont repéré ?

— L'Angleterre, sûrement. La France aussi. Et tous nos navires en mer, que la chose a déjà survolés ?

— Mais un astronef venant du Cosmos...

Le Président fit cesser la discussion en levant une main :

— Allons, messieurs ! Ne discutons pas avant d'avoir connaissance des faits. Nous recevons des renseignements d'un grand nombre de sources, en ce moment même ; tout cela est trié et pesé. Nous sommes au travail depuis quinze heures déjà et... je vais me renseigner sur le point de la situation, si vous permettez.

Le Président décrocha son téléphone, dit quelques mots brefs, écouta en silence pendant deux bonnes minutes. Puis il dit « merci ! » et raccrocha.

Les yeux abaissés sur le tapis vert de la table, il parla :

— Aucune station de radar n'a rien constaté d'anormal, pas même un voile ou une image floue... Le message a été entendu dans toutes les régions des États-Unis où l'heure d'été est en vigueur. Il n'a été entendu dans aucune des régions qui restent à l'heure vraie du Soleil, et où 20 h n'ont pas encore sonné.

— Impossible ! dit le Secrétaire à la Défense.

Le Président hocha la tête, lentement :

— C'est pourtant ainsi. Certaines données qui nous avaient été fournies à partir des régions à cheval sur deux fuseaux horaires en Europe nous avaient fait prévoir cette situation, et nous avons fait le nécessaire pour une vérification expérimentale rigoureuse. Au passage d'un fuseau horaire près de Baltimore, deux postes de radio avaient été installés, l'un à trente centimètres à l'ouest, l'autre à trente centimètres à l'est de la ligne idéale. Soixante centimètres entre les deux postes. Les deux postes étaient identiques, réglés sur le même émetteur, alimentés à la même prise de courant. Un des appareils a passé « un mot de la Direction », l'autre non. L'installation reste en place pour une heure encore. Mais je ne puis plus guère avoir de doutes. Dans... dans quarante-cinq minutes, quand il sera 20 h 30 dans les régions n'appliquant pas l'heure d'été, c'est l'appareil qui n'a pas passé « un mot de la

Direction » qui le passera – et l'autre continuera à donner de la musique.

Le Président était blême :

— Messieurs, dit-il, ce qui se passe ce *soir* dans le monde entier surpasse les données de la science – de notre science, du moins.

— Ce n'est pas possible, dit le Ministre du Travail. Saperlotte ! Il faut qu'il y ait une explication.

— D'autres expériences – plus délicates et plus chargées en enseignements – sont en cours, dit le Président. Dans les régions du fuseau horaire du Pacifique où l'heure d'été n'est pas en vigueur, nos savants disposent de quatre heures encore pour s'y préparer. Et les plus grands savants de Californie sont au travail là-bas. Dans ces conditions, en attendant leurs comptes rendus que nous aurons demain matin, je vous propose de lever la séance.

Le Secrétaire à la Défense sursauta :

— Mais, monsieur le Président, l'objet de la présente conférence n'était pas une discussion sur l'émission mystérieuse. Ne pourrions-nous pas revenir à l'ordre du jour ?

— Vous croyez vraiment qu'une décision importante pourrait être non seulement prise, mais simplement discutée, avant que nous sachions ce qui s'est passé – ce qui se passe encore – ce soir ?

— Si nous ne déclarons pas la guerre, monsieur le Président dois-je vous dire qui la déclarera ? Et oubliez-vous l'avantage, énorme et pratiquement décisif, que représente l'initiative ?

— Vous voulez, en somme, obéir à l'ordre lancé par la radio mystérieuse ? grogna le Ministre du Travail.

— Pourquoi pas ? Cet « ordre » coïncide de toute façon avec la décision que nous étions sur le point de prendre, parce que nous ne pouvons pas faire autrement.

— M. le Secrétaire à la Défense, dit le Président en pesant chaque mot, cet ordre n'était pas adressé à nous en particulier. Cette émission a été entendue – est entendue – dans le monde entier, énoncée dans toutes les langues du globe. Mais même s'il n'avait été entendu que chez nous, et uniquement dans notre langue, j'hésiterais à obéir à un ordre avant de savoir qui le

donne. Vous rendez-vous pleinement compte, Messieurs, des prolongements du fait que nos plus grands savants seraient incapables, dans l'état actuel des choses, de faire passer un message à la radio dans les conditions dont nous sommes les témoins ? Cela revient à dire que ce message provient soit de savants qui surpassent de loin nos connaissances, soit de quelque source supranaturelle.

— Mon Dieu... dit doucement le Secrétaire au Commerce.

— Ce ne serait vrai que si votre dieu était Mars ou Satan, rappela doucement le Président.

Il y avait plusieurs heures déjà que « 20 h 30 » avait atteint et dépassé la ligne de changement de date. Il était encore 20 h 30 quelque part dans le monde, mais pas 20 h 30 du 9 juin 1954. La mystérieuse émission était terminée.

À Washington, l'aube se levait. Le Président, dans son bureau personnel, recevait l'un après l'autre les nombreux savants convoqués et amenés par avions rapides.

Le Président était épuisé, il avait la voix rauque de fatigue :

— M. Adams, dit-il, vous êtes considéré comme le plus grand expert en électronique – dans ses applications à la radio – de ce pays. Pouvez-vous proposer ne serait-ce qu'une ébauche d'explication à la méthode utilisée par X ?

— Quel X ?

— J'avais oublié de vous dire que, pour simplifier, nous dénommons désormais « X » la source de cette émission, dont nous ne savons si elle est le fait d'un ou de plusieurs, ni si elle est d'origine humaine, extraterrestre ou surnaturelle – diabolique ou divine.

— Je comprends. Monsieur le Président, cette émission serait impossible à réaliser dans l'état de nos connaissances. C'est tout ce que moi, je peux en dire.

— Et qu'en concluez-vous ?

— Je ne conclus rien.

— Vous avez bien une hypothèse...

Le grand électronicien hésita :

— C'est moins une hypothèse qu'une « petite idée », monsieur le Président. Aussi extravagant que cela paraisse, je pense qu'il existe, quelque part sur la Terre, une cabale de

scientifiques dont nous ne savons rien, qui ont poussé leurs recherches dans le plus grand secret et ont fait franchir un pas – ou plusieurs pas – à l'électronique.

— Et quels seraient leurs buts ?

— Je continue à parler sans preuves, mais je pense que leur but est de lancer le monde dans la guerre, ce qui leur permettrait de prendre les leviers de commande. Il est vraisemblable qu'ils disposent de moyens plus incroyables encore que cette émission, et qu'ils les mettront en œuvre dès qu'une guerre nous aura affaiblis.

— À votre avis donc, faire la guerre n'est pas à conseiller ?

— Surtout pas, monsieur le Président ! dit fortement M. Adams.

— M. Everett, dit le Président, la théorie d'une cabale de scientifiques que vous venez de m'exposer corrobore ce que vient de me dire un de vos pairs, sauf un point : lui croit que le but de X est maléfique – précipiter la guerre pour prendre le pouvoir – alors qu'à votre avis X est animé de bonnes intentions.

— Exactement. Des savants aussi forts en électronique sont certainement très forts dans d'autres domaines aussi. Ils n'ont aucun besoin d'une guerre pour prendre le pouvoir. Je pense que X agit en secret pour éviter la guerre, pour donner à l'humanité une possibilité de progrès pacifiques. Mais X connaît suffisamment la nature humaine pour savoir que les hommes ont tendance à faire le contraire de ce qu'on leur ordonne. Mais nous entrons là dans le domaine de la psychologie, qui n'est pas le mien. Si j'ai bien compris, vous avez convoqué aussi des experts en psychologie.

— En effet... dit le Président d'une voix lasse.

Le Président s'appuya au dossier de son fauteuil :

— M. Corby, dit-il, si je vous ai bien compris, vous estimez que l'ordre de « bagarrer » a été donné avec l'intention de produire l'effet opposé, quelle que soit l'origine de cet ordre ?

— Absolument. Mais je dois préciser que mes confrères ne sont pas tous de cet avis. Ils envisagent d'autres possibilités.

— Voudriez-vous m'expliquer lesquelles ?

— En premier lieu vient la possibilité pour cette émission d'avoir eu une source extra-terrestre. Des extraterrestres peuvent connaître ou ne pas connaître la psychologie humaine suffisamment pour prévoir que l'ordre en question aura – de façon probable sinon certaine – l'effet contraire. Une autre possibilité est que, si un groupe de scientifiques terrestres, opérant en secret, a fait l'émission en question, ces savants ont pu porter leurs efforts sur les sciences matérielles en ignorant les sciences du psychisme, et qu'ils peuvent ignorer la psychologie. En ce cas ils ont agi en contradiction avec leurs buts véritables.

— Et leur but serait, en ce cas, de précipiter la guerre ?

— Pas à mon avis, monsieur le Président. Ce n'est qu'une simple possibilité. À mon avis, ils cherchent à éviter la guerre.

— En ce cas, avoir donné un tel ordre est conforme aux données de la psychologie appliquée ?

— Oui. Et ce n'est pas une opinion en l'air, monsieur le Président. Non seulement chez nous, mais dans le monde entier des hommes ont veillé toute la nuit pour organiser des associations pour la paix.

— Dans le monde entier ?

— Oui... nous ne savons rien, bien sûr, de ce qui se passe derrière le Rideau de Fer, où les conditions sont différentes. Mais à mon avis là-bas aussi a dû surgir un mouvement pour la paix, même s'il n'a pu s'organiser comme dans les autres parties du monde.

— Admettons, M. Corby, que votre hypothèse d'un groupe de savants animés de bonnes intentions lançant ce message soit la bonne. Que devons-nous faire, dans cette hypothèse ?

— Ne pas commencer la guerre surtout ! Et cela vaut aussi pour nos adversaires. Si ces savants sont tellement forts en électronique, leurs connaissances ne s'arrêtent pas là. Il est infiniment vraisemblable qu'ils ont les moyens de détruire le pays qui prendrait l'initiative d'une guerre !

— Et si leurs intentions sont mauvaises ?

— Vous plaisantez, monsieur le Président ? Nous ferions leur jeu, si nous acceptions de faire la guerre.

— M. Lykov, vous êtes considéré comme le plus grand expert en matière de psychologie du peuple russe soviétisé. Quelle sera, à votre avis, la réaction des Russes devant les événements d'hier soir ?

— Ils seront persuadés que c'est un complot capitaliste. Ils vont être persuadés que cette émission vient de chez nous.

— Dans quel but l'aurions-nous fait, à leur avis ?

— Dans le but de les faire tomber dans le piège du déclenchement de la guerre. Ils étaient bien sûr décidés à déclencher la guerre – le seul problème était de savoir qui la déclencherait, eux ou nous, maintenant qu'ils possèdent un armement atomique suffisant. Mais maintenant ils vont sans doute se dire que, pour une raison quelconque, nous voulons qu'ils fassent, eux, le premier pas. Ils ne déclencheront donc rien, pas avant d'avoir attendu, du moins.

— Général Wilkinson, dit le Président, je sais que vous n'avez pas encore eu le temps de recevoir beaucoup de rapports de vos agents de renseignements en Europe et en Asie, mais avez-vous déjà une vue d'ensemble d'après les premiers rapports reçus ?

— Ils font exactement ce que nous faisons : ils attendent et cherchent à comprendre. Il n'y a aucun mouvement de troupes, que ce soit en direction des frontières ou pour s'en éloigner.

— Docteur Burke, dit le Président, j'ai été informé que le Conseil des Églises Unies a siégé toute la nuit. À votre air fatigué je constate que l'information est exacte.

Le prêtre le plus célèbre des États-Unis fit signe que oui, avec un imperceptible sourire.

— Et à votre avis, reprit le Président, je veux dire de l'avis de votre Conseil, l'origine des événements d'hier serait surnaturelle ?

— C'est l'avis presque unanime.

— Négligeons l'opinion de la minorité de votre Conseil, et penchons-nous sur l'opinion de l'immense majorité. L'origine de ce... autant l'appeler un *miracle*, puisque nous discutons en admettant son origine surnaturelle, l'origine de ce miracle est-elle divine ou diabolique ? Plus simplement était-ce Dieu ou le diable ?

— Sur ce point, les avis sont partagés pratiquement à égalité. La moitié estime que c'est Satan qui a réussi cela. L'autre moitié pense que c'est Dieu. Voulez-vous que j'expose en bref les arguments des deux camps ?

— Je vous en serai reconnaissant.

— Le groupe qui penche pour Satan. Le fait que le commandement est celui du Mal. À l'argument que Dieu est suffisamment plus puissant que Satan et aurait pu empêcher cette manifestation, les partisans de la thèse de Satan répondent très valablement que Dieu – en son infinie sagesse – peut l'avoir autorisée, sachant que l'effet en serait inverse de celui voulu par Satan.

— Je vous suis très bien, docteur Burke.

— Pour le groupe adverse, en premier lieu vient le fait que, en raison de la perversité de la nature humaine, l'effet de l'ordre donné sera bon. À l'argument du « groupe Satan » que Dieu ne saurait donner un ordre mauvais, même dans un but louable, le contre-argument est que l'homme est incapable de comprendre Dieu suffisamment pour donner des limites à ce qu'il peut ou ne peut faire.

— Je vous suis toujours. Et est-ce que l'un des deux groupes estime qu'il faille obéir à l'ordre ?

— Assurément pas. Pour ceux qui pensent que l'ordre vient de Satan, désobéir va de soi. Ceux qui croient que l'ordre vient de Dieu proclament que ceux qui croient en Lui sont suffisamment intelligents et bons pour reconnaître dans ce commandement l'ironie divine.

— Et ceux que vous appelez le « groupe Satan » ? Croient-ils que le diable n'est pas assez malin pour savoir que son ordre peut agir à rebours ?

— Le Mal est toujours stupide, monsieur le Président.

— Et votre opinion personnelle, docteur Burke ? Vous ne m'avez toujours pas dit dans quel groupe tous vous rangez.

Le pasteur sourit :

— Je fais partie du très petit groupe qui n'accepte pas de prêter une origine surnaturelle au phénomène, et n'attribue l'ordre ni à Dieu ni au diable.

— Qui est alors X à votre avis ?

— À mon avis, X est un extra-terrestre. Peut-être proche comme un Martien, peut-être aussi lointain qu'une galaxie qui n'est pas la nôtre.

Le Président soupira :

— Non, Walter, dit-il, il m'est absolument impossible de prendre le temps de déjeuner. Si vous voulez bien m'apporter un sandwich ici, je demanderai à mes prochains visiteurs de m'excuser de manger pendant qu'ils parlent. Et n'oubliez pas le café, beaucoup de café.

— Bien, monsieur le Président.

— Un instant, Walter. Les télégrammes qui arrivent depuis hier soir à 20 h 30... combien y en a-t-il ?

— Plus de quarante mille déjà. Nous les classons, mais nous n'arrivons pas à suivre la cadence, il y a plusieurs milliers de télégrammes non encore triés.

— Et alors ?

— De toutes les couches de la population – prêtres, camionneurs, cinglés, industriels... de partout on nous propose les explications les plus différentes. Mais tous les correspondants arrivent à pratiquement la même conclusion. Quelle que soit l'origine alléguée de l'ordre donné, tout le monde veut que nous lui désobéissions. Hier, j'aurais estimé à neuf dixièmes le pourcentage des gens résignés à la guerre ; la moitié de ceux-ci estimaient qu'il fallait la déclencher nous-mêmes. Aujourd'hui, compte tenu des inévitables cinglés – un télégramme sur quatre cents estime qu'il faut déclencher la guerre – je pense qu'une déclaration de guerre provoquerait une révolution.

— Merci, Walter.

— J'oubliais, monsieur le Président : les bureaux de recrutement signalent que, dans tout le territoire des États-Unis, il n'y a eu que quinze engagements dans l'armée. Le mois dernier, la moyenne d'une matinée était d'environ huit mille. Je vais vous faire porter votre sandwich.

— Professeur Winslow, j'espère que vous me pardonnerez de manger ce sandwich pendant notre entretien. Vous êtes, me dit-on, professeur de sémantique à l'Université de New York, et le plus qualifié dans votre domaine.

— Je ne pense pas que vous attendiez de moi que je confirme ce que vous venez de dire, monsieur le Président. Je pense que vous voulez me poser des questions à propos de... de l'émission de radio d'hier soir.

— Exactement. Et quelles sont vos conclusions ?

— Le mot « bagarrez » est difficilement analysable. Le sens dans lequel il a été dit était-il à prendre au pied de la lettre ou à rebours ? C'est une question pour les spécialistes de psychologie, et même eux ont les plus grandes difficultés à interpréter, en attendant le jour où ils auront – s'ils l'ont – la connaissance de qui a donné cet ordre.

Le Président hocha la tête.

— Mais, monsieur le Président, le reste de l'émission, la phrase prononcée par une autre voix, antérieurement à l'ordre : « Et maintenant, un mot de la Direction », comporte suffisamment d'éléments pour nous permettre de travailler, d'autant plus que nous l'avons étudiée en un grand nombre de langues, et défini l'ensemble des connotations de chacun de ses mots.

— Et à quelles conclusions arrivez-vous ?

— À une seule : la phrase a été très habilement conçue et formulée pour ne rien trahir de l'identité du ou des auteurs du message. Si habilement que nous ne pouvons en tirer aucune conclusion.

— Docteur Abrams, quelque phénomène associé a-t-il été constaté par votre observatoire, ou un autre observatoire ?

— Absolument aucun, monsieur le Président, dit le petit homme à la barbe grise et au doux sourire. Les étoiles sont toutes à leur place habituelle. On n'observe rien d'anormal dans l'Univers. Je ne peux vous être d'aucun secours – je ne peux que donner une opinion personnelle.

— Et quelle est cette opinion ?

— Que, sans nous occuper du sens du message et chercher à savoir s'il faut ou non obéir, la première phrase signifie très exactement ce qu'elle dit : nous dépendons d'une *Direction*.

— Qui nous dirige ? Dieu ?

— Je suis agnostique, monsieur le Président. Mais je n'exclus pas la possibilité qu'il existe des êtres *naturels* supérieurs à

l'homme, dans l'univers. L'univers est vaste, vous savez. Peut-être sommes-nous une expérience menée par quelqu'un – dans une autre dimension, n'importe où. Peut-être, en grossissant le trait, sommes-nous autorisés à agir comme nous l'entendons dans l'intérêt même de l'expérience. Mais nous avons été tout près d'aller trop loin, cette fois, dans la voie de l'autodestruction qui aurait mis fin à l'expérience. Et l'expérimentateur ne voulait pas que l'expérience se termine. Dans ces conditions... l'astronome sourit gentiment... dans ces conditions, nous avons entendu « un mot de la Direction ».

Le Président se pencha vers l'astronome, manquant de peu de renverser son café :

— Mais, si cela est, la « Direction » parlait-elle sérieusement ?

— Je crois que « sérieusement » dans le sens où vous l'entendez, n'a rien à voir dans l'affaire. Si nous sommes « dirigés », la « Direction » doit savoir l'effet que produira le mot. Et cet effet – qu'il soit la guerre ou la paix – est l'effet recherché.

Le Président s'épongea le front avec son mouchoir :

— Et quelle différence faites-vous, demanda-t-il, entre cette « Direction » et ce que la plupart des gens appellent Dieu ?

Le petit homme hésita :

— Je ne suis pas sûr d'en faire une. Je vous ai dit que je suis agnostique, mais je ne suis pas athée. Je ne pense pas, cependant, qu'il soit assis sur un nuage, ni qu'il ait une grande barbe blanche.

— Monsieur Baylor, je tiens à vous remercier particulièrement d'être venu ici. Je me rends parfaitement compte que vous, en votre qualité de président du parti communiste aux États Unis, vous êtes opposé à tout ce que je représente. Je voudrais néanmoins vous demander l'opinion des communistes d'Amérique sur l'émission d'hier soir.

— Il ne s'agit pas d'une « opinion ». Nous savons ce que c'était.

— Vous le savez par vous-même, monsieur Baylor, ou parce que Moscou s'est prononcé ?

— Le problème n'est pas là. Nous sommes parfaitement conscients du fait que les pays capitalistes sont à l'origine de cette émission. Et nous savons que leur seul but était de nous inciter à déclencher la guerre, *nous*.

— Et pour quelle raison aurions-nous fait cela ?

— Parce que vous avez un élément nouveau. Quelque chose, en matière d'électronique, vous a permis de réaliser ce que vous avez réalisé hier soir, et qui constitue sans aucun doute une arme décisive. Néanmoins, en raison de l'opinion du reste du monde, vous n'osez pas utiliser cette arme de votre propre initiative, malgré les efforts de vos fauteurs de guerre, et bien que vous ayez eu l'intention vous-même de déclencher la guerre. Vous voulez que nous déclenchions les hostilités et alors, l'opinion mondiale vous soutenant, vous pourriez utiliser votre arme nouvelle. Mais nous ne nous laisserons pas manœuvrer par un artifice de propagande.

— Je vous remercie, monsieur Baylor. Et puis-je vous poser une question, de façon strictement officieuse ? J'aimerais que vous me donniez, à la première personne du singulier et non au pluriel, votre opinion personnelle et individuelle ?

— Bien volontiers.

— Est-ce que vous, personnellement, croyez vraiment que nous ayons lancé cette émission ?

— Je... je ne sais pas.

— Où en est le courrier de l'après-midi, Walter ?

— Les cent mille lettres sont dépassées, monsieur le Président. Nous ne pouvons plus que faire des sondages au hasard dans le tas. Les lettres semblent dire à peu près la même chose que les télégrammes. Le général Wickersham insiste pour être reçu. Il pense que vous pourriez adresser une proclamation aux forces armées. Le moral des militaires est au plus bas, et il pense qu'un mot de vous...

Le Président eut un sourire amer :

— *Quel* mot, Walter ? Je ne vois pour l'instant qu'un seul mot ayant du poids par lui-même – et ce mot a déjà été prononcé, et il n'a fait aucun bien au moral des soldats. Dites au général Wickersham d'attendre ; peut-être pourrai-je le recevoir d'ici quelques jours. Quel est le visiteur suivant ?

— Le Professeur Gresham, de Harvard.

— Quelle est sa spécialité ?

— Philosophie et métaphysique, monsieur le Président.

— En somme, professeur Gresham, vous n'avez absolument aucune opinion ? Vous ne voulez même pas chercher à savoir si X est Dieu, diable, superman venu de quelque galaxie, savant humain, Martien ou autre chose ?

— À quoi bon faire des suppositions, monsieur le Président ? Je ne suis certain que d'une seule chose : *jamais nous ne saurons qui ou quoi est X*. Mortel ou immortel, terrestre ou extragalactique, microcosmique ou macrocosmique, possédant quatre dimensions ou douze, X est suffisamment supérieur à nous par l'intelligence pour nous empêcher de jamais percer son identité. Et il est de toute évidence nécessaire au plan de X que nous ne sachions jamais.

— Pourquoi cela ?

— Il est évident que X veut que nous désobéissions à cet ordre, n'est-ce pas ? Et qui a jamais entendu parler d'hommes obéissant à des ordres dont ils ne savent pas – ou ne croient pas savoir – de qui ces ordres proviennent ? Si jamais quelqu'un apprenait qui a donné cet ordre, ce quelqu'un pourrait décider s'il doit ou non obéir. *Tant que l'homme ne sait pas, il lui est psychologiquement presque impossible d'obéir à cet ordre.*

Le Président hocha la tête, lentement :

— Je vois ce que vous voulez dire. Les hommes obéissent ou désobéissent à des commandements qu'ils croient venir de Dieu – en suivant leur volonté personnelle. Mais comment pourraient-ils obéir à un ordre, et rester des hommes, s'ils ne savent pas de façon certaine qui leur a donné cet ordre ?

Il éclata de rire :

— Et les communistes eux-mêmes ne savent pas si c'est nous, les capitalistes, ou pas nous... et tant qu'ils n'auront pas de certitudes...

— Mais est-ce nous ?

— Je commence à me le demander, dit le Président. J'ai beau savoir que nous n'en avons rien fait, l'hypothèse n'est pas moins valable qu'une autre.

Il se rejeta contre le dossier de son fauteuil et resta un bon moment les yeux au plafond. Puis il parla, d'une voix douce :

— De toute façon, je ne pense pas qu'il y aura de guerre. L'un et l'autre camp devrait être fou pour la déclencher.

Il n'y a pas eu de guerre.

BRUISSEMENT D'AILES

Le poker n'était pas exactement une religion pour grand-père, mais ce fut ce qui se rapprochait le plus d'une religion, pour lui, pendant la première cinquantaine d'années de son existence. C'est à peu près l'âge qu'il avait, quand je suis allé vivre chez lui et grand-mère. C'était il y a très longtemps, dans une petite ville de l'Ohio. Je peux situer ça dans le temps de façon très précise, puisque c'était peu après l'assassinat du Président McKinley. Je ne veux pas dire qu'il y avait un lien quelconque entre l'assassinat de McKinley et le fait que je sois allé vivre chez mes grands-parents ; les deux choses se sont simplement passées à peu près en même temps. J'avais dix ans.

Grand-mère était une femme de bien, une méthodiste, et jamais elle n'aurait touché une carte à jouer, sauf de temps à autre pour ranger les cartes que grand-père laissait parfois traîner ; et dans ces occasions elle prenait les cartes du bout des doigts, comme si cela avait risqué de lui exploser entre les doigts. Mais il y avait bien des années déjà qu'elle avait renoncé à faire perdre à grand-père ce vice inspiré par le démon ; elle y avait renoncé *sérieusement*, je veux dire. Elle n'avait pas du tout renoncé à le tarabuster à propos des cartes.

Si elle y avait renoncé, le tarabustage aurait manqué à grand-père, je crois ; il avait tellement fini par en prendre l'habitude... J'étais trop jeune, à l'époque pour me rendre compte de la bizarrerie que constituait leur couple : l'athée du village et la présidente de la Société Missionnaire méthodiste. Pour moi, à l'époque, c'était tout simplement grand-papa et grand-maman, et je ne voyais rien de bizarre au fait qu'ils se soient aimés et aient vécu ensemble malgré leurs divergences.

Peut-être n'était-ce pas si bizarre que ça, après tout. Je veux dire que grand-père était un brave homme, sous son apparent cynisme. C'était un des hommes les plus gentils que j'aie jamais

connus, et un des plus généreux. Il ne devenait agressif que quand il était question de superstition ou de religion – il se refusait à admettre la moindre différence entre les deux – et quand il s’agissait de faire un poker avec ses copains – ou même de faire un poker avec n’importe qui, n’importe quand, n’importe où.

Il y jouait bien, d’ailleurs : il gagnait un peu plus souvent qu’il ne perdait. Il estimait que dans l’ensemble un dixième environ de ses revenus provenait du poker ; les neuf dixièmes restants provenaient d’une entreprise maraîchère qu’il avait, juste en dehors de la ville. Dans un certain sens, on peut même dire que le poker était une opération blanche pour grand-père, puisque grand-mère exigeait le respect de « la dîme » – le don du dixième du revenu à l’Église et aux Missions méthodistes.

Peut-être ce paiement de la dîme soulageait-il la conscience de grand-mère et lui permettait-il de vivre avec grand-père ; quoi qu’il en soit, je me souviens qu’elle était toujours plus furieuse quand il avait perdu que quand il avait gagné. Comment elle s’accommodait de l’athéisme de son mari, cela je ne l’ai jamais compris. Elle ne croyait sans doute jamais vraiment qu’il était sincèrement athée, même quand il niait toute croyance de façon formelle.

J’étais chez eux depuis trois ans environ, quand est survenu le grand changement. Mes treize ans sont loin, mais je n’oublierai jamais le soir où ce changement s’amorça, le soir où j’avais perçu le bruissement des ailes parcheminées dans la salle à manger. C’était le soir où le représentant en graines était resté dîner chez nous, et où grand-père et lui avaient fini la soirée en faisant un poker.

Son nom – que je n’oublierai jamais – était Charley Bryce. C’était un homme de petite taille : il était à peine plus grand que moi à treize ans, c’est-à-dire quelque chose comme un mètre cinquante-cinq. Et il était tout fluët, dans les quarante-cinq kilos. Ses cheveux noirs coupés court descendaient assez bas sur le front, mais s’éclaircissaient autour d’une calvitie grande comme un dollar d’argent. Je me souviens très bien de cette calvitie toute ronde ; j’étais resté un bon moment derrière l’homme, et je me répétais qu’un des dollars d’argent – on les

appelait des « roues de charrette » – qu’il avait sur la table devant lui aurait recouvert exactement cette tache blanche dans les cheveux noirs. Le visage de Charley Bryce, je ne m’en souviens pas du tout.

Je ne me souviens pas de la conversation pendant le dîner. Il devait être question surtout de graines, parce que ce représentant en graines n’avait pas encore pris la totalité de la commande de grand-père. Il était venu tout à la fin de l’après-midi, grand-père était encore en ville avec une cargaison de primeurs, mais grand-mère l’attendait d’un moment à l’autre et elle avait dit au représentant d’attendre. Mais quand grand-père était enfin rentré, il était si tard que grand-mère avait invité le représentant à rester dîner avec nous, et il avait accepté.

Je me souviens que grand-père et Charley Bryce étaient encore à table pendant que j’aidais grand-mère à débarrasser ; Bryce avait un bon de commande en blanc devant lui, et il achevait de noter la commande de grand-père.

C’est après que j’aie emporté la dernière pile d’assiettes, alors que je revenais chercher les serviettes, que le mot de « poker » fut prononcé pour la première fois. Je ne sais pas qui l’a prononcé en premier. Mais grand-père était en train de raconter une main qu’il avait eue, la dernière fois qu’il avait joué, quelques jours auparavant. L’étranger – j’ai peut-être oublié de préciser que Charley Bryce *était* un étranger, un homme que nous n’avions jamais vu et qui dut être affecté à un autre secteur parce que nous ne l’avons jamais revu ensuite – écoutait avec intérêt, en souriant. Non, je ne me souviens pas du tout de son visage, mais je me rappelle qu’il souriait tout le temps.

J’emportai les serviettes et les ronds de serviette, pour permettre à grand-mère de retirer la nappe. Et pendant qu’elle pliait la nappe je mis trois serviettes – la sienne, celle de grand-père et la mienne – dans leurs ronds, puis je mis la serviette du représentant en grains au linge sale. Grand-mère avait encore ce visage fermé, lèvres serrées et regard désapprouvateur, qu’elle prenait dès qu’on jouait aux cartes ou qu’on en parlait.

C’est alors que grand-père a dit :

— Où sont les cartes ?

— Là où tu les a mises, William.

Grand-père prit donc les cartes dans le tiroir du buffet où on les rangeait toujours, tira une grosse poignée de pièces d'argent qu'il posa sur la table et Charley Bryce et lui se mirent à jouer au stud-poker à deux, sur un coin de la grande table de la salle à manger.

J'étais allé dans la cuisine, pour aider grand-mère à faire la vaisselle. Quand je suis revenu dans la salle à manger, presque tout le tas de pièces d'argent était devant Bryce, et grand-père avait déjà puisé dans son portefeuille des billets d'un dollar, pour les mettre devant lui à la place des « roues de charrette ». Les billets d'un dollar étaient grands, à l'époque, sans aucun rapport avec les petits bouts de papier de maintenant.

La vaisselle finie, je m'installai dans la salle à manger pour regarder les joueurs. Je ne me rappelle plus combien de parties ils jouèrent, mais je me souviens que l'argent allait et venait, d'une pile à l'autre, sans qu'à aucun moment un des joueurs ait été gagnant ou perdant de plus de dix à vingt dollars. Et je me rappelle que l'étranger avait regardé la pendule et dit qu'il ne voulait pas rater le train de dix heures, et qu'il voudrait que le jeu se termine à neuf heures et demie ; grand-père avait dit qu'il était d'accord.

Et à neuf heures et demie le jeu s'arrêta ; Charlie Bryce était à ce moment-là gagnant. Il reprit l'argent qu'il avait mis dans le jeu, et il lui restait une pile de « roues de charrette » ; il la compta, et je me souviens qu'il avait eu un drôle de sourire pour annoncer :

— Treize dollars. Il reste treize pièces d'argent.

— Diable ! dit grand-père dont c'était le juron favori.

Grand-mère ricana :

— Quand on parle du diable, on entend le bruissement de ses ailes parcheminées.

Charley Bryce eut un petit rire. Il prit le jeu de cartes, et il les battit doucement, aussi doucement qu'il riait. Et il demanda :

— Ce bruit-là ?

C'est là que j'ai commencé à avoir peur.

Grand-mère se contenta de ricaner encore :

— Oui, dit-elle, c'est bien ce bruit-là. Et maintenant, si vous m'excusez... Toi, Johnny, tu ferais mieux de ne pas veiller davantage.

Elle partit se coucher.

Le représentant battit encore les cartes, un peu plus bruyamment cette fois, en riant plus bruyamment aussi. Je ne sais pas si c'est le bruit d'ailes que faisaient les cartes, ou le fait qu'il y ait eu treize pièces d'argent, ou quoi, mais j'avais peur. Je ne me mettais plus derrière le représentant. Celui-ci remarqua la tête que je faisais et il me lança un sourire en coin :

— Fiston, me dit-il, à te voir on penserait que tu crois au diable, et que tu te demandes si je ne suis pas le diable. C'est bien ça ?

— Non, monsieur ! lui dis-je.

Mais mon « non » ne devait pas être bien convaincant. Grand-père éclata de rire, et il n'était pas homme à éclater de rire souvent.

— Johnny, dit grand-papa, tu me déçois. C'est vrai que tu as l'air d'y croire vraiment !

Et il repartit d'un grand rire.

Charley Bryce regarda grand-père, et il y avait un éclat dans ses yeux :

— Et vous, vous n'y croyez pas ?

Grand-père cessa de rire.

— Ça suffit, Charley, dit-il. Ne commencez pas à donner des idées stupides à cet enfant.

Puis il jeta un coup d'œil derrière lui, pour s'assurer que grand-mère était bien sortie avant d'ajouter :

— Je ne veux pas qu'il devienne superstitieux.

— Tout le monde est superstitieux, plus ou moins, dit Charley Bryce.

— Pas moi ! ricana grand-père.

— Vous croyez ça. Mais si on vous mettait au pied du mur, je parie que vous le seriez.

— Vous parieriez quoi, et comment ?

Le représentant battit une fois encore les cartes, avec cet affreux bruit d'ailes, puis les posa sur la table. Puis il recompta sa pile de dollars et dit :

— Je parie ces treize dollars, contre un dollar à vous, que vous n'oserez pas prouver que vous ne croyez pas au diable.

Grand-papa avait déjà remis son argent dans son portefeuille ; il ressortit son portefeuille, en tira un dollar en papier qu'il posa sur la table :

— Je tiens le pari, Charley Bryce.

Charley Bryce poussa la pile d'argent à côté du billet de banque, prit un stylo dans sa poche, celui avec lequel grand-papa avait signé la commande pour les graines. Je me souviens de ce stylo, parce que c'était un des tout premiers stylos que je voyais, et ça m'avait beaucoup intéressé.

Charley Bryce tendit le stylo à grand-papa, prit un bon de commande en blanc et le posa sur la table, le côté non imprimé dessus :

— Écrivez « pour treize dollars je vends mon âme », dit-il. Et signez.

Grand-papa commença par bien rire ; puis il prit le stylo et commença à écrire. À mesure qu'il écrivait, il ralentissait. Puis il cessa d'écrire – et je ne voyais pas combien il avait écrit de mots. Il regarda Charley Bryce en face et dit :

— Et si...

Puis il s'interrompit, regarda encore la feuille de papier puis l'argent au milieu de la table, le dollar en papier et les treize en argent. Puis il sourit, mais c'était un sourire très jaune :

— Prenez le tout, Charley, vous avez gagné.

L'histoire s'arrêta là. Le représentant empocha l'argent avec un air joyeux, et grand-père l'accompagna à la gare.

Mais grand-papa ne fut plus jamais le même, après cette soirée. Il continuait à jouer au poker, bien sûr ; ça, c'est une habitude qu'il garda toujours. Même quand il se fut mis à accompagner grand-mère à l'église tous les dimanches, même quand il eut fini par accepter d'être marguillier de la paroisse, il continua à jouer aux cartes, et grand-mère continua à le tarabuster pour ce péché. Il m'a même appris à jouer, malgré grand-mère.

Nous n'avons jamais revu Charley Bryce ; sans doute l'avait-on affecté à un autre secteur, ou peut-être avait-il changé de métier. Et c'est seulement le jour des obsèques de grand-papa

que j'ai su que grand-mère avait entendu la conversation et le pari du fameux soir ; elle était restée dans l'entrée à ranger du linge, au lieu de monter droit dans sa chambre. Elle me raconta ça alors que nous rentrions du cimetière, dix ans après.

Je lui ai demandé, je m'en souviens, si elle serait entrée dans la pièce pour retenir grand-papa, s'il avait écrit jusqu'au bout et été sur le point de signer. Elle a souri :

— Il n'aurait pas signé, Johnny. Et s'il avait signé, ça n'aurait eu aucune importance. Si vraiment le diable existe, Dieu ne lui permettrait pas de se promener pour tenter ainsi les gens, en se déguisant.

— Tu aurais signé, grand-maman ?

— Treize dollars pour écrire je ne sais pas quelle bêtise sur un bout de papier, Johnny ? Mais bien sûr, j'aurais signé. Pas toi ?

— Je ne sais pas...

Tout ça, c'est bien vieux, mais je ne sais toujours pas.

IMAGINONS

Imaginons des fantômes, des dieux et des démons.

Imaginons des enfers et des paradis, des villes flottant dans les cieux et des villes englouties sous la mer.

Licornes et centaures, sorcières et magiciens, djinns et farfadets.

Anges et harpies, charmes et incantations, esprits élémentaires, familiers, démoniaques.

C'est facile à imaginer, tout cela : depuis des millénaires les hommes l'imaginent.

Imaginez des astronefs et l'avenir.

C'est facile à imaginer : l'avenir approche vraiment, et il sera peuplé d'astronefs.

Y a-t-il quelque chose qui soit *difficile* à imaginer ?

Oui, bien sûr.

Imaginez un peu de matière, avec vous enfermé dedans, vous qui avez conscience d'exister, qui pensez et savez donc que vous existez, vous qui êtes capable de faire remuer la matière dans laquelle vous êtes, de la faire dormir et s'éveiller, de lui faire l'amour et monter les côtes.

Imaginez un univers – infini ou non, comme il vous plaira de vous le figurer – avec un milliard de milliards de milliards de soleils pour le constituer.

Imaginez une boule de boue qui tourne comme une folle autour d'un de ces soleils.

Imaginez-vous debout sur cette boule de boue, tournant avec elle, tournant dans le temps et l'espace vers une destination inconnue.

Imaginez-le.

FIN